



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



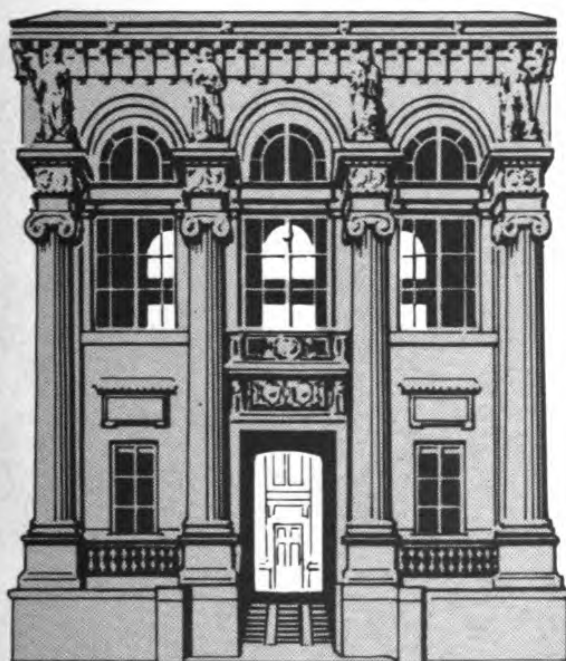
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE ST ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI^e



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1827

7
115

Recueil extrêmement rare dont la Bibliothèque Nationale ne possède qu'un exemplaire incomplet du titre et portant sur une page de garde, d'une écriture ancienne, la mention suivante : Le livre a été supprimé au moment de paraître [2.20180]

Cet exemplaire a, comme celui-ci, une erreur de pagination : 184 - 193. -- Ex-libris de Jules Janin, à qui on peut attribuer la curieuse note manuscrite qui figure à la fin du poème sur La Chasse : "Pièce à produire au procès. Quel procès ? Il s'agit sans doute du problème que pose l'attribution des Contes à Charles Perrault ou à son fils Darmanecour.

* cf Catalogue de la vente de la Bibliothèque Jules Janin (1877)

Le titre (Œuvres posthumes de M^r Perrault, A Cologne, chez Pierre Marteau est évidemment un titre de relais.

* Lot 946

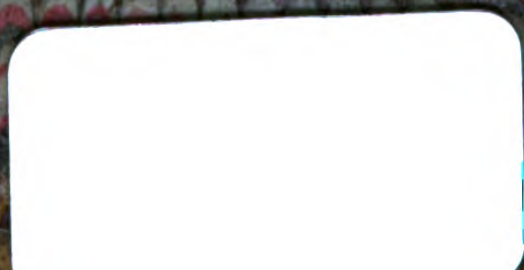
ŒUVRES
POSTHUMES
DE M^R PERRAULT
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.
AVEC
L'APOLOGIE DES FEMMES



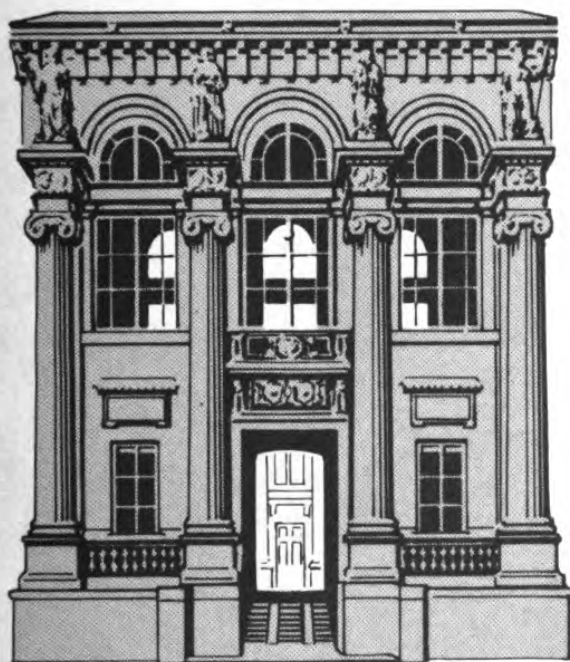
A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. D. C C, XXIX,

LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE ST ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI^E



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1827

7 115

Recueil extrêmement rare dont la Bibliothèque Nationale ne possède qu'un exemplaire incomplet du titre et portant sur une page de garde, d'une écriture ancienne, la mention suivante : Le livre a été supprimé au moment de paraître [Z. 20180].

Cet exemplaire a, comme celui-ci, une erreur de pagination : 184 - 193. -

Ex-libris de Jules Janin, à qui on peut attribuer la curieuse note manuscrite qui figure à la fin du poème sur La Chasse : "Pièce à produire au procès".

Quel procès ? Il s'agit sans doute du problème que pose l'attribution des Contes à Charles Perrault ou à son fils Darmanecour.

* cf Catalogue de la vente de la Bibliothèque Jules Janin (1877)

Le titre (Œuvres posthumes de M^r Perrault, A Cologne, chez Pierre Marteau est évidemment un titre de relais.

* Lot 946

Œ U V R E S
P O S T H U M E S
D E M^r P E R R A U L T,
D E
L' A C A D E M I E F R A N Ç O I S E.
A V E C
L' A P O L O G I E D E S F E M M E S.



A C O L O G N E,
C h e z P I E R R E M A R T E A U.

M. D. C C, X X I X,





RECUEIL

DE DIVERS OUVRAGES
EN PROSE ET EN VERS.

L E T T R E

A MONSIEUR BONTEMPS

*Conseiller, premier Valet de Chambre
du Roy, Et Intendant du Chasteau,
Parc & Menagerie de Versailles, en
luy envoyant le present Recüeil ma-
nuscrit.*

MONSIEUR,

J'ay resisté sans peine à la tentation de faire
imprimer tous mes Ouvrages, quoyqu'ils
puissent composer, comme vous le voyez,

A

2 *Lettre à M. Bontemps.*

un juste Volume ; mais je n'ay pû résister à celle de les voir en manuscrit dans la Bibliothèque de Versailles. Je me suis imaginé, Monsieur, que les beautés infinies de cette Maison délicieuse qui inspirent de la joye à tous ceux qui les voyent, me rendroient les Lecteurs plus favorables. J'ay crû que dans la disposition où la Cour se trouve toujours dans ces beaux lieux, de ne chercher que ce qui peut luy donner de la satisfaction, elle ne s'arrêteroit aussi dans la lecture de mes bagatelles qu'à ce qui peut s'y rencontrer d'agréable & de divertissant ; & qu'elle se mettroit peu en peine de faire paroître par une critique exacte & severe la délicatesse de son goût qui ne luy peut estre disputée avec justice. J'ay crû aussi qu'ayant composé la pluspart des pièces de ce Recueil pendant les fréquens voyages que j'ay faits à Versailles, & plein des idées qu'il m'a fournies, je devois m'aquitter par là de cette obligation que je luy ay. Quoyqu'il en soit, Monsieur, je vous prie de vouloir faire placer ce Recueil en quelque petit coin de la Bibliothèque de Versailles, & sur tout de luy donner promptement le plus de compagnons que vous pourrez. Car s'il m'est permis de reveler les secrets du Parnasse, je vous diray que les Muses se sont déjà plaintes à Apollon plus d'une fois de ce qu'elles estoient les seules dont on

Lettre à M. Bontemps. 3

ne voit point encore les ouvrages dans un lieu où toutes choses se font sous son nom ; où l'Architecture , la Peinture , & le reste des beaux Arts donnent tous les jours des chefs-d'œuvres inimitables ; où Flore répand toutes ses fleurs , où Pomone prodigue tous ses fruits ; & où mesme les Nymphes des eaux que la Nature sembloit en avoir bannies pour jamais , ont esté appellées avec tant de soin , & reçues avec tant d'applaudissement. Ces reproches me semblent tres - justes ; & si vous y faites reflexion vous trouverez , Monsieur , qu'en effet les Livres sont la seule chose qui reste à desirer pour le dernier accomplissement de cette Maison Royale , & pour meriter qu'on la regarde comme un petit Monde , qui , sans avoir l'estendue du grand , en a toutes les beautez & toutes les merveilles : car quelle espece de plantes , d'arbres , d'oiseaux , d'animaux , d'édifices , de fontaines , de lacs , d'estangs , de canaux , de navires , ne se rencontrent point dans cette demeure agreable. Si l'on veut mesme pousser la comparaison plus loin , ne trouvera-t-on pas que ce petit Monde a aussi son Paradis terrestre où regne un printemps eternal ; où les fleurs & les fruits se cueillent en toutes les saisons de l'année , & où la Terre ne porte aucune marque de sa malédiction.

Mais ce qui doit luy faire donner encore

4 *Lettre à M. Bontemps.*

davantage le nom de Monde , c'est qu'on peut dire qu'il a esté en quelque sorte créé & tiré du neant. A peine le Prince qui luy a donné l'estre eut dit qu'il soit fait un Palais , qu'on vit sortir de terre un Palais admirable avec des colonnes , des pilastres , des statues , des bas-reliefs , & le reste des ornemens de l'Architecture , le tout aussi solide & aussi magnifique que si la main des Ouvriers y avoit travaillé pendant une longue suite d'années. Ce mesme Prince veut qu'il soit fait une longue allée d'arbres dont la cime surpasse en hauteur tous les arbres des forests voisines ; aussi - tost cette allée est faite , & l'ouvrage d'un jour égale le travail de la Nature pendant deux ou trois siècles. Mais lors qu'il a fallu donner à ces lieux charmans leur derniere beauté , ou pour mieux dire l'ame qui leur manquoit , qui n'a pas esté surpris d'estonnement ?

*A peine le Prince commande
Que les Eaux viennent à leur tour
Faire la beauté la plus grande
De ce delieux séjour :*

*Qu'en foule on voit sortir cent sources jaillissantes,
Qui montent jusqu'aux cieux, fieres & bruissantes;
Puis formant des boüillons, des nappes, des ruis-
seaux*

Lettre à M. Bontemps. . 5

*De mille façons différentes ,
Donnent à ces beaux lieux mille charmes nou-
veaux.*

*Icy l'on voit une Sireine
Joyeuse de nager dans l'humide cristal
D'une fraîche & claire fontaine ;
Oublier son pays natal
Et d'un réduit si beau paroistre toute vaine.
Avecque le Triton que ses yeux ont blessé
La Nymphé innocemment se joue
Et soufflant de sa conque un jet haut élançé ;
Rit de l'eau qui retombe & luy mouille la joue.*

*Plus loin dans un antre sacré
Dont les plus savantes des Fées ,
Ont d'un Art jusqu'icy des mortels ignoré
De Nacre , & de Corail les voutes étoffées ,
Mille jets d'eau de tous costez
L'enrichissent encor de leurs flots argentez
Et rendent à l'envy la demeure si belle ,
Que Thetis en quitte pour elle*

De son pere Ocean les palais enchantez.

*C'est là que la Reine de l'onde
Vient attendre parée avec toute sa Cour,
L'aymable & brillant Dieu du jour,
Lorsque las il finit sa course vagabonde ;
Lorsqu'ainsi que Loüis le plus grand des Heros,
Après avoir porté dans tous les coins du monde
Les rayons bien-faisans de sa clarté seconde,
Il y vient se livrer aux charmes du repos.*

Mon dessein estoit de poursuivre en Vers la description de toutes les fontaines de Versailles ; & quoyque l'entreprise semble tres-difficile , je croy que j'en ferois sorty à mon honneur , tant les Muses charmées de ces beaux lieux prenoient de goust à mon travail. Elles se faisoient un plaisir d'avoir à décrire la belle fontaine de la Pyramide accompagnée de celle des Couronnes , & soustenuë de toutes celles de l'Allée d'eau ; Ensuite les Berceaux d'eau , le Marais qui surpasse à mon gré toutes les autres fontaines pour le merite de l'invention ; la Cerés, le Theatre , la Montagne , la Salle des Festins , la Latone , les Lezards , les Bosquets, le Labyrinthe , l'Apollon , & le Canal , où

Lettre à M. Bontemps. 7

elles se feroient embarquées pour passer à la Menagerie , & finir par la demeure enchantée de Trianon. Les Muses , dis - je , charmées d'une si belle & si riche matiere , avoient desia une infinité d'agreables pensées toutes prestes pour la description de ces chefs-d'œuvres : mais une lettre qui vient de m'estre rendue de la part de Mr. le Febvre a mis tout en desordre. Il n'est presque point de forte d'ouvriers qu'il ne me mande de luy envoyer , pour des choses toutes plus pressées les unes que les autres. Il me marque aussi que vous vous plaignez étrangement de ce qu'il reste encore quelque chose à achever dans un des appartemens du petit Chasteau. Le détail incroyable de cette Lettre a fait froncer le sourcil aux Dames du Parnasse ; mais lorsque tous ces Ouvriers me sont venus trouver , leur mine , & sur tout leur discours peu academique , les a tellement effarouchées , que je ne croy pas qu'elles reviennent me trouver de six mois , si ce n'est que Mrs. Chapelain , Charpentier , & Cassagnes qu'elles accompagnent toujours , les ramènent au premier jour de conference. Elles reviendront quand il leur plaira , mais j'aimerois mieux ne les revoir de ma vie , que d'avoir manqué pour elles à la moindre des choses qui regardent Versailles. En effet , Monsieur , quelle honte ne me feroit-ce point de negliger , quoyque ce

soit, après l'exemple que j'ay devant moy ? Il me feroit beau voir alleguer pour excuse que je fais des Vers, pendant que Celuy dont j'ay l'honneur d'exécuter les ordres, ne laisse pas au milieu du nombre infiny d'affaires qui l'environnent d'y avoir une telle application, que rien n'eschappe à sa connoissance ny à ses soins. Vostre exactitude & ce zele toujours ardent qui vous pousse & vous fait pousser les autres si fortement quand il y va du service, ne me confondroit-il pas encore ? Je finis donc, Monsieur, & vous supplie qu'après avoir regardé l'envoy de ce petit Recueil comme une offrande respectueuse que je fais à la Bibliotheque de Versailles, vous vouliez bien aussi le considerer comme une marque de la passion avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

*A Paris, ce 3.
Mars 1673.*

Vostre tres-humble & tres-
obéissant serviteur.

PERRAULT

DIALOGUE DE L'AMOUR & de l'Amitié.

L' A M O U R.

IL faut avouer , ma chere sœur , que nous faisons bien parler de nous dans le monde.

L' A M I T I É.

Il est vray , mon frere , qu'il n'est point de compagnie un peu galante , où nous ne soyons le sujet de la conversation , & où l'on n'examine qui nous sommes , nostre naissance , nostre pouvoir , & toutes nos actions.

L' A M O U R.

Cela me deplaist assez, car il n'est pas possible de s'imaginer le mal qu'on dit de moy. Les serieux me traitent de folastre & d'emporté ; les enjoüez de chagrin & de melancolique ; les vieillards de faineant & de débauché qui corrompt la jeunesse : les jeunes gens de cruel & de Tyran qui leur fait souffrir mille martyres , qui les retient en prison , qui les brûle tout vifs , & qui ne se repaist que de leurs soupirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fasche le plus , c'est que je suis tellement décrié parmy les femmes , qu'on n'oseroit

A v

2.

presque leur parler de moy , ou si on leur en parle , il faut bien se donner de garde de me nommer, mon nom seul leur fait peur & les fait rougir , pour vous , ma sœur , chacun s'empresse de vous louer , on vous nomme la douceur de la vie , l'union des belles ames , le doux lien de la société ; & enfin ceux qui se meslent de pousser les beaux sentimens , disent tout d'une voix , & le disent en cent façons , qu'il n'est rien de si beau , ny de si charmant que la belle Amitié.

L' A M I T I E.

Vous vous raillez bien agreablement : je me connois , mon frere , & je n'ay garde de prendre pour moy les douceurs qui s'adressent à vous. Quoy qu'il soit bien aisé de me tromper & que je sois fort simple & fort naïve , je ne le suis pas neantmoins assez, pour ne pas voir qu'on me joue , & qu'on se sert de mon nom pour parler de vous ; mais je ne dois pas le trouver étrange , puisque vous-mesme vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs , dont vous sçavez bien que l'on vous refuseroit l'entrée , si vous disiez le vostre.

L' A M O U R.

J'avoüe , ma sœur , que je me fers souvent de cet artifice qui me réussit heureusement

& de l' Amitié.

II

d'autres fois je m'appelle Respect, & j'en imite si bien la maniere d'agir, les civilitez & les reverences, qu'on me prend aisément pour luy. Je passe mesme quelquefois pour une simple Galanterie, tant je sçay bien me déguiser quand je veux. Et à vous dire le vray, je n'ay point de plus grand plaisir que d'entrer dans un cœur *incognito*. D'ailleurs je suis si peu jaloux de mon nom, que je prens volontiers le premier qu'on me donne : je trouve bon que toutes les femmes m'appellent Estime, Complaisance, Bonté, & mesme si elles veulent une Disposition à ne pas haïr, il ne m'importe, puisqu'enfin mon pouvoir n'en diminuë pas, & que sous ces differens noms, je suis toujours le mesme ; ce sont de petites façons qu'elles s'imaginent que leur gloire les oblige de faire.

L' A M I T I E.

Peut-estre, mon frere, vous donnent-elles tous ces noms faute de vous connoistre.

L' A M O U R.

Je vous assure, ma sœur, qu'elles sçavent bien ce qu'elles disent : je n'entre gueres dans un cœur qu'il ne s'en apperçoive ; la Joye qui me precede, l'Emotion qui m'accompagne, & le petit Chagrin qui me suit font assez connoistre qui je suis. Mais quoy, elles mourroient

plustost mille fois que de me nommer par mon nom. J'ay beau les faire soupirer pour leurs Amans, les faire pleurer pour leur absence, ou pour leur infidelité, les rendre pâlles, & défaites, les faire mesme tomber malades, elles ne veulent point avoüer que je sois maistre de leur cœur ; cette opiniastreté est cause que je prens plaisir à les mal-traiter davantage, estant d'ailleurs bien assuré qu'elles ne m'accuseront pas des maux que je leur fais souffrir : je sçay qu'elles s'en prendront bien plustost à la Migraine, ou à la Ratte, qui en sont tout-à-fait innocentes, & que si on les presse de declarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'est moy ; il n'en est pas ainsi des hommes, ils trient aussi-tost que je les approche, & bien souvent mesme avant que je les touche, & pour peu que je les mal-traite, ils s'en plaignent à toute la Terre, & mesme aux arbres & aux rochers ; ils me disent des injures estranges, & font de moy des peintures si épouvantables, qu'elles seroient capables de me faire haïr de tout le monde, si tout le monde ne me connoissoit.

L' A M I T I E.

Si quelques hommes ont fait de vous des peintures capables de vous faire haïr, il faut avoüer qu'une infinité d'autres en ont fait de bien propres à vous faire aimer : ils vous ont

dépeint en cent façons les plus agreables du monde ; & vous sçavez que tous les Amans ne raschent qu'à vous représenter le plus naïvement qu'ils peuvent , & avec tous vos charmes , pour vous faire agréer de leurs Maîtresses. Mais puisque nous en sommes sur les personnes qui se messent de vous dépeindre, ne vous estes-vous point avisé de faire vous-même vostre portrait , à present que chacun fait le sien ? Vous devriez vous en donner la peine , quand ce ne seroit que pour desabuser mille gens qui ne vous connoissent que sur de faux rapports , & qui se forment de vous une idée monstrueuse , & tout - à - fait extravagante.

L' A M O U R.

Un portrait comme vous l'entendez, quand mesme il seroit de ma main, serviroit peu à me faire connoître; il n'est pas que vous n'ayez veu celui qui fut fait autrefois en Grece par un excellent Maître , & qui depuis a couru par toute la terre, sous le nom de l'Amour fugitif; vous avez pû voir encore une copie du mesme portrait de la main du Tasse. Ce sont deux pieces admirables , & telles que plusieurs ont voulu que j'en fusse l'Auteur. Cependant quoy que tous mes traits y soient fort bien représentés , il est vray neantmoins qu'il y manque , comme dans tous les autres portraits

14 *Dialogue de l'Amour*

qu'on fait de moy, un certain je ne sçay quoy de tendre, de doux & de touchant qui me distingue de quelques passions qui me ressemblent, & qui est en effet mon veritable caractere: les cœurs que je touche moy-mesme le ressentent fort bien, mais ny les couleurs ny les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pourtant que je vous en montre un en petit qui est assez joly, & qui sans doute ne vous déplaira pas, il m'est tombé par hazard entre les mains, & je l'aime pour sa petitesse; le voicy.

*L'Amour est un enfant aussi vieux que le Monde,
Il est le plus petit & le plus grand des Dieux,
De ses feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.*

L' A M I T I E.

Ce portrait me plaist extremement, & je trouve qu'on peut adjouster comme une chose qui n'est pas moins estonnante que les autres, l'adresse avec laquelle il vous renferme dans quatre vers, vous qui remplissez tant de volumes. Cependant, mon frere, vous estes bien-heureux de trouver ainsi des Peintres qui fassent vostre portrait. Pour moy je ne connois personne qui voulust se donner la peine de travailler au mien; de sorte que pour avoir la sa-

tisfaction d'en voir un , il a fallu que je l'aye
fait moy-mesme : vous verrez si j'ay bien reüssi,
& si je ne me suis point flattée , moy qui fais
profession de ne flatter personne :

*J'ay le visage long , & la mine naïve ;
Je suis sans finesse & sans art ,
Mon teint est fort uni , sa couleur assez vive ;
Et je ne mets jamais de fard.*

*Mon abord est civil , j'ay la bouche riante ;
Et mes yeux ont mille douceurs ,
Mais quoyque je sois belle , agreable & charmante ,
Je regne sur bien peu de cœurs.*

*On me cajolle assez , & presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes loix :
Mais que j'en connois peu dans le siecle où nous
sommes ,
Dont le cœur réponde à la voix.*

*Ceux qui je fais aimer d'une flame fidelle ,
Me font l'objet de tous leurs soins :
Et quoyque je vieillisse ils me trouvent fort belle
Et ne m'en estiment pas moins.*

16 *Dialogue de l'Amour*

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître

Où l'on voit la prospérité,

Cependant il est vray qu'on ne peut me connoître;

Qu'au milieu de l'adversité.

J'ay veu le temps que je n'aurois pas eu le loisir de faire ce Portrait, lorsque j'estois de toutes les Societez, & que je me trouvois dans toutes les grandes assemblées, mais à present que je me voy bannie du commerce de la plupart du monde, j'ay tasché de me divertir quelques momens dans cette innocente occupation.

L' A M O U R.

Je trouve, ma sœur, que vous y avez fort bien reüssi, si ce n'est à la verité que vous estes un peu trop modeste, & que vous ne dites pas la moitié des bonnes qualitez qui sont en vous, puisqu'enfin vous ne parlez point de cette generosité desinteressée qui vous est si naturelle, & qui vous porte avec tant de chaleur à servir vos amis.

L' A M I T I E.

Vous voyez cependant l'estat que l'on fait de moy dans le monde : il semble que je ne sois plus bonne à rien, & parce que je n'ay point cette complaisance estudiée, & cet art de flatter qu'il faut avoir pour plaire, on trou-

ve que je dis les choses avec une naïveté ridicule, & qu'en un mot je ne suis plus de ce temps-cy. Vous sçavez, mon frere, que je n'ay pas esté toujours si méprisée, & vous m'avez veu regner autrefois sur la terre avec un empire aussi grand & aussi absolu que le vostre. Il n'estoit rien alors que l'on ne fît pour moy; rien que l'on ne crût m'estre deu, & rien que l'on osast me refuser: l'on faisoit gloire de me donner toutes choses, & mesme de mourir pour moy si l'on croyoit que je le voulusse; & je puis dire que je me voyois alors maîtresse de beaucoup plus de cœurs que je n'en possède à present, bien que les hommes de ce temps-là n'eussent la plupart qu'un mesme cœur à deux, & qu'aujourd'huy il ne s'en trouve presque point qui ne l'ait double. Je ne sçay pas pourquoy l'on m'a quittée ainsi, moy qui fais du bien à tout le monde, & dont jamais personne n'a receu de déplaisir, & que cependant chacun continuë à vous suivre aveuglement, vous qui traitez si mal ceux qui vivent sous vostre Empire, & qui les outragez de telle sorte qu'on n'entend en tous lieux que des gens qui soupirent & qui se plaignent de vostre tyrannie.

L' A M O U R.

Il est vray que la plupart de mes sujets murmurent incessamment, ils crient mesme tout

haut qu'ils n'en peuvent plus , & que je les réduis à la dernière extrémité , & bien souvent ils me menacent de secoïer le joug ; mais tout leur bruit ne m'émeut gueres , je sçay qu'ils font toujours le mal plus grand qu'il n'est , & qu'il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi malheureux qu'ils veulent qu'on les croye.

L' A M I T I E'.

Je suis persuadée qu'ils le font encore plus qu'ils ne le disent , & je ne connois rien dont les hommes reçoivent plus de mal que de vous. La Guerre , la Famine , & les Maladies affligent en de certains temps quelque coin de la Terre , & quelques personnes seulement , pendant que le reste du Monde jouit de la Paix , de l'Abondance & de la Santé , mais il n'y a point de temps , de lieux , ny de personnes , qui soient exemts de vostre persécution. On aime durant l'Hyver comme durant l'Esté , aux Indes comme en France , & les Roys soupirent comme les Bergers ; les Enfans mesme que leur âge en avoit jusqu'icy preservez y sont sujets comme les autres , & par un prodige étonnant vous faites qu'ils aiment avant que de connoître , & qu'ils perdent la raison avant que de l'avoir. Vous n'ignorez pas les maux que vous causez , puisqu'on ne voit par tout que des Amans qui se desesperent , des Jaloux qui se servent de poison , & des Rivaux qui s'entretuent.

L' A M O U R.

J'avoüe que je suis bien méchant quand je suis irrité , & il est vray qu'en de certaines rencontres je deviens si terrible , que bien des gens se font imaginez que je me changeois en fureur. Mais s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal , je puis dire qu'en recompense je fais beaucoup de bien. La fortune qui se vante par tout que c'est à elle seule qu'il appartient de rendre heureux ceux qu'il luy plaist , n'y entend rien au prix de moy ; quelques biens , & quelques honneurs qu'elle donne à un homme , il n'est jamais content de sa condition ; & on luy voit toujours envier celle des autres , ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur sois favorable , ils ne croient pas qu'il y ait au monde de félicité comparable à la leur ; lors même que je les maltraite , ils se trouvent encore trop heureux de vivre sous mon Empire ; & je voy tous les jours de simples Bergers qui ne changeroient pas leur condition avec celle des Roys , s'il leur en coustoit l'amour qu'ils ont pour leurs Bergeres , toutes cruelles & ingrates qu'elles sont.

L' A M I T I É.

Ces Bergers dont vous venez de parler font bien voir que vous gâtez l'esprit de tous ceux

qui vous reçoivent , mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux. Car enfin quelle extravagance d'estre malade, comme ils disent qu'ils le sont, & ne vouloir pas guerir; estre en prison & refuser la liberté ; en un mot estre miserable , & ne vouloir pas cesser de l'estre.

L' A M O U R.

Leur extravagance seroit encore plus grande de vouloir guerir, ou sortir de prison , non seulement parceque leur maladie est plus agreable que la santé , & qu'il est moins doux d'estre libre que d'estre prisonnier de la sorte ; mais aussi parce qu'il leur seroit fort inutile de le vouloir, si je ne le voulois pas aussi. Je ne suis pas un hôte qu'on chasse de chez soy quand on veut ; Comme j'entre quelquefois chez les gens contre leur volonté , j'y demeure aussi bien souvent malgré qu'ils en ayent , & je me soucie aussi peu de la resolution que l'on prend de me faire sortir , que de celle que l'on fait de m'empescher d'entrer.

L' A M I T I E.

Vostre procedé, mon frere, est bien different du mien , je quitte les gens dès le moment que je les incommode , l'on ne m'a qu'autant que l'on veut m'avoir , & l'on ne voit point d'amis qui le soient malgré eux. Quand je suis dans un cœur , & qu'il vous

prend fantaisie d'y venir pour prendre ma place , vous sçavez avec quelle douceur je vous la quitte. Je me retire insensiblement & sans bruit ; le cœur mesme où se fait cet échange ne s'en apperçoit pas , & quelquefois il y a long-temps que vous le bruslez , qu'il croit que c'est moy qui l'échauffe encore , & qui le fais aimer. Vous n'avez garde d'en user de la sorte , lors qu'un pauvre cœur se resout à vous échanger avec moy , parceque la raison le commande , & l'y contraint , bien qu'il ait un extreme regret de se voir obligé à une si cruelle separation , bien qu'il vous conjure en soupirant de le laisser en paix , & que vous n'ignoriez pas qu'il ne me veut avoir , que parceque je vous ressemble , & que c'est en quelque façon vous retenir que de m'avoir en vostre place : Neantmoins avec quelle cruauté ne vous mocquez - vous point de ses soupirs : vous le poussez à bout ; & parce qu'il a eu seulement la pensée de se mettre en liberté , vous redoublez ses chaînes , & l'accablez de nouveaux supplices. Que si vous le laissez en repos quelque temps , en sorte qu'il commence à croire qu'il s'est heureusement délivré de vous , quel plaisir ne prenez-vous point à luy faire sentir qu'il n'est pas où il pense ; vous le pressez de toute vostre force , & par un soupir redoublé qui luy échappe , ou par quelque pointe de jalousie qui le pique ,

il ne connoist que trop que vous estes encore le Maistre chez luy , mais le Maistre plus absolu & plus redoutable que jamais.

L' A M O U R.

J'en use ainsi , ma sœur , pour montrer que l'on ne peut rien sur moy , & que pour entrer dans un cœur ou pour en sortir , je ne dépens de qui que ce soit au monde. Quelques-uns se sont imaginé que j'avois besoin du secours de la Sympathie pour m'insinuer dans les cœurs , & que je m'efforcerois en vain de m'en rendre le maistre , si auparavant elle ne les disposoit à me recevoir. C'est une vieille erreur que l'Experience détruit tous les jours ; Et en effet bien loin d'estre toujours redevable de mon Empire à la Sympathie , c'est moy qui luy donne entrée , & qui l'establis en bien des cœurs , où sans moy elle ne se seroit jamais rencontrée. Combien voit-on de gens dont l'humeur & l'inclination estoient tout-à-fait opposées , que je fais s'entr'aimer , & qui dès aussi-tost que je les ay touchez changent de sentiment en faveur l'un de l'autre , viennent à aimer & à haïr les mesmes choses , & enfin deviennent tout-à-fait semblables.

L' A M I T I E.

Pour moy j'avoüe que je suis redevable à la

Sympathie de la facilité que je trouve à m'établir dans les cœurs, & je diray même qu'il me seroit impossible de les lier estroitement, si auparavant elle ne prenoit la peine de les assortir. Il ne semble pas qu'elle se mesle de quoy que ce soit, on n'entend jamais de bruit, ny de dispute où elle est, & assurément il n'est rien de si doux, ny de si tranquille que la Sympathie. Cependant par de secrettes intelligences qu'elle a dans les cœurs, & par de certains ressorts qu'on ne connoist point, elle fait des choses inconcevables, & sans se remuer en apparence elle remuë toute la terre. Les Philosophes ont souhaitté de tout temps d'avoir sa connoissance, mais il ne leur a pas esté possible d'y parvenir, & elle a toujours aimé à vivre cachée aux yeux de tout le monde. Quelques-uns ont pris pour elle la Ressemblance des humeurs, mais ils ont bien reconnu qu'ils s'estoient trompez, & que si elle a de l'air de la Sympathie elle ne l'est pas effectivement. Il n'est personne qui les connoisse mieux que moy toutes deux, & qui sçache plus précisément la difference qui est entre elles. Autant que j'aime à me trouver avec la Sympathie, autant ay-je de peine à m'accorder avec la Ressemblance des humeurs.

L' A M O U R.

Ce que vous dites-là paroist estrange, & l'on

a toujours crû que la Conformité d'humeurs estoit une disposition tres-grande à s'entre-aimer.

L' A M I T I E'.

Il est pourtant vray que les personnes de mesme profession , & qui reüssissent également ne s'aiment point , cette égalité est toujours accompagnée de l'Envie , mon ennemie jurée , & avec laquelle je ne me rencontre jamais. Ceux mesme qui ont le plus d'esprit ne peuvent vivre ensemble quand ils croient en avoir autant l'un que l'autre , & principalement lorsque l'ayant tourné de la mesme façon , ils sont persuadez qu'ils excellent dans une mesme chose. On sçait que les Enjouiez , les Diseurs de bons mots , ceux qui font profession de divertir agreablement une compagnie , ne peuvent souffrir leurs semblables , & qu'ils ont bien du dépit quand ils en rencontrent d'autres qui parlent autant qu'eux. Mais sur tout la Ressemblance & la Conformité d'humeurs me nuit parmy les femmes. Deux Coquettes se haïssent necessairement ; deux Pretieuses encore plus , quelque mine qu'elles fassent de s'aimer : & mesme c'est assez pour estre asseuré que deux femmes ne seront jamais bonnes amies , si elles dansent , ou si elles chantent bien toutes deux. Je trouve cent fois mieux mon compte lors que leurs humeurs ,

meurs, ou leurs perfections ont moins de rapport; lorsque l'une d'elles se pique de beauté, & l'autre d'esprit; l'une d'estre fiere & serieuse, & l'autre d'estre enjouée & de dire cent jolies choses qui divertissent. La raison de cette bonne intelligence est bien aisée à deviner, c'est que ces sortes de personnes n'ont rien à partager ensemble; les douceurs qu'on dit à l'une ne sont point à l'usage de l'autre, & elles s'entendent cajoller sans jalousie, ce qui n'arrive pas lors qu'elles ont les mêmes avantages. A vous dire le vray de quelque humeur que soient les femmes, je ne me rencontre guere avec elles, ou si je m'y rencontre quelquefois, je n'y demeure pas longtemps: Ma sincerité leur déplaist, & elles sont tellement accoustumées à la flatterie, qu'elles rompent aisément avec leurs mielleures amies, dès la premiere verité qu'elles leur disent. Neantmoins ce qui m'empesche d'avoir grand commerce avec elles, ce n'est pas tant parce qu'elles se disent leurs veritez, que parce qu'elles ne le les disent pas; Car enfin, si une femme s'apperçoit que son amie a quelque défaut dont elle pourroit se corriger, si elle-mesme le connoissoit, ne pensez pas qu'elle l'en avertisse, elle aura une maligne joye de voir que ce défaut luy donne avantage sur elle; & mesme si une coëffure ou un ajustement luy sied mal, elle aura la malice

de luy dire qu'il luy sied admirablement. Cey n'est pas vray neantmoins pour toutes les femmes , j'en sçay qui observent mes loix avec beaucoup d'exactitude & de soumission.

L' A M O U R.

Je puis dire aussi que je connois des femmes qui sçavent parfaitement aimer , & qui pourroient faire à tous les hommes des leçons de fidelité & de constance. Je diray mesme que c'est une injustice que l'on a faite de tout temps à ce beau sexe de l'accuser de legereté, & que je ne sçay point d'autre raison de la mauvaise reputation qu'il a d'estre inconstant, que parceque les hommes font les livres , & qu'il leur plaist de le dire & de l'escrire ainsi. Il est constant que comme les femmes aiment presque toujours les dernieres , elles ne cessent aussi presque jamais d'aimer que lors qu'on ne les aime plus ; & que comme il faut un long-temps & de fortes raisons pour les engager dans l'affection des hommes , elles ne s'en retirent aussi que pour des sujets qui le meritent & qui les y obligent absolument.

L' A M I T I E.

Ce n'est pas là l'opinion commune ; & si la chose est ainsi que vous le dites , je connois bien des gens dans l'erreur , & qu'il seroit mal-aisé de desabuser. Quoy qu'il en soit, je

ne voy pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette constance , & de cette fidélité dont vous les louez , puisqu'il en est si peu qui en sçachent bien user , & que la plupart ne s'en servent que pour aimer des personnes qu'elles feroient mieux de n'aimer point du tout. En verité , mon frere , c'est une chose estrange , que vous preniez plaisir à mettre la division & le desordre dans les familles , vous qui devriez n'avoir d'autre employ que d'y conserver l'union & la paix ; & que ne pouvant durer long-temps où vous avez obligation de vous trouver , vous n'avez point de plus grande joye que de vous couler adroittement où il est défendu de vous recevoir. Il semble mesme que l'Hyménée que vous témoignez souhaitter quelquefois si ardemment , vous chasse de tous les lieux où il vous rencontre. Car enfin depuis que je vais au Cours je ne me souviens point de vous avoir veu en portiere entre le mary & la femme , au lieu que l'on vous void sans cesse entre la femme & le galand , où vous faites cent gentilleses & cent folies , pendant que le Mary se promene un peu loin de là , entre le Chagrin & la Jalousie qui le tourmentent cruellement , & qui de temps en temps ouvrent & ferment les rideaux de son carrosse. Sa Jalousie les ouvre incessamment pour luy faire voir ce qui se passe , & le Chagrin les referme aussi-tost pour

l'empêcher de rien voir qui luy déplaîse.

L' A M O U R.

Il me semble, ma sœur, que toute sage que vous estes, vous ne vous acquittez pas mieux que moy de vostre devoir, & qu'on ne vous rencontre gueres souvent où vous devriez estre toujours, je veux dire entre les freres & les sœurs, & entre les parens les plus proches, qui faute de vous avoir au milieu d'eux se déchirent les uns les autres, & se haïssent mortellement.

L' A M I T I E.

J'en ay bien du regret, mais je n'y sçaurois que faire, ils sont la plupart tellement attachez à l'Interest mon ennemy caché, & avec lequel j'ay une horrible anthipatie; car vous sçavez qu'il veut tout avoir à luy, & qu'au contraire je fais profession de n'avoir rien à moy; ils sont dis-je, tellement attachez à ce lâche Interest, qu'ils m'abandonnent volontiers plustost que luy. D'ailleurs comme ils tirent chacun de leur costé, ils rompent tous mes liens & m'échappent sans cesse.

L' A M O U R.

Je vous pardonnerois d'abandonner des Parens interessez & déraisonnables, si c'estoit pour vous trouver avec des estrangers sages &

vertueux ; mais il est certain que le plus souvent ce n'est que la débauche & le vice qui vous attirent , & qui vous font demeurer où vous estes ; & que deux hommes ne seront bons amis , que parce que ce sont deux bons yvrognes , deux francs voleurs , ou deux vrais impies.

L' A M I T I É.

Je ne me suis jamais rencontrée avec ces gens-là , j'avoüe qu'il y a entr'eux une certaine affection brutale & emportée qui me ressemble en quelque chose , & qui affecte fort de m'imiter : Il est encore veritable qu'elle fait en apparence les mesmes actions que moy ; je dis ces actions éclatantes qui estonnent toute la Terre , mais ce n'est point par le principe de generosité qui m'anime , & l'on peut dire qu'elle les fait de la mesme maniere que la Magie fait les miracles. Les Sages qui connoissent les choses n'ignorent pas la difference qui est entre elle & moy , & ils ont toujours bien sceu que je ne me rencontre jamais qu'avec la Vertu , & au milieu des Vertueux.

L' A M O U R.

S'il est ainsi , ma sœur , on ne vous trouve pas aisément , & vostre demeure est bien difficile à trouver.

L' A M I T I E'.

Elle l'est assurément plus que la vostre ; puisque je ne me plais qu'avec les Sages qui sont fort rares , & que vous au contraire ne vous plaisez qu'avec les fous , dont le nombre est presque infiny , & dont vous aimez tant la compagnie , que si les personnes qui vous reçoivent ne le sont pas encore tout-à-fait , vous ne tardez gueres à les achever.

L' A M O U R.

Je sçay bien , ma sœur , qu'il y a longtemps qu'on me reproche de ne pouvoir vivre avec la Raison , & qu'on m'accuse de la chasser de tous les cœurs dont je me rends le maître ; Mais je puis dire que fort souvent nous nous accordons bien ensemble , & que si quelquefois je me vois obligé à luy faire quelque violence , il y a de sa faute bien plus que de la mienne.

L' A M I T I E'.

N'est-ce point que la Raison a tort , & que vous estes bien plus raisonnable que la Raison mesme.

L' A M O U R.

Je ne voudrois pas vous l'assurer ; mais je sçay bien que si elle vouloit ne se point mesler

de mes affaires , comme je ne me melle point des siennes , nous vivrions fort bien ensemble, Je n'empesche point qu'elle ne conduise les hommes dans les affaires importantes de leur vie ; je veux bien qu'elle les rende grands Politiques , bons Capitaines , & sages Magistrats ; mais je ne puis souffrir qu'elle s'ingere de contrôller mes divertissemens , & mes plaisirs , ny moins encore de regler la dépense des Fêtes, des Bals, & de toutes les Galanteries des Amans : N'a t'elle pas assez d'autres choses plus serieuses pour s'occuper , & pourquoy faut-il qu'elle s'amuse à mille bagatelles dont elle n'a que faire ? Que voulez-vous que je vous dise , c'est une superbe & une vaine qui veut regner par tout , qui critique tout , & qui ne trouve rien de bien fait que ce qu'elle fait elle-mesme ; Je la repousse à la verité d'une terrible force quand je ne suis pas en humeur d'en souffrir , & fort souvent nous nous donnons des combats effroyables. Mais pour vous montrer que j'en use mieux qu'elle en toutes choses ; quand elle est la plus forte , & qu'elle a avantage sur moy , elle ne me donne point de quartier , elle me chasse honteusement , & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moy quand je demeure le vainqueur , ce qui arrive assez souvent , je me contente de me rendre le maitre de la place ; & pourveu que le cœur m'o-

beïsse , je luy laisse disposer à sa fantaisie de tous les dehors : je ne me vante point de l'avoir battüe , & comme elle est glorieuse elle ne s'en vante pas aussi , elle fait bonne mine , & paroist toujours la maistresse.

L' A M I T I E.

On remarque en effet que tous les Amans, quelque fous qu'ils soient, veulent paroistre sages, & qu'on n'en voit point qui ne prétendent estre fort raisonnables ; mais de toutes leurs extravagances , je n'en trouve point de plus plaisante que celle qui leur est commune à tous , je veux dire la forte persuasion qu'ils ont que la personne qu'ils aiment est la plus belle & la plus accomplie de toutes celles qui sont au monde : je me suis cent fois estonnée de cette extravagance.

L' A M O U R.

Est-il bien possible , ma sœur , que vous n'en sçachiez pas la cause , & que vous n'ayez pas encore remarqué que les Amans ne jugent ainsi favorablement de la beauté qu'ils aiment, que parce qu'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau , qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire : C'est un secret qui est fort naturel ; mais cependant que peu de gens ont deviné. Les uns se sont imaginé que j'aveuglois tous les Amans , les autres que

je leur mettois un bandeau devant les yeux pour les empêcher de voir les deffauts de la personne aimée ; Mais les uns & les autres ont mal rencontré ; car enfin il n'est point de gens au monde qui voyent si clair que les Amans ; on sçait qu'ils remarquent cent petites choses dont les autres personnes ne s'apperçoivent pas ; & qu'en un moment ils découvrent dans les yeux l'un de l'autre , tout ce qui se passe dans le fond de leur cœur. Je ne comprends pas ce qui a pû donner lieu à de si estranges imaginations , si ce n'est peut-estre qu'on ait pris pour un bandeau de certains petits cristaux que je leur mets au devant des yeux , lorsque je leur fais regarder les personnes qu'ils aiment. Ces cristaux ont la vertu de corriger les deffauts des objets , & de les reduire dans leur juste proportion. Si une femme a les yeux trop petits , ou le front trop estroit , je mets au devant des yeux de son Amant un cristal qui grossit les objets , en sorte qu'il luy voit des yeux assez grands , & un front raisonnablement large. Si au contraire elle a la bouche un peu trop grande & le menton trop long , je luy en mets un autre qui appetisse , & qui luy represente une petite bouche , & un petit menton. Ces Cristaux sont assez ordinaires , mais j'en ay de plus curieux , & ce sont des Cristaux qui apetissent des bouches , & agrandissent des yeux en mesme temps : j'en ay aussi

pour les couleurs , qui font voir blanc ce qui est pâle , clair ce qui est brun , & blond ce qui est roux ; ainsi de tout le reste. Mais à qui est-ce que je parle , n'en avez-vous pas aussi bien que moy de toutes les façons ?

L' A M I T I E'.

Il est vray , mon frere , que j'en ay , mais il s'en faut bien qu'ils fassent un effet aussi prodigieux que les vôtres ; ils ne font qu'adoucir les défauts des objets , & les rendre plus supportables , sans empêcher qu'on ne les voye. Cependant , mon frere , il me semble que nous parlons icy bien plaisamment de nos petites affaires , & qu'on se moquerait bien de nous , si l'on nous entendoit dire naïvement , comme nous faisons , les nouvelles de l'Ecole.

L' A M O U R.

Je connois à la verité bien des personnes qui trouveroient nostre entretien fort simple , & fort commun ; mais j'en sçay d'autres dont le jugement seroit plus favorable , & qui le trouveroient assez divertissant.

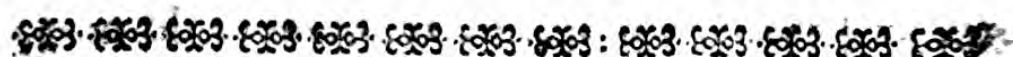
L' A M I T I E'.

Je sçay du moins qu'il m'a divertie extrêmement , & que j'ay bien du regret de ne pouvoir causer davantage avec vous ; mais je ne

veux pas donner sujet de se plaindre de moy à quelques personnes qui m'aiment plus que leur vie, & qui ne me le pardonneroient jamais, si j'estois plus long-temps sans leur donner des marques de mon souvenir.

L' A M O U R.

Adieu donc, ma sœur, aussi bien ay-je encore plus d'affaires que vous, & qui pressent toutes estrangelement. J'ay des Amans à punir, j'en ay d'autres à recompenser, & avec tout cela il faut que je me rende auprès d'Iris qui va partir pour aller au Bal, où je dois luy conquérir le cœur de tout ce qu'il y aura d'honnêtes gens dans l'assemblée, & leur faire avoüer qu'Elle est la plus belle, & la plus aimable personne du monde.



L E T T R E

A MONSIEUR L' ABBE
d' Aubignac

*En luy envoyant le Dialogue de l'Amour
& de l'Amitié.*

P Uisque ce n'est pas assez que je vous aye
leu mon Dialogue, & que vous desirez
encore en avoir une copie, je ne veux pas
vous la refuser. J'avoüe, Monsieur, que j'ay
eu bien de la peine à m'y resoudre, & qu'estant
persuadé, comme je le suis, que vous estes
l'Homme du monde qui avez le goust le plus
fin, & le plus delicat pour toutes choses, &
principalement pour ces sortes d'Ouvrages;
j'ay bien apprehendé qu'une reflexion plus
exacte que vous pourrez faire sur celuy-cy en
le lisant, ne vous fist diminüer beaucoup de
l'approbation que vous luy avez donnée. Le
prix de vostre estime & l'apparence qu'il y a
que j'en vais perdre une bonne partie, rendent
asseürément ma crainte tres-raisonnable:
Neantmoins quelque chose qu'il en arrive, je
seray satisfait. On trouve toujours son comp-
te avec vous; & si je n'obtiens pas des loüan-
ges, je recevray des avis que j'aime encore

Lettre à M^r l'Abbé d'Aubignac. 37

plus que des louanges ; parce qu'ils me sont beaucoup plus utiles , & qu'ils me feront aussi des marques plus assurées de vostre amitié. Mais , Monsieur , avant que vous lisiez cette petite galanterie , il faut que je vous rapporte deux ou trois questions , que l'on me fit en une conversation où je me trouvay il y a quelques jours , & que vous sçachiez aussi ce que j'y répondis. On me demanda d'abord pourquoy l'Amour & l'Amitié s'appellent frere & sœur : Je ne pensois pas , à vous dire le vray , que l'on deust s'arrester à cela , & qu'on s'avisast jamais de leur disputer cette qualité. Car si tous les jours mille personnes , que ny le sang , ny l'alliance , n'ont point unies , se donnent l'un à l'autre ces noms tendres & doux ; parce qu'ils s'aiment, ou seulement parce qu'ils se le veulent persuader ; doit-on trouver estrange que l'Amour mesme & l'Amitié en personne , en usent de la sorte ; & qu'ils s'appellent frere & sœur , quand mesme ils ne le feroient pas : mais ils le sont en effet , & l'on ne peut pas en disconvenir , pour peu qu'on examine leur Genealogie.

Il est constant que l'Amour est fils du Desir , & de la Beauté : Platon , qui le connoissoit particulièrement , nous en assure , il l'appelle mesme le Desir de la Beauté , & luy donne ce nom composé de celuy de ses pere & mere .

38 *Lettre à M. l'Abbé d'Aubignac.*

pour nous marquer son origine. Il est aussi très certain que l'Amitié est fille du Desir & de la Bonté, parceque si le Desir s'attachant à la Beauté, a donné l'estre à l'Amour, on ne peut pas douter que le mesme Desir & la Bonté s'estant unis ensemble, n'ayent donné naissance à l'Amitié. En effet, nous voyons encore aujourd'huy que si nous aimons une Maistresse, parce qu'elle est belle, nous aimons un Amy, parce qu'il est bon : Cela ne pouvant pas estre contesté, il paroist que l'Amour & l'Amitié sont frere & sœur du costé de leur pere, bien qu'à la verité ils ayent des meres différentes.

Ensuite de cette question, on en fit une autre qui me sembla fort jolie, & qui venoit aussi d'une femme d'esprit que vous connoissez : Elle demanda qui estoit l'aisné des deux de l'Amour ou de l'Amitié. Quoyqu'il soit mal-aisé de dire précisément ce qui en est, à cause du long-temps qu'il y a qu'ils sont au monde, je ne doutay pas neantmoins d'assurer que l'Amour estoit l'aisné. Je ne me fonday point sur ce que les Poëtes disent qu'il a démeslé le Chaos, & qu'il est plus vieux que le Monde, bien loin d'estre le cadet de l'Amitié; parce que c'est du premier & grand Amour, pere de toutes choses, que les Poëtes ont voulu parler, & non pas de celuy-cy qui n'est que son petit fils. Je ne m'arrestay point non plus

sur la difference que quelques uns ont mise entre l'Amour & l'Amitié, que celle-cy est toujours reciproque, & que l'autre ne l'est jamais; & qu'ainsi l'Amour precede l'Amitié, puisqu'en effet il faut que l'affection naisse premierement de l'un des deux costez, avant que d'estre mutuelle: Je ne m'arrestay pas, dis-je, à cette difference, parce que je la trouve absolument fausse. On sçait que l'Amour & l'Amitié sont quelquefois reciproques, & que quelquefois ils ne le sont pas: je ne me reglay que sur la Genealogie que j'ay désja avancée, & sur l'histoire de leur naissance, que je leur contay en la maniere qui suit.

La Beauté & la Bonté estoient deux sœurs si accomplies & si charmantes, qu'on ne pouvoit les voir, ny les connoistre sans les aimer. Quelques-uns les trouverent si semblables, qu'ils les prirent souvent l'une pour l'autre, & leur donnerent aussi le mesme nom, mais ceux qui les observerent plus soigneusement, remarquerent une tres grande difference entr'elles: la Beauté avoit beaucoup d'éclat & d'apparence, qui donnoit dans la vue d'abord; & l'on pouvoit dire que pour la conquête d'un cœur, elle n'avoit besoin que d'estre regardée: Aussi estoit-elle extrêmement imperieuse & fiere; & quoyqu'elle n'eust ny gardes, ny soldats autour d'elle, il n'estoit point de Rois sur la Terre qui se fissent obeir si

promptement, & dont l'empire fust plus absolu que la tyrannie qu'elle exerçoit sur tout ce qui avoit un cœur & des yeux. Elle estoit fort coquette & aimoit passionnément à se produire dans le grand monde, afin de s'attirer des loüanges dont elle témoignoit ne se soucier pas beaucoup, mais qui neantmoins luy plaisoient tellement, qu'elle obligeoit & forçoit mesme toutes sortes de gens à luy en donner. La Bonté au contraire estoit fort modeste & fort retirée; & quoy qu'elle fust d'une humeur assez sociable & assez communicative de son naturel, elle fuyoit pourtant la foule autant qu'elle pouvoit, & ne haïssoit rien tant que de se faire de feste mal à propos. Il est vray qu'elle n'avoit pas ce brillant & cet abord surprenant de sa sœur; mais quand on s'estoit donné le loisir de la considerer avec attention, & de la pratiquer quelque temps, on demeurait persuadé, qu'elle estoit infiniment aimable, & que ses charmes estoient bien plus solides & plus veritables que ceux de la Beauté.

Le Desir jeune & bouillant qui voyageoit presque toujours pour satisfaire son humeur prompt & inquiete, se promenant un jour, & cherchant quelque aventure, rencontra la Beauté assise à la porte de son logis, où elle se tenoit presque toujours oysive, & seulement pour estre veüe, pendant que la Bonté sa sœur estoit dans la maison qu'elle gardoit;

& où elle ne se tenoit pas à rien faire : le Desir, dis-je, ayant rencontré la Beauté, se sentit ému & tout hors de soy en la voyant, & comme il estoit assez hardy de son naturel, il l'aborde, quoyqu'il ne la connust pas; il la cajole, & luy fait cent galanteries qu'elle receut avec joye. Le procédé brusque & enjoué du cavalier luy plut extremement, elle crut voir en luy quelque chose de noble & de genereux, capable des plus hautes entreprises, & qui témoignoient une illustre naissance : elle s'imagina mesme que le Ciel l'avoit destinée pour luy, & qu'asseurement il les avoit faits l'un pour l'autre; de sorte qu'après quelques recherches de la part du Desir, leur mariage s'accomplit assez promptement. De ce mariage naquit l'Amour, qui donna bien de la satisfaction à ses pere & mere durant les premiers jours de son enfance : Car au lieu que les autres enfans ne font que crier & pleurer en venant au monde; celui-cy ne faisoit que chanter & danser. Il ne demandoit qu'à rire, & à se rejouir; il discouroit de toutes choses agréablement; il faisoit mesme de petits vers & des billets doux les plus spirituels qu'on eust jamais veus : Enfin son pere & sa mere estoient si contens qu'ils rompoient la teste à tout le monde des jolies choses qu'il avoit dites ou qu'il avoit faites. Mais lorsqu'il fut un peu plus grand, il changea si fort qu'il n'es-

42 *Lettre à M. l'Abbé d'Aubignac.*

toit pas reconnoissable ; il devint resveur & chagrin ; il ne vouloit ny boire ny manger ; il soupiroit sans cesse ; il ne dormoit point & ne faisoit que se plaindre , sans sçavoir le plus souvent ce qu'il luy falloit , car on ne luy avoit pas plustost donné une chose qu'il en estoit las , & qu'il en demandoit une autre , qui ne le contentoit pas plus que la premiere : Enfin c'estoit bien le plus cruel enfant qui fut jamais , & qui donna le plus de peine à eslever. Mais revenons à nostre Histoire.

Le Desir après quelques jours de mariage , ayant jetté les yeux sur la Bonté sa belle sœur , qu'il n'avoit pas encore bien considérée à cause de la grande passion qu'il avoit eue d'abord pour sa femme ; mais qui commençoit un peu à se refroidir ; l'ayant , dis-je , regardée de plus près , il remarqua en elle mille agrémens & mille perfections qui le touchèrent sensiblement : sur tout il fut charmé de son humeur douce , complaisante & officieuse , qui n'aimoit qu'à faire du bien , & dont il y avoit lieu d'attendre bien plus de secours dans les besoins & dans les rencontres fâcheuses de la vie , que de la Beauté sa sœur , qui sembloit n'estre née que pour la joye , & qui en effet ne se connoissoit point du tout à prendre part aux afflictions. Il la reconnut patiente & genereuse , jusqu'à obliger ceux-mesmes qui l'avoient offensée ; en quoy elle estoit fort differente de la

Beauté , qui bien loin de souffrir des mespris , se fâchoit quand on ne la cajolloit pas assez galamment. Enfin il jugea que si dans la possession de la Bonté , on ne goustoit pas des plaisirs si sensibles ny si touchans qu'en celle de la Beauté , on en recevoit assurément de plus tranquilles & de plus durables ; Epris de tant de perfections & de tant d'aimables qualitez , il luy découvrit les sentimens qu'il avoit pour elle ; la Bonté qui estoit facile , & qui ne pouvoit refuser ceux qui la prioient de bonne grace , luy accorda volontiers ce qu'il souhaitoit , & le receut pour son mary. De leur alliance naquit l'Amitié , qui fut les delices & la joye de tout le monde ; il est vray que durant son premier âge elle ne fut pas si gentille , ny si agréable que l'avoit esté l'Amour ; mais lors qu'elle commença d'estre un peu grande elle parut si belle , qu'elle fut désirée & recherchée de tous ceux qui la virent. On taschoit de la mettre de toutes les parties que l'on faisoit , & une compagnie ne sembloit pas complete , ny en disposition de se bien divertir , si elle manquoit à s'y rencontrer : les Philosophes mesmes ne faisoient pas difficulté de dire que sa presence diminuoit toutes les afflictions & redoubloit tous les plaisirs , & que la vie estoit ennuyeuse sans elle. Il est vray qu'elle donnoit sujet à toutes sortes de personnes de se louer de sa conduite , & qu'elle estoit aussi

44 *Lettre à M. l'Abbé d'Aubignac.*

sage , & aussi discrète que l'Amour estoit fou & emporté : aussi son pere qui le reconnut dans plusieurs rencontres se plaignoit souvent à elle des déplaisirs que son frere luy donnoit , & luy en faisoit confidence pour en recevoir du conseil , & de la consolation.

Voilà, Monsieur, comme je leur en fis l'histoire , qui fait voir non seulement que l'Amour & l'Amitié sont frere & sœur ; mais aussi que l'Amour est l'ainé. Ce qui paroist encore assez dans leur maniere d'agir ensemble , car il ne faut que considerer comment l'Amour gourmande sa sœur , comment il la fait passer par où il veut , & de quelle sorte il luy fait sa part , pour remarquer qu'il la traite en cadette , & que souvent il use de son droit d'ainesse. Tout cela fut assez bien receu de la compagnie , & l'on n'y trouva rien à redire , sinon que le Desir eust épousé deux femmes en mesme - temps , & encore les deux sœurs ; mais je ne pense pas que l'on doive chicaner là dessus, ny que l'on veuille luy faire son procez à la Tournelle ou à l'Officialité comme à un Bigame : il y a long-temps que toute cette intrigue est découverte , sans que personne en ait jamais formé la moindre plainte ; & de plus cela s'est passé dans le premier âge du monde , où il n'estoit pas défendu d'épouser les deux sœurs. On sçait d'ailleurs que le De-

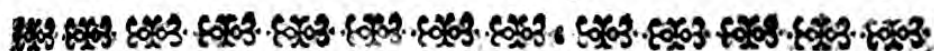
Il n'est pas d'humeur à se contenter d'une femme; & qu'enfin outre la Beauté & la Bonté, il a encore l'Utilité, l'Honnesteté, & la belle Joye, en qualité de femmes legitimes, sans compter les Maistresses qu'il entretient en ville, comme la Richesse, la Vaine gloire, & la Volupté, dont il a mesme des enfans; qui sont l'Avarice, l'Ambition, & la Débauche ses filles naturelles. On n'ignore pas non plus qu'il conserve d'autres petites Inclinations qu'il aime éperduëment: car c'est sa coustume de se porter avec plus d'empressement & de chaleur aux choses qui luy sont défendues, qu'à celles qui luy sont permises.

Vous pouvez maintenant, Monsieur, lire le Dialogue de l'Amour & de l'Amitié, & voir comment ils s'entretiennent. Je sçay bien que vous leur avez oüy dire cent fois les mesmes choses d'une maniere bien plus galante, & que si vous vouliez nous en faire le recit, nous y remarquerions si bien leurs veritables caracteres, qu'il nous sembleroit les entendre discourir eux-mesmes, mais chacun rapporte les choses à sa façon. Je leur ay oüy faire encore quantité d'autres conversations assez jolies, que je pourrai vous escrire quelque jour, si je voy que celle-cy ait eu le bon-heur de vous plaire, à vous, dis-je, que je puis nommer l'arbitre des bonnes choses, & le grand Maistre des Allegories. En cette qualité vous pouvez

46 *Lettre à M. l'Abbé d'Aubignac.*
faire tout ce que vous voudrez de ce Dialogue, & penser ce qu'il vous plaira de ce que je fais dire à l'Amour & à l'Amitié, pourveu que vous croyez que l'Amitié dit vrai quand elle vous assure que je suis passionnément,

MONSIEUR;

Vostre tres humble & tres-obeïssant
serviteur, P E R R A U L T.



PORTAIT D'IRIS.

DE mon incomparable Iris
 L'objet le plus parfait qui soit en la Nature ;
 Et de ses charmes qui m'ont pris
 J'entreprends de tracer une vive peinture.
 Amour mon aimable vainqueur ,
 Du plus beau de tes feux viens échauffer ma veine ;
 Et dépeins dans mes vers cette belle inhumaine
 Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon cœur.

Sa taille noble , riche & belle ,
 Et qui n'est point d'une mortelle ;
 Attire le respect de tous ;
 Mais de son geste aisé la grace naturelle
 A quelque chose de si doux ,
 Que l'amour aussi-tôt fait ressentir ses coups ;
 Et se joint au respect que l'on avoit pour elle.

Ses cheveux longs & noirs , luisans & déliés

Portrait d'Iris.

Par boucles épandus & galamment liez

Ombrent doucement la fraîcheur de sa joue :

Là , de jeux , de ris & d'amours

Un Essein folâtre se joue ;

Et dans leurs beaux anneaux fait mille jolis tours.

Son teint blanc , rehaussé d'un léger incarnat ,

Est plus vif & plus frais encore

Que celui de la belle Aurore ,

Et Venus l'a moins délicat.

*Ses yeux grands , doux & noirs ne se peuvent
décrire ,*

Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en soupire ;

Puisqu'enfin il mourroit accablé de plaisir ,

S'il ne se soulageoit du moins par un soupir.

*Qu'on aime à ressentir les beaux feux qu'ils
allument.*

*Lorsque par leur présence ils charment tous nos
sens !*

Mais hélas ! dès qu'ils sont absens ,

Que le pauvre cœur qu'ils consomment

Esprout

Esprouve que ces feux sont cruels & cuisans !

*Sa bouche petite & vermeille
Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal ;
Ny les rubis , ny le coral
N'ont point une couleur pareille ;
Aussi comme on le peut juger ,
La Nature judicieuse
La fit ainsi petite , afin de ménager
Une couleur si précieuse.*

*Si quelquefois elle s'ouvre en riant ;
On voit deux beaux filets de perles d'Orient ;
Egales , blanches & lustrées ,
Et dont l'œil avare est épris ;
Elles sont , il est vray , petites & quarrées ,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre
prix.*

*Pour vous trop injustes oreilles ;
Qui refusez d'oïr le recit de mes maux ;
Encor que vous soyez petites & vermeilles*

Portrait d'Iris

*Et sans aucuns défauts ,
Puisqu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cause de tous mes malheurs ,
Vous n'entendrez point vos loüanges
Que vous n'écoutiez mes douleurs.*

*Sa gorge où le desir s'égare ,
En deux petits monts se separe ,
L'un de l'autre assez éloigné ;
Un importun voile les cache ,
Qu'ils repoussent fort indignez ,
Il semble que cela les fasche.*

*Ses bras ronds fermes & polis
Font honte à la blancheur des lis :
Ses mains sont plus blanches encore ,*

*Si ce n'est toutefois
Que vers le petit bout des doigts
Un peu de rouge les colore.*

*Telles les a la jeune Aurore ,
Quand de couleur de rose elle peint le Levant
Ou bien quand au matin sur le rivage Mor*

Portrait d'Iris.

51

Elle les lave en se levant.

*Je sçay bien que ces mains sont un peu larronesses,
Et que pour dérober des cœurs
Elles ont d'étranges adresses ;
Qu'elles n'attendent point que l'on regarde
ailleurs ,*

*Pour faire leurs tours de souplesses :
Mais pour s'en garantir tous soins sont superflus ;
Et quel moyen de s'en défendre ?
Lors que l'on a les yeux dessus ,
C'est dans ce moment là qu'elles sçavent mieux
prendre.*

*Pour les autres beautez dont Iris est pourvue
Et qui composent son beau corps ,
Ce sont de précieux trésors
Qu'elle tient cachez à la vue ;
Avec le même soin que sous ses beaux habits
La Terre cache les rubis ,
L'or & les diamans pour qui l'on l'importune ;
Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever ;*

Portrait d'Iris.

*Mais aussi qui font la fortune
De celuy qui les peut trouver.*

*De toutes les beautéz cet illustre modèle ,
Ce chef-d'œuvre accompli de la terre & des cieux ;
Ce beau corps le plaisir des yeux
Est le riche palais d'une ame encor plus belle ;
Mais d'une ame semblable aux Dieux ,
D'une ame toute de lumiere ,
Qui connoist toute chose & sçait tout enflammer ;
Et dont le seul défaut est d'être un peu trop fiere,
Et de ne sçavoir pas aimer.*

*Si vous estes jaloux , grands Dieux , de vostre
gloire ,
Ne souffrez plus en elle une tache si noire ,
Qui gaste de vos mains l'œuvre le plus parfait :
Qu'Iris cesse d'estre inhumaine ;
Et pour rendre accomply ce que vous avez fait ,
Rendez - la sensible à ma peine.*

Voila de mon Iris la charmante peinture ,

Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau,

Puisqu'enfin je luy fais injure ,

Et que l'original est mille fois plus beau ;

Il reste seulement qu'à ce riche tableau

Je fasse une digne bordure ,

Ca , Muse prenons le cizéau.

3

De cet objet vainqueur il faut que tu t'aprestes ,

A tailler en relief les illustres conquêtes :

Icy la prise de Tyr sis ,

Là celle de Sylvandre ;

Icy la défaite d'Alcandre ;

Et là l'embrasement du malheureux Acis ;

Dont le cœur fut réduit en cendre.

Sur un pompeux char de victoire

Il faut placer Iris éclatante de gloire ,

Qui mene après elle enchaînez

Une troupe d'Amans que ses beaux yeux capti-
vent ,

Qui tous de roses couronnez

Chantent ses beautez & la suivent :

*Qui loin de regretter leurs cheres libertez,
Ne voudroient pas changer avec des diademes .
Les aimables liens dont ils sont arrestez ,
Et dont ils sont plus fiers , que s'ils estoient eux-
mesmes*

Vainqueurs de mille autres beautez.

*Je ne croy pas estre blasnable ,
Si, plein d'un noble orgueil, & de mon rang, jaloux,
Je marche le premier de tous ,
Parmy cette troupe honorable ,
Tous ces Amans sont courageux ,
Galans , liberaux , genereux ,
Et je sçay que je vaux moins qu'eux ;
Mais quand l'Amour range ceux de sa suite,
Ce n'est pas selon le merite ,
Mais selon qu'ils sont amoureux.*



B I L L E T

A MADemoisELLE ***

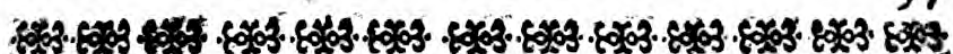
*En luy envoyant le Portrait
de sa Voix.*

L Orsque j'ay fait vostre Portrait, je n'ay pas leu dessein d'y représenter tout ce qui est d'aimable en vous; cette pensée auroit esté trop temeraire, & c'étoit bien assez que j'entreprisse une chose au dessus de mes forces, sans m'engager encore à l'impossible. Vous vous plaignez, Mademoiselle, de ce que je n'ay rien dit de vostre voix, comme si effectivement il ne manquoit rien que cela à vôtre Portrait, & que ce fust la seule de vos perfections que j'eusse oubliée. Cependant, je veux bien vous avertir que vous en avez cent autres que j'estime infiniment davantage, & que j'eusse loüées avant que d'en venir à vostre voix, bien qu'elle soit une des plus belles & des plus charmantes du monde; car enfin ay-je rien dit de la douceur de vostre conversation, qui ne touche pas seulement l'oreille, mais qui va jusqu'à l'ame & qui la charme? ay-je loüé vostre bonté, vostre generosité, vostre conduite la

56 *Billet à Mademoiselle ****

plus belle & la plus sage qui fut jamais ? Avec tout cela, Mademoiselle, j'avoué ingenuement qu'après avoir esté si souvent charmé par vostre belle voix, j'ay tort de l'avoir oubliée ; aussi pour reparer entierement ma faute, voicy son Portrait que je vous envoie ; il est en grand, & il n'est fait que pour elle seule.





P O R T R A I T D E L A V O I X D' I R I S.

JE chante les beautez d'une voix sans pareille,
 Pour qui mon cœur est enflammé,
 D'une voix qui m'ayant charmé
 M'a ravy l'ame par l'oreille :
 Doctes Sœurs qui sçavez chanter,
 Il faut icy faire merveille,
 Rien ne peut mieux le meriter.
 Mais vous ne dites mot, vous m'abandonnez,
 Muses !

Je connois vostre esprit jaloux,
 Vous seriez sans doute confusés
 De louer une voix qui chante mieux que vous.

Cependant vous sçavez, ingrattes que vous estes,
 Combien avec son air charmant,
 Elle sçait donner d'agrément
 Aux belles chansons que vous faites ?
 Muses, vous le sçavez & vous estes muettes :

Portrait de la voix d'Iris.

*Mais quoy ! j'ay tort de m'emporter ,
Allez vous ne sçauriez mieux faire ;
Quand on a de la voix & qu'on en fait mystere ,
Après l'avoir ouy chanter ,
On fait sagement de se taire.*

*Pourtant ne croyez pas qu'il demeure imparfait
Cet aimable & charmant portrait ;
Bien que vous me quittiez , bien que la main me
tremble ,
Dans la crainte où je suis de n'y reüssir pas ;
Car enfin j'y mettray tant de beautez ensemble ,
Tant de douceurs , & tant d'appas ,
Qu'il faudra bien qu'il luy ressemble.*

*Ainsi qu'Iris sa voix est belle ,
Elle touche d'abord , elle charme comme elle
Par cent doux agrémens qu'on découvre à la fois ,
Elle est petite , & tontefois
L'on ne connoist que trop par la noble assurance
Dont elle se soustient , & passe une cadance ,*

Portrait de la Voix d'Iris. 59

*Qu'il n'est point dans le monde un plus beau port
de voix.*

*Elle joint l'Art à la Nature ;
Et dans les divers mouvemens
Dont elle change à tous momens ,
On luy voit observer une exacte mesure ;
Elle sçait quand il faut s'élever , s'adoucir ,
Ne dire mot , faire un soupir ,
Quand il est à propos qu'elle soit sérieuse ,
Ou quand de cent fredons elle peut se jouer ,
Enfin quoy qu'elle soit tout-à-fait amoureuse ,
On ne sçauroit assez louer
Sa conduite judicieuse.*

*Pourroit - on n'aimer pas cette douce langueur ,
Tendre & passionnée
Dont elle plaint la destinée
Des Amans que l'on traite avec trop de rigueur ,
Pour eux elle gemit , pour eux elle soupire ,
Et mesme quelquefois il semble qu'elle expire ,
Pour mieux exprimer leur douleur.*

60 *Portrait de la Voix d'Iris.*

Ny de deux Rossignols l'un de l'autre jaloux

Le concert agreable & doux ;

Ny d'un Cygne mourant la musique plaintive ;

Ny le murmure d'une eau vive

Qui roule en gazoïllant sur de petits cailloux

N'ont point cette douceur naïve ,

L'oreille n'entend rien de si delicieux ,

Et telle est seulement la douceur infinie

Des airs qu' Apollon chante à la table des Dieux ,

Où l'inconcevable harmonie

Du juste mouvement des Cieux..

Sur le moite gazon d'un grand demy rond d'eau ,*

Où cent claires fontaines

D'un Palais enchanté l'ornement le plus beau

Viennent se reposer & terminer leurs peines ,

Iris estoit assise & sa charmante voix

Faisoit chanter l'Echo cachée au fond du bois ;

L'Echo superbe & fiere

De s'entendre chanter tout d'une autre maniere ,

Que les jeunes Bergers dont elle avoit appris ,

C'est une fontaine de Fromont,

Portrait de la Voix d'Iris. 65

*Sembloit luy disputer le prix ,
Et chantoit toujours la dernière.*

*Lorsque la voix d'Iris poussoit quelque chanson
Avec une douceur extrême ,
L'Echo tout aussi-tôt la repetoit de mesme ,
Et charmoit à son tour de la mesme façon.
Entre Elles demeura la victoire incertaine ;
Et ce fut la première fois ,
Qu'Iris ouït une autre voix
Chanter aussi bien que la sienne.*

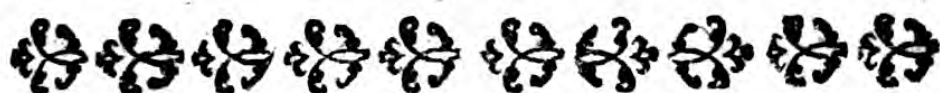
*Cependant les Nymphes des eaux
Retenant par respect leurs ondes fugitives
Dans un profond silence écoutoient attentives
Et regardoient Iris au travers des roseaux ,
D'entr'elles la plus respectée , *
De l'excez du plaisir vivement transportée ,
S'élança tout à coup dehors ,*

* Le jet de la fontaine vint à jouer dans ce temps-là , & cessa un moment après , ce qui a donné lieu à cette fiction.

62 *Portrait de la Voix d'Iris.*

*Afin de mieux ouyr de si charmans accords ,
Et parut sur l'onde agitée ,
Jusques à la moitié du corps.*

*A la voix qui chantoit sur son heureux rivage :
La Nymphé sembla rendre hommage ,
Puis se plongeant dans l'eau, courut sans s'arrester
Dire à la mer que ses blondes Syrenes
Que leurs voix ont rendu si vaines
N'ont jamais sceu si bien chanter.*



L E M I R O I R
OU LA METAMORPHOSE
d'Orante.

JE me trouvay il y a quelques jours dans une Compagnie , où la conversation s'estant tournée insensiblement sur ces descriptions galantes & ingenieuses que plusieurs personnes ont faites d'elles-mêmes , ou de leurs amis , & qui ont couru par le monde sous le nom de Portraits , il s'en dit cent choses jolies & curieuses. On parla de la difference des bons , & des mauvais ; des qualitez necessaires à ceux qui se meslent d'en faire ; & ensuite de ceux qui avoient reussi dans ce genre d'escrire. Ce fut un bonheur à l'illustre Sapho de ne s'estre pas rencontrée dans cette conversation ; Car de la maniere que chacun se mit à dire du bien de ceux qu'elle a faits , sa modestie eust eu bien à souffrir. Je sçay qu'on ne s'avise gueres de dire rien de semblable où elle est ; Mais je ne suis pas assuré que la crainte de luy déplaire eust pû nous empêcher de la louer en sa presence de ces sortes de choses. Quoy qu'il en soit , ce qui fut dit me plut infiniment , & sur tout je fus charmé d'une petite histoire qu'un homme de la

compagnie nous fist sur ce sujet le plus à propos , & le plus galamment qu'il est possible.

Voyez - vous ce grand faiseur de portraits , nous dit-il , en nous montrant le miroir de la Chambre où nous estions ? Ce fut en son temps un des hommes du monde qui excella le plus en cette sorte d'ouvrages , & qui eut assurément la plus grande reputation avant qu'il fust metamorphosé. C'est dommage qu'on n'ait pû conserver jusqu'à nous aucun des portraits qu'il fit durant sa vie ; mais on n'a jamais pû en garder un seul : Il se contentoit de les montrer aux personnes qu'il dépeignoit , & soit qu'il fust trop paresseux , soit aussi qu'il apprehendast de passer pour Auteur , il observoit exactement de n'en donner jamais de copie.

Cette vision nous parut plaisante , & chacun tesmoignant souhaiter d'apprendre les particularitez d'une telle Metamorphose , toute la compagnie le conjura d'en faire le recit.

Il y a peu de personnes , poursuivit-il , qui puissent mieux que moy satisfaire vostre curiosité , & vous conter exactement l'histoire que vous me demandez , parce qu'il n'y a pas encore trois jours que je l'ay leuë. Elle est d'un Auteur Venitien , peu connu à la verité , mais qui ne le cede assurément à pas un autre de sa Nation , pour avoir des imagina-

ou la Metamorphose d'Orante. 65

tions plaisantes & extraordinaires. Cette histoire est écrite en Prose, meslée de quelques Vers que j'ay pris plaisir à traduire en nostre Langue, & dont je pourray bien me souvenir. Voicy comment il la raconte.

Le Miroir que nous avons aujourd'huy parmi nous, fut autrefois un homme fort galand, fort propre, & fort poly, qui se nommoit Orante, & qui se rendit considerable dans le monde par le talent extraordinaire qu'il avoit de faire des descriptions naïves, & agreables de toutes choses. Les loüanges qu'il en reçut, firent qu'il s'occupa avec plaisir à faire le portrait de beaucoup de personnes qui ne pouvoient assez admirer comment il pouvoit composer des Ouvrages si beaux & si finis en si peu de temps : Car bien loin d'y employer des mois entiers, comme la pluspart de ceux qui s'en meslent, il les composoit tous sur le champ, & sans aucune premeditation, tellement que ceux qui vouloient avoir leur portrait, n'avoient qu'à se montrer à luy, & c'estoit fait en un moment. Il avoit encore une adresse admirable, & toute singuliere ; c'est qu'il faisoit le portrait du corps & de l'esprit tout ensemble : Je veux dire qu'en dépeignant le corps il en exprimoit si bien tous les mouvemens & toutes les actions, qu'il donnoit à connoistre parfaitement l'esprit qui l'animoit. En representant

les yeux d'une femme , il en remarquoit si exactement la maniere de se mouvoir & de regarder , qu'on jugeoit sans peine si elle estoit prude , ou coquette ; stupide , ou spirituelle , mélancolique , ou enjouée , & enfin quel étoit le veritable caractere de son esprit.

Cette perfection qu'avoit Orante de bien représenter , estoit assurément inconcevable : Mais l'on pouvoit dire que hors ce talent particulier , il n'estoit bon à rien. Ceux qui l'examinèrent soigneusement trouverent que cette estrange inégalité venoit de ce qu'ayant l'imagination excellente , il n'avoit ny memoire , ny jugement ; & en effet il ne se souvenoit jamais de rien , & si - tost que les choses estoient hors de devant luy , elles s'effaçoient entierement de sa memoire. Pour le jugement c'estoit encore pis ; il ne pouvoit rien celer de ce qu'il sçavoit : quelque personne qui se presentast devant luy , il luy rompoit en visiere , il luy disoit à son nez toutes ses veritez ; & sans faire aucune distinction de celles qui sont bonnes à dire , d'avec celles qu'il faut taire , il appuyoit aussi fortement sur les choses du monde les plus outrageantes que sur celles qui pouvoient le plus obliger.

Orante avoit trois freres , qui se mesloient comme luy de faire des portraits & des descriptions de toutes choses , mais il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent si bien faits , ny si

habiles que leur aîné. Deux de ces frères estoient tout ronds & fort bossus, l'un pardevant, & l'autre par derriere ; & le troisième estoit tellement contraint dans sa taille, qu'il sembloit avoir un baston fiché dans le corps. Celuy qui estoit bossu par derriere faisoit toujours les choses plus grandes qu'elles n'estoient, & comme il estoit d'un naturel fort ardent, il prenoit feu tout à l'heure, & s'emportoit étrangement dans l'hyperbole ; si bien qu'on pouvoit dire de luy avec justice, qu'il faisoit un Geant d'un Pigmée, & d'une Mouche un Elephant. Le bossu pardevant estoit d'une humeur toute contraire, & n'avoit point de plus grand plaisir que d'appetisser tout ce qu'il dépeignoit. Il y avoit encore cette difference en leurs manieres, que le premier estoit un peu confus & tomboit souvent dans le galimatias pour vouloir trop exagerer, & que le second estoit fort exact, & representoit tout avec une netteté admirable. Pour le troisième, il estoit encore plus bizarre que ces deux - cy : Quand on luy donnoit à tirer le portrait de quelque chose de fort regulier, il en faisoit un monstre, où l'on ne connoissoit rien ; & quand on luy presentoit quelque chose de bien difforme, il se mettoit souvent en humeur de l'embellir, & s'y mettoit quelquefois à tel point, qu'il en faisoit un portrait tout-à-fait

agreable. Ces trois freres quoy que fort adroits & fort singuliers en leurs ouvrages, n'estoient neantmoins bons à voir qu'une fois ou deux, par curiosité, & leur entretien devenoit ennuyeux quand on demouroit longtemps en leur compagnie. Comme ils estoient assez éclairez tous trois, ils s'apperceurent aisément qu'ils n'estoient pas bien venus dans le beau monde, tellement qu'ils se retirerent chez les Curieux, qui les avoient en grande estime, & qui les receurent dans leurs cabinets avec bien de la joye. Là ils s'appliquerent entierement aux Mathematiques, ou en peu de temps ils firent des merveilles, & apprirent mesme aux plus sçavans mille secrets admirables.

Pendant que ces trois freres devenus Mathematiciens frequentoient les cabinets des Curieux, où ils demouroient nuit & jour attachés, leur aîné ne bougeoit des cabinets des Dames, de leurs alcoves, & de leurs ruelles, où il occupoit toujours la plus belle & la meilleure place. On s'estonnoit assez de le voir si bien venu chez elles, veu l'estrange liberté qu'il se donnoit de leur dire toutes choses; mais il estoit en possession d'en user de la sorte, & elles souffroient de luy ce qu'elles auroient trouvé mauvais de tout autre. Elles eussent veritablement bien souhaité qu'il se fust corrigé de cette naïveté trop

ou la Metamorphose d'Orante. 69

grande avec laquelle il leur reprochoit leurs défauts ; mais il n'estoit pas en son pouvoir de rien dissimuler , ou du moins c'estoit une faveur qu'on obtenoit si rarement de luy , qu'une femme s'estimoit tout-à-fait heureuse quand elle pouvoit le rencontrer en humeur de la flatter un peu. Ce qui estoit assez surprenant , c'est que ces mesmes femmes qui le connoissoient pour avoir peu de jugement , le consultoient neantmoins sur mille choses , dont elles auroient esté bien fâchées de rien résoudre sans son avis. Elles se remettoient entierement à luy de leur contenance & de leur geste , du choix de leurs habits , & de leurs coëffures , dont il ordonnoit souverainement ; de sorte qu'elles n'auroient pas attaché un ruban , ny mis une mouche qu'il ne l'eust approuvé : Il decidoit si pertinemment de la bonne grace , & des ajustemens , qu'on remarquoit une notable difference entre les personnes qui s'estoient servies de ses conseils , & celles qui les avoient negligez. Malgré son peu de jugement , il estoit encore fort raisonnable en une chose où les plus sages manquent souvent : c'est que lors qu'il entretenoit une Dame , il la cajolloit selon sa beauté : Il ne s'emportoit point dans la dernière flatterie , & jamais il ne s'avisoit de persuader à une personne médiocrement belle , qu'elle l'estoit infiniment

Cette maniere de s'exprimer , simple & naïve , luy reüssissoit si bien qu'on demeurait d'accord de tout ce qu'il disoit ; & comme il n'avançoit rien que de vray-semblable , il n'avoit point le déplaisir d'entendre une femme luy reprocher qu'il la prenoit pour une autre ou qu'il se moquoit d'elle. Il avoit avec cela une excellente qualité pour plaire à celles qui le voyoient ; c'est qu'il les entretenoit toujours d'elles-mêmes , & jamais de la beauté des autres ; mais rien n'estoit plus agreable que luy , lors qu'il se trouvoit auprès d'une personne parfaitement belle. Il la representoit si bien avec tous ses attraits & tous ses charmes , que l'on croyoit la voir ; & certes de la sorte qu'il avoit soin d'en remarquer les moindres traits , & les plus petites actions , on eust dit qu'il en estoit passionnément amoureux , & que l'image de cette aimable personne estoit profondement gravée dans son cœur. Cependant elle n'estoit pas plus tost hors de devant luy , qu'il ne s'en souvenoit plus , & si une autre femme également belle se presentoit un moment après , il luy disoit les mesmes choses , & n'en paroissoit pas moins passionné , quoy que peut-estre il ne l'eust jamais veüe que cette fois-là. La verité est qu'il estoit fort inconstant , & que personne n'a jamais esté si susceptible que luy de differentes & nouvelles impres-

sions. Cette mauvaise qualité n'empescha pas neantmoins qu'il ne fust fort consideré de beaucoup de Dames qui se soucioient peu de ce qu'il disoit aux autres , pourveu qu'il ne leur dist rien que d'obligeant. Sur tout il fut aimé tendrement d'une jeune Personne fort galante , & qui estoit sans doute une des plus belles de son siecle.

On tient que les personnes qui s'aiment beaucoup elles-mesmes , n'ont jamais de fortes passions pour les autres ; parce que le cœur n'ayant qu'un certain fond d'amour précis & limité , il ne peut pas fournir à la poursuite de deux differens objets en mesme temps. Cette maxime qui se trouve si veritable en mille rencontres , ne le fut point en celles-cy ; & la belle Calliste , qui est celle dont nous parlons , quoy qu'elle eust pour elle-mesme tout l'amour & toute la complaisance imaginable , ne fut pas exempte neantmoins d'une autre affection tres - violente : au contraire cette complaisance qu'elle eut pour sa personne , augmenta celle qu'elle eut pour son Amant ; & l'on peut dire que l'amour propre qui destruit ordinairement tous les autres amours , fist naistre dans son cœur celuy qu'elle eut pour Orante. Il seroit mal-aisé de remarquer précisément la naissance de cette affection ; tout ce qu'on en peut asseurer , c'est qu'elle commença dès son enfance , & qu'elle

s'accrut avec l'âge , & à mesure que sa beauté s'augmentoît. Ce qui la disposa davantage à l'aimer , c'est qu'il fut un des premiers qui la cajolla , & qui dans un temps où peu de gens la regardoient encore , luy assura qu'elle estoit aimable , & qu'on avoit tort de ne luy en rien dire : mais ce qui acheva de la gagner entièrement , ce fut un portrait admirable qu'il fit de sa jeune Maîtresse , un jour qu'elle se trouva beaucoup plus belle qu'elle ne l'avoit encore esté. Depuis ce temps-là elle rechercha tellement toutes les occasions de le revoir , que chacun s'apperçut de l'empressement qu'elle avoit pour s'entretenir avec luy ; ce qui confirma davantage l'opinion qu'on avoit conceüe de cette amitié naissante , fut qu'un jour Caliste étant entrée dans une chambre où estoit Orante , & où il avoit pris sa place entre deux fenestres , qui estoit une place qu'il affectoit fort , soit que la lumière luy fît mal , soit qu'il fust assez coquet pour chercher l'ombre , elle s'alla mettre vis-à-vis de luy sans songer qu'elle s'exposoit elle-même au grand jour qu'elle avoit évité jusqu'alors , avec un soin qui n'est pas concevable ; mais elle ne pensoit qu'à se placer en un lieu d'où elle pût bien voir son cher Orante , & le contempler à son aise. Depuis qu'elle fut entrée jusques à ce qu'elle sortist , elle ne leva pas les yeux de dessus luy , & bien que quelques

Metamorphose d'Orante. 73

ques personnes luy en fissent la guerre, elle ne put s'en empêcher; il luy arriva mesme bien des fois de respondre hors de propos à ce qu'on luy demandoit, parce qu'elle estoit trop attentive à luy parler des yeux, & à escouter en mesme temps ce qu'il luy disoit. Cependant leur entretien estoit pour lors assez commun, & à dire le vray:

*Ce n'estoit qu'une bagatelle
Qu'il repeta plus de cent fois,
Mais, qui la charmoit toutefois,
Et luy sembloit toujours nouvelle;
Il luy disoit qu'elle estoit belle.*

La passion de l'aimable Caliste s'accrut si fort avec le temps, qu'elle ne pouvoit plus abandonner son cher Orante; elle voulut qu'ils s'attachast à elle absolument, & qu'il la suivist par tout où elle iroit, de sorte que bien des gens disoient assez plaisamment qu'elle l'avoit toujours pendu à sa ceinture. Quoy qu'il en soit, il est constant qu'on les a trouvez cent fois seuls, & teste à teste dans une chambre, où ils passaient des jours presque entiers à s'entretenir, sans qu'il parust que la Dame se fust ennuyée. Un de ses Amans fort jaloux, & fort emporté de son naturel en pensa mourir de dépit, un jour qu'il les

surprit ensemble. La porte de la chambre estoit entr'ouverte ; & ils estoient placez de telle maniere , qu'il voyoit sa Maîtresse sans qu'il pût voir celui qui estoit avec elle ; il jugea seulement qu'elle estoit en conversation galante avec quelqu'un , & quoy qu'il n'oüist pas ce qu'elle disoit , parce qu'il estoit trop éloigné il le conjectura ainsi par les differens mouvemens de son visage , de ses mains , de ses bras , & de toute sa personne.

Quelquefois paisible & tranquille

Elle se tenoit immobile ,

Et sembloit écouter avec attachement ;

D'autrefois on eust dit , en la voyant sourire ,

Qu'elle approuvoit obligeamment

Les galantes douceurs qu'on venoit de luy dire.

Tantost ses beaux yeux adorables

A tous les cœurs si redoutables ,

D'un noble & digne orgueil paroissoient animez :

Tantost ces mesmes yeux quittant leur humeur

fier ,

Languissans & demi fermez ,

ou la Metamorphose d'Orante. 75

Jettoient negligement de longs traits de lumiere.

*Quelquefois sa bouche incarnate ,
D'une maniere delicate ,
Exprimoit de son cœur les tendres mouvemens ,
Et tâchoit de se rendre encore plus aimable
Par mille petits agrémens
Que formoit tout autour un soufrire agreable.*

*Tantost son front chaste & severe
Se monstroit ému de colere ,
Comme si son Amant en eust un peu trop dit ;
Tantost s'adoucissant elle sembloit se rendre ,
Et d'un air assez interdit :
Commander qu'il se teust, & souhaiter l'entendre.*

*D'une honte discrete & sage
Le feu luy montoit au visage ,
Qu'elle vouloit cacher en y portant la main ;
Mais un petit soupir vray témoin de sa flame
S'estant échappé de son sein ,
Découvroit en passant le secret de son ame.*

Quoy que toutes ces actions tendres & passionnées ne voulussent rien dire , & que l'aimable Caliste n'entretinst de la sorte Orante , que par pur divertissement , & seulement pour sçavoir de luy si elle s'y prenoit de bonne grace. Le Jaloux neantmoins qui creut que c'estoit tout de bon , ne peut se tenir d'éclatter , & tout impatient de voir ce fortuné rival qu'il haïssoit déjà sans le connoistre , entre brusquement dans la chambre , le visage en feu , les yeux égarés , & avec la demarche d'un homme furieux , & tout hors de foy ; mais il fut bien surpris lors qu'il vit qu'Orante estoit le Galand avec qui sa Maîtresse s'entretenoit ainsi. Il n'en fut pas fâché , à dire le vray : Car bien qu'Orante fust très-aimable , & de très-bonne mine , on ne s'alarmoit pas de le voir seul avec une Dame : Il discourroit assez , mais c'estoit tout , & dans l'obscurité même où les Amans sont le plus dangereux & le plus entreprenans , on sçavoit qu'il n'estoit pas capable de rien oser ; de sorte qu'il passoit bien souvent les nuits dans la chambre des Dames , sans que neantmoins on en soupçonnast rien à leur desavantage.

Orante sans s'estonner le moins du monde se moqua plaisamment de l'incartade du jaloux : il en fit une description naïve & ridicule , & luy fit voir en mesme temps que cela

ou la Metamorphose d'Orante. 77

estoit de fort mauvaise grace , d'entrer ainsi tout effaré dans la chambre d'une Dame qu'il faisoit profession d'aimer , & à qui d'ailleurs il ne pouvoit rendre trop de respect. Le Jaloux en demeura honteux , & Caliste de son costé parut fort interdite. Elle quitta donc la conversation qu'elle avoit avec Orante , pour en commencer une autre avec le nouveau venu , qui tout galand & tout spirituel qu'il estoit , n'eut garde de la cajoller si agreablement que luy. Aussi quittoit-elle volontiers toute autre compagnie pour celle d'Orante , qui assésément ne l'entretenoit jamais que de choses agreables , si ce n'estoit aux jours qu'elle estoit moins belle qu'à son ordinaire : car alors il ne pouvoit s'empescher de luy dire , où qu'elle estoit passé , ou qu'elle avoit les yeux battus , ou du moins qu'elle n'avoit pas bon visage. Cette façon d'agir n'estoit pas à la verité fort galante , aussi en fut-il puni , & tres - severement , puis qu'enfin , il luy en cousta la vie qui luy fust ostée par cette mesme personne dont il estoit aimé.

Dans le temps que Caliste avoit le plus de passion pour Orante , & qu'elle luy en donnoit mille preuves obligantes par les assiduez qu'elle avoit pour luy , elle tomba malade d'une grosse fièvre qui l'obligea de se mettre au lit. Les Medecins ayant recon-

nu sa maladie qui estoit quelque chose de plus qu'une fièvre , & qui estoit sans doute la maladie la plus fascheuse que puisse avoir une belle personne , non seulement pour le peril qu'il y a de la vie ; mais aussi pour les atteintes cruelles & funestes qu'en reçoit la beauté , firent retirer d'auprès d'elle tout ce qui pouvoit l'incommoder , & commencerent par Orante , avec deffenses expresses de le laisser entrer , quelque priere qu'en fît la Malade. Cet ordre ne fut pas difficile à observer dans le commencement , & dans le fort du mal qui ne luy permettoient pas de songer à autre chose qu'à elle-mesme ; mais lors qu'elle se vit hors de danger , on eut bien de la peine à résister à l'empressement qu'elle eut de voir son cher Orante , elle le demanda cent fois à ses femmes. Elle les pressa , & par prieres & par menaces de le faire venir , mais inutilement : On voyoit trop le peril qu'il y avoit de luy donner cette satisfaction ; Elle estoit tellement changée qu'elle n'estoit pas reconnoissable , & ceux qui l'abordoient ne pouvoient presque s'empescher de témoigner leur estonnement & l'horreur qu'elle leur faisoit. On se gardoit bien neantmoins de luy rien dire qui la pût fascher , & l'on tâchoit de luy persuader que hors qu'elle estoit un peu bouffie , & un peu rouge , elle estoit aussi belle que jamais. Cependant elle jugeoit

bien qu'on la flattoit , & qu'on craignoit de l'affliger , & enfin qu'il n'y avoit au monde que son fidelle Orante , qui fust assez sincere pour luy dire franchement la verité.

Un jour qu'elle se trouva seule , & que malheureusement aucune de ses femmes n'estoit demeurée auprès d'elle , pressée d'impatience , elle se leve , & n'ayant mis sur elle qu'une juppe , elle passe dans son antichambre , où elle croyoit trouver Orante , & où en effet elle le rencontra appuyé sur la table , où il attendoit toujours qu'on le fit entrer. Transporté d'une extrême joye de le voir , & en mesme temps faisie d'une horrible crainte qu'il ne luy apprist de mauvaises nouvelles , elle s'approche. Mais hélas , qu'elle entreveuë ! & qu'elle fut cruelle à tous les deux , elle ne fut pas plustost devant luy , que par une indiscretion estrange , il luy dit qu'elle faisoit peur. On ne peut pas exprimer le depit ny la douleur qu'elle en ressentit , ny la precipitation avec laquelle elle se retira. Neantmoins comme elle ne pouvoit croire une chose si estrange & si surprenante , & que d'ailleurs elle vouloit voir si son insolence iroit jusqu'à redoubler , elle s'avance toute tremblante & toute enflammée de colere : Luy sans s'émouvoir repete distinctement ce qu'il venoit de dire , & adjouste seulement qu'elle avoit tort de s'émouvoir ainsi , & que

la grande alteration qui paroissoit sur son visage , ne servoit qu'à la rendre encore plus laide & plus épouvantable. Ha ! c'en est trop , s'écria l'infortunée Caliste , tu t'en repentiras , & voicy la dernière fois qu'il t'arrivera d'en user ainsi. En prononçant ces mots , elle prit un poinçon qui estoit sur la table , & en frappa de toute sa force le malheureux Orante. Quoy que l'arme dont elle se servit ne soit pas de soy fort dangereuse , & qu'elle fust conduite par la main d'une femme , elle fit neantmoins une telle blessure que le coup se trouva mortel , le pauvre Orante ne cessa pas neantmoins de luy dire ses veritez tant qu'elle fut devant luy. Il est vray qu'il ne s'expliquoit pas si nettement qu'à l'ordinaire , & qu'il estoit un peu confus pour vouloir s'exprimer en trop de manieres ; mais il ne se rendit point tant qu'il put se faire entendre. L'Amour qui suit par tout la Beauté , & qui ne peut vivre un moment sans elle , avoit quitté Caliste depuis quelques jours. Mais parce qu'il ne pouvoit pas oublier entierement une personne , dont il avoit tiré de si grands avantages , & qui l'avoit rendu Maître de tant de cœurs , il venoit la voir de temps en temps pour apprendre de ses nouvelles.

Ce petit Dieu qui aimoit Orante , & qui sans doute luy eust sauvé la vie s'il eust esté

ou la Metamorphose d'Orante. 81

présent à cette aventure , n'arriva malheureusement qu'après que le coup fut donné , & lors qu'il n'estoit plus temps de le secourir. Déjà sa belle ame s'estoit envolée , & lors qu'il approcha de luy , il ne trouva plus que son corps , sans couleur , sans mouvement , & froid comme glace. A la veüe d'un si triste spectacle , l'Amour fut touché de douleur , & soupira de la perte qu'il venoit de faire. Il se souvenoit que c'estoit de luy que mille personnes avoient appris l'art de se faire aimer. Que souvent une femme mediocrement belle qu'il avoit aidée à s'ajuster , avoit blessé des cœurs que sans son secours , elle n'auroit pas seulement touchés ; Et enfin qu'il perdoit en luy un de ses plus importants ministres , qui avoit travaillé le plus utilement pour la gloire & pour l'agrandissement de son Empire , & qui sans doute s'entendoit le mieux à bien ranger des attraites , & à mettre des charmes & des appas en estat de vaincre , & de conquerir. Il eut à la verité quelque joye de la juste punition d'Orante qui avoit outragé si cruellement une femme dont il estoit aimé , & qui avoit contrevenu avec tant d'insolence à la premiere & la plus inviolable de toutes ses loix , qui est de ne jamais parler mal des femmes , & sur tout en leur presence. Neantmoins il eust bien souhaitté pouvoir luy redonner la vie ; mais on ne sçait

que trop que c'est une chose au de là de ses forces. Tout ce qu'il put obtenir des destinées, fut que le corps d'Orante seroit incorruptible, & qu'il auroit les mesmes qualitez que son ame avoit possédées. A peine l'Amour l'eut-il ainsi ordonné, que le corps d'Orante perdant insensiblement la figure d'homme, devint poly, clair & brillant, capable de recevoir toutes sortes d'images, & de les exprimer naïvement, si bien que dans le mesme temps on luy vit représenter tous les objets qui se trouverent devant luy. L'Amour qu'il depeignit avec son arc & son carquois, & tel qu'il estoit alors en parut tout surpris. Il s'approche avec admiration, il se regarde de tous costez, & remarque avec bien de la joye que depuis qu'il est au monde, il n'a rien veu de si beau ny de si charmant que luy.

*Comblé de plaisir & de gloire ,
Il contemple son front d'yvoire ,
Ses yeux étincelans & doux ,
Ses yeux qui font trembler le plus ferme courage ,
Et de qui le muet langage
Est le plus eloquent de tous.*

Il voit de sa bouche divine ,

on la Metamorphose d'Orante. 83

*Les ris & la grace enfantine ,
Dont luy-mesme il se trouve épris.
Il voit de ses cheveux les tresses vagabondes.
Qui mollement tombent par ondes ,
Sur son teint de rose & de lys.*

*Il voit de ses plumes changeantes
Les couleurs vives & brillantes ;
Il en admire les apas ;
Et semble s'étonner en les voyant si belles ,
Pourquoy l'on se plaint de ses aïles ,
Jusqu'à vouloir qu'il n'en eust pas.*

*Il voit sa trouffe où sont serrées
Ces petites fleches dorées
Qui par tout le rendent vainqueur ;
Dont les coups font languir d'un aimable martyre ;
Et dont quelque part qu'il les tire ,
Il sçait toujours fraper au cœur.*

*Le Dieu volage de Cithere ,
Qui se mire & se considere ,*



*Est amoureux de son tableau ;
Et son cœur enflammé sent un plaisir extrême ,
Qui le rend la moitié plus beau
En voyant un autre luy-mesme.*

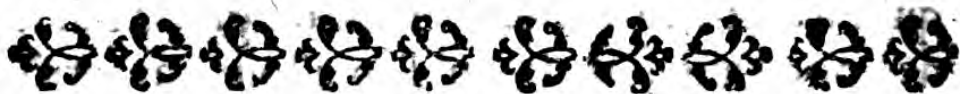
*Ainsi lorsque deux belles ames
Bruslent de mutuelles flâmes ,
L'amour en a plus d'agrément.
Il respand dans les cœurs une joye incroyable ,
Et jamais il n'est plus charmant
Que quand il trouve son semblable.*

La satisfaction que reccut l'Amour en se mirant fut si grande qu'elle dissipa entièrement le chagrin que luy avoit donné la mort d'Orante , sur tout quand il le vit metamorphosé de la sorte : Parce qu'il jugea bien qu'il pourroit à l'avenir luy estre aussi utile que jamais , & luy rendre en cet estat les mesmes services qu'il en avoit receus durant sa vie.

Ainsi finit l'histoire que ce galant homme nous conta. Elle plut fort à la compagnie , & luy fournit un ample sujet de conversation. Chacun fit sa reflexion sur l'aventure du malheureux Orante , & tous demeurèrent d'accord

ou la Metamorphose d'Orante. 85

qu'il avoit esté véritablement un grand faiseur de portraits ; mais qu'il n'estoit pas arrivé néanmoins à la dernière perfection de son art , qui ne demande pas seulement une imagination vive & prompte comme la sienne , pour dépeindre indifféremment toutes choses , mais qui desire encore un jugement solide , qu'il n'avoit pas pour sçavoir faire le choix de ces mesmes choses , & pour bien connoître la belle manière dont il les faut représenter : parce , dirent-ils , qu'en faisant un portrait, ou quelqu'autre description , il s'offre mille petites veritez , ou inutiles ou desagréables que l'on doit supprimer ; qu'il s'en presente d'autres qu'il ne faut toucher que légèrement , & enfin que comme il n'est rien qui ne puisse estre regardé de plusieurs biais , l'adresse principale de celly qui travaille , est de les tourner toujours du plus beau costé. Cette maxime fut appuyée par l'exemple de plusieurs belles descriptions , & sur tout de celles qui sont dans Clelie , & dans Celinte , qui furent admirées de toute la compagnie , & desquelles il fut dit d'une commune voix , que si jusques à ce jour elles ont eu peu de semblables , elles seront à l'avenir le modèle de toutes les autres.



L A C H A M B R E
DE JUSTICE DE L'AMOUR.

I Ris orgueilleuse & cruelle
Je vais vous dire une nouvelle
Qui pourra bien vous affliger,
Mais qui n'est pas à négliger;
C'est que ce Dieu de qui l'Empire
S'estend sur tout ce qui soupire,
Voulant corriger les abus
Que ceux qui levent ses tributs
Commettent en leur exercice,
Fait une Chambre de Justice,

J'aurois continué ma Lettre en Vers, si je n'apprehendois d'être trop long à l'achever, & si je ne sçavois cependant qu'il vous est de la dernière consequence d'apprendre promptement les particularitez de cette nouvelle, afin de mettre ordre à vos affaires.

Le courier de qui je l'ay sceuë ne faisoit que d'arriver du pays des Metamorphoses, où il dit

La Chambre de Just. de l'Amour. 87

que la chose s'est passée ainsi que je vous le vais dire.

Venus s'entretenant un jour avec son fils des affaires les plus importantes de son Estat, & le voyant en disposition d'escouter les remontrances qu'elle meditoit depuis long-temps, luy parla de cette maniere. Vous estes mon Fils le plus puissant des Dieux, tout le monde obeit à vos loix, & il n'est point de peuples si barbares qui ne vous reconnoissent pour leur Souverain. Mais tant que vos sujets seront aussi miserables qu'ils le sont, vous ne pouvez pas tirer beaucoup de gloire de la vaste étendue de vostre Empire. Croyez-moy la grandeur d'un Monarque ne se mesure pas toujours à celle de son Royaume, & l'on regarde bien moins au nombre des sujets qui luy obeissent, qu'à la felicité qu'il leur a procurée. Cependant on ne voit que des malheureux dans vos Estats; que des gens qui se plaignent sans cesse, qui gemissent, qui soupirant, & qui souhaitent la mort à tous momens pour estre delivrez de leurs peines. Dans le dernier voyage que j'ay fait à Amathonte, & aux autres terres de mon apanage, j'ay veu tant de miseres parmy le pauvre peuple, qu'il n'y a point de cœur qui n'en fust attendry. Je sçay tout cela, luy répondit l'Amour, & la liberté que je donne à tous mes sujets de m'adresser leur plainte, m'instruit assez de

l'estat où ils sont. Je sçay de plus qu'elle est la cause de leurs maux , & j'espère y remédier dans peu de temps. Mon Empire est sans doute le plus riche , & le plus agreable qu'il y ait au monde , on peut dire que c'est le pays des Jeux , des Ris , & des Plaisirs ; & si tous les biens qu'il renferme estoient bien dispensez , le moindre de mes sujets pourroit disputer de sa felicité avec les Dieux : Tout le mal & tout le desordre ne vient que de l'injustice & de la mauvaise foy des personnes qui reçoivent mes droits & mes revenus. Vous sçavez que si je mets des impositions sur mes peuples , & si j'oblige tous les hommes , dès le moment qu'ils commencent d'entrer en l'âge de raison , de me payer quelque tribut , c'est plus pour leur propre utilité que pour la mienne ; Que mon intention est que ces aimables & charmantes Personnes qui en font la recepte en mon nom , les distribuent à ceux que j'assigne sur elles , & qui par leurs services assidus , & leur exacte fidelité ont merité quelque recompense. En un mot que ce qu'elles reçoivent d'une main , elles le donnent de l'autre : cependant elles en usent le plus injustement du monde. Elles sont à la verité fort diligentes à recueillir ce qui leur est deu , mais de tres-difficile convention à ceux qui ont quelque chose à leur demander. Il leur semble que tous ces

droits ne leur sont payez que pour contenter leur vanité dereglée, & qu'elles ne sont point tenuës d'en rendre compte. J'en sçay qui ont receu pour une année plus d'un million de soupirs, de protestations, & de vœux qui n'ont pas encore satisfait à la moindre assignation, & à qui l'on arracheroit plustost l'ame du corps que d'en tirer un seul soupir. Elles ont une dureté effroyable, reprit Venus, & c'est une chose honteuse que des gens couchez sur vostre Estat depuis plusieurs années, après mille services rendus, & autant de sollicitations inutiles, soient aussi avancez que le premier jour & n'ayent encore rien touché. J'y mettray ordre, luy répondit l'Amour, & pour cet effet je veux establir une Chambre ardente qui connoisse des abus & des malversations qu'elles ont commises dans la recepte & despense de mes revenus. Et afin de mieux connoistre ce qu'elles ont volé, je les obligeray d'abord de rapporter un estat des biens qu'elles avoient avant qu'elles se messassent de mes affaires. Quelques-unes à la verité feront voir qu'elles ont eu en partage de la Nature deux beaux yeux, un beau teint, une belle bouche, une taille avantageuse, & quelqu'autres talents semblables. Mais ces biens-là tous seuls sont-ils considerables? Et que leur auroient ils rapporté, s'ils n'y avoient ajousté mes charmes, mes attrails, & mes

agrémens? Ils en auroient tout au plus retiré quelques loüanges froides & languissantes ; telles qu'on en donne aux belles peintures , & aux belles statuës. Mais quand on examinera ce nombre infiny de soupirs enflammés , de fleurettes galantes , d'empressements respectueux , de protestations tendres & passionnées , il faudra qu'elles demeurent d'accord que c'est en mon nom qu'elles en ont profité & qu'elles ne sont riches que de mes biens. Je veux ensuite pour mieux éclaircir la vérité qu'il soit permis à toutes sortes de personnes de les dénoncer , & principalement touchant le commerce de billets , où je sçay qu'elles ont fait des gains incroyables ; parce que bien loin d'en payer la valeur , elles les avoient presque pour rien , & encore sembloit-il qu'elles fissent beaucoup de grace à ceux de qui elles les recevoient.

Voilà , belle Iris , ce que j'ay peu apprendre du Courrier qui avoit haste , & qui m'a dit que dans peu de jours il paroistroit une déclaration qui nous instruiroit plus amplement de toutes choses.

Je vous avoüeray franchement que cette nouvelle m'a donné d'abord de la joye , & que je n'ay pû apprendre sans quelque plaisir , qu'on alloit ranger dans le devoir des gens qui n'avoient point de bornes ny dans leur vanité ny dans leur injustice. Sans mentir les

personnes de vostre sorte s'en faisoient trop accroire , & leurs grands biens leur donnoient un orgueil & une fierté insupportable. Si elles paroissent au Cours , ou dans les assemblées , c'estoit toujours avec un tel éclat & une telle pompe , que les autres personnes de quelque qualité qu'elles fussent , n'osoient presque se présenter auprès d'elles , & n'auroient fait que de vains efforts pour les imiter.

*Les Jeux, les Ris, les Charmes, les Appas,
Marchant en foule sur leurs pas ,
D'un air imperieux leur faisoient faire place
Au travers de la populace ;
Mesme l'homme le plus puissant ,
Pour les saluër s'empressant ,
Humble & soumis tenoit à grande grace
D'en recevoir un regard en passant.*

Ce sera justice de les humilier un peu , de les faire souvenir de ce qu'elles sont , & de leur apprendre une fois que l'on ne vole pas l'Amour impunément. Ce n'est pas pourtant , belle Iris , que je n'en aye ressenty quelque douleur en vostre considération , & que je ne souhaitasse bien vous servir en cette rencontre.

Depuis que j'ay sceu la nouvelle , je n'ay songé à autre chose qu'à trouver quelque expedient pour vous tirer d'affaire , mais je m'y voy bien empesché ; Les deux moyens qui se presentent d'abord , qui sont de s'enfuir ou de se cacher , me semblent également mauvais ; Le premier parce qu'il est défendu de se desemparer sous peine de conviction. Le second parce que je ne le tiens pas possible , & en effet.

*Iris où vous cacheriez-vous ,
 Ces yeux si brillans & si doux ,
 Cet air à nul autre semblable ,
 Cette bouche si remarquable ,
 Par les aimables agrémens
 Qu'elle se fait à tous momens ,
 Et qui n'ent jamais sa pareille ,
 Pour estre petite & vermeille.
 Ces fines perles d'Orient ,
 Que vous decouvrez en riant.
 Ces mains , ces belles laronnesses ,
 Qui par mille tours de souplesses ,
 Qu'on ne pratique point ailleurs ,
 Ont volé mille & mille cœurs :*

*Sitost qu'on les verroit paroître ,
Vous feroient par tout reconnoître.*

Outre cela vous n'ignorez pas , belle Iris , que vostre portrait a couru en tant de lieux , & qu'on le voit en tant de cabinets , que vous seriez reconnue entre cent autres par ceux-mesmes qui ne vous ont jamais veüe ; Ainsi je croy que le mieux que vous puissiez faire , est d'attendre paisiblement ce qui arrivera. Quelques-uns croyent que toute cette affaire se resoudra en taxes , & que vous en ferez quittes pour quelques paroles obligeantes , quelques douceurs & quelques petites amitez ; les autres assurent que la chose ira plus loin , & que l'on s'en prendra non seulement aux biens , mais aux personnes mesmes. Quoy qu'il en soit , je crains extremement pour vous ; Car s'il faut que l'on ajoute foy aux denonciateurs qui ne manqueront pas d'estre en grand nombre , de quels crimes ne vous trouvera-t'on point coupable. On verra que vous avez fait des exactions horribles dans tous les lieux où vous avez esté ; que vous y avez tiré jusqu'au dernier soupir , & que peut-estre plusieurs ont peri de misere & de langueur dans les prisons , où par une inhumanité effroyable , vous les teniez arrestez depuis plusieurs années.

La Chambre de Justice

*Par tout où vos yeux ont passé ,
Ils ont fait un degast qu'on ne sçauroit comprendre ;
Ils ont brulé , saccagé , fracassé ,
Et de tout ce qu'ils ont pû prendre ,
Les francs voleurs n'ont rien laissé .*

Il est vray que de tant de gens qui peuvent déposer contre vous, il n'y en a point que vous deviez plus craindre que moy ; non seulement parce qu'il n'y en a point qui sçache plus de vos nouvelles , mais aussi parce que j'ay peut-estre moy seul plus souffert de vostre cruauté que tous les autres , & que si je veux garder le silence quelque chose qu'on dise contre vous, on ne sçaura pas la moitié des maux que vous avez faits. Mais en verité j'auray bien de la peine à me priver du plaisir que j'aurois de declarer à toute la terre vos injustices & le nombre infini de vos larcins , veu principalement qu'on en promet le tiers au denonciateur. Voyez combien de paroles tendres , de protestations & de vœux vous seriez obligée de me fournir , & combien je serois heureux si je recevois de vous tant de biens : Neanmoins je vous promets de ne vous point deferer si vous voulez entendre à quelque composition honneste & vous accommoder avec moy. Je ne veux point me trop prévaloir de la conjoncture fa-

cheuse où vous êtes, & pour vous témoigner combien je suis raisonnable, je me contenteray si vous me payez entierement de mes services passez, & si vous promettez de me tenir compte à l'avenir de tous ceux que je vous rendray.

*Quittez donc, belle Iris, cette rigueur extrême,
Qui rend l'Amour irrité contre vous;
Aimez autant que l'on vous aime,
Par un moyen si facile & si doux,
Vous faisant justice vous-mesme,
Vous desarmerez son courroux.*





D I S C O U R S

S U R L' A C Q U I S I T I O N

de Donkerque par le Roy,

en l'année 1663.

S I l'on a dit autrefois de Carthage, qu'elle sembloit n'avoir esté bastie que pour la gloire des Romains; On peut dire que Donkerque a un destin semblable à l'égard de la France, & qu'elle nous a fourny une moisson toujours renaissante de victoires, & de triomphes. Mais si ces deux villes fameuses ont ce rapport ensemble, qu'elles ont toutes deux exercé long-temps la valeur des plus grands Heros, & donné lieu à des exploits qui vivront éternellement aussi bien que leurs noms, il y a cette différence entre elles que celle-là fut ruinée par ses vainqueurs, & que celle-cy est comblée de bienfaits par le Prince qui l'a conquise; que celle-là fut changée à une affreuse solitude, & que celle-cy va devenir une des plus florissantes villes du monde.

C'est l'avantage qu'il y a de tomber entre les mains d'un Prince qui fait toute sa gloire de la felicité de ses sujets; qui n'employe jamais ny le fer ny le feu que pour le salut mes-

me

me de ceux qui le forcent de s'en servir ; qui dans le plus fort de la guerre , n'a eu des pensées que pour la paix , & enfin qui n'aime à prendre des villes , que pour satisfaire à la belle ambition qu'il a de les rendre heureuses.

Aussi quand il partit pour conquérir une seconde fois Donkerque , qui nous avoit esté enlevée durant nos troubles domestiques , & dans un temps où la France estoit toute occupée à se défendre contre elle-mesme , il est constant que le noble desir de la gloire qui flatte si puissamment le cœur d'un Prince jeune & vaillant , ne fut pas la plus forte passion qui le porta à cette entreprise. La paix qu'il vit au bout de la carrière , & qui devoit estre le fruit de la Victoire , fut le puissant motif qui l'attira. Ce fut pour parvenir jusqu'à elle qu'il donna la bataille , qu'il terrassa ses ennemis , & qu'il se rendit maître de la place.

Ce grand & genereux dessein de donner à ses peuples un bien qu'ils souhaittoient depuis tant d'années , ne luy permit pas de négliger aucune chose qui en pust avancer l'exécution. Quelques forces qu'il eust , & quelque redoutable que soit une Armée lors qu'elle est animée de sa presence , il crut qu'il estoit important d'avoir de son costé les Anglois , qui pour lors s'estoient rendus en quelque sorte les Maîtres de la mer. Ce coup qui fut sans doute un

chef-d'œuvre de sa politique , ne servit pas seulement à conquérir Donkerque & les autres places de la frontière , mais empêcha peut-être la perte de celles qui nous restoient ; détourna l'orage dont la Guienne estoit menacée , par le secours qu'on eust donné à la rébellion , tourna contre nos ennemis les armes qu'ils marchandient pour nous perdre ; rompit tous leurs projets , & nous garantit d'un deluge de maux : qui estoit presque inévitable , s'ils nous eussent prévenus dans cette alliance.

Il est vray que pour satisfaire au traité , le Prince remit la place en des mains étrangères , & qu'ayant pris pour sa part l'honneur de la Victoire , il laissa tout le profit à ses allies. Mais comme son but principal n'estoit que d'affoiblir les Espagnols , & de leur ôter une ville dont la possession les rendoit trop fiers , & les empêchoit d'entendre à des propositions raisonnables , il estoit assez doux de payer tous ces avantages du bien même de ses ennemis.

Mais qui peut assurer que nostre Monarque à qui le Ciel a donné tant de lumieres ne prévît pas dès ce temps-là , ce qui vient d'arriver ? Il connut sans doute que ce n'estoit pas une alienation qu'il faisoit , mais un simple dépôt qu'il pourroit retirer après l'accomplissement de son grand dessein. Que c'estoit un cintre qui devoit servir à la construction du Temple de la Paix , mais qui se pourroit facilement

oster, après l'heureux achèvement de l'édifice, & qui seroit admiré de tous les maîtres, bien qu'il deust d'abord blesser les yeux de ceux qui ignorent ce bel art de bastir, & qui ne pouvant pas demesler ce qui doit demeurer toujours, d'avec ce qui n'est élevé que pour un temps, blasment souvent l'Architecte en l'endroit mesme où il a le plus montré sa suffisance.

Il faut avoüer neantmoins qu'il vit avec bien du regret passer sous une domination étrangere un Peuple qui auroit fait tout son bonheur de vivre sous son obeïssance, & sur tout qu'il ressentit une douleur tres-vive, & digne d'un Roy tres-Chrestien, lors qu'il pensa que les Catholiques auroient à obeïr à des Maîtres qui ne l'estoient pas. Certes quelques assurances qu'il eust qu'il ne leur seroit fait aucune violence en l'exercice de leur Religion, il eut bien besoin de se représenter que ce depost si necessaire en cette conjoncture, estoit un acheminement à la Paix generale, que ce sujet d'inquietude qui regardoit un petit nombre de Catholiques donneroit le repos à toute la Chrestienté, & qu'il est enfin de la nature de tous les grands evenemens d'estre mezlez de quelque desavantage pour les particuliers, mais qui est abondamment recompensé par l'utilité publique.

Dieu qui connoist le cœur des Rois, & que

voyoit les droites intentions de sa Majesté, a bien montré qu'il les approuvoit par les heureux succez qu'il leur a donnez. Il ne s'est pas contenté de nous accorder cette paix, si long-temps attendüe & si long-temps refusée à nos vœux : mais voulant finir la sainte inquietude qui restoit dans son ame & qui le sollicitoit sans cesse de retirer le gage qu'il avoit donné, il luy en a fait naistre les moyens les plus glorieux qu'il pouvoit souhaiter, & l'a fait dans un temps où il ne sembloit pas que les causes secondes fussent encore disposées pour l'accomplissement de ce chef-d'œuvre.

Si l'on considere en effet que les Anglois qui viennent de quitter cette ville, sont ces mesmes Peuples qu'on a esté plus de cent ans à faire repasser la mer, & qui se sont maintenus avec tant d'opiniastreté dans ce Royaume, qu'ils eussent abandonné le leur plus volontiers que la dernière place qui leur restoit en celui-cy. Si l'on considere, dis-je, que ces mesmes Anglois viennent de rendre une ville dont ils estoient paisibles possesseurs, & qui leur donnoit un passage chez nous, on verra bien que ce n'est pas là un pur ouvrage de la main des hommes; que le doigt de Dieu y a touché, & que c'est luy qui a mis dans leur cœur ces dispositions favorables où nos negociateurs les ont trouvez.

L'extrême contentement que le Roy en a

tesmoigné & sur tout la diligence incroyable dont il a pressé cette affaire, montre bien qu'elle luy tenoit au cœur, & qu'elle avoit toujours esté un de ses plus ardens souhaits : mais ce qui doit causer une joye publique, c'est de remarquer dans cette noble impatience, qu'il veille continuellement au bien de ses sujets, & que le desir de les rendre heureux fait sa plus grande inquietude.

Qui n'eust pensé qu'un jeune Prince après avoir donné tant de marques de sa valeur durant la guerre, & tant de preuves de l'amour qu'il a pour ses Peuples, en leur donnant la paix, ne voulust enfin gouter les charmes du repos, & jouir pleinement du fruit de ses victoires? Ne pouvoit-il pas sans peril se delasser de ses travaux à l'ombre des palmes & des mirthes, & laisser aller quelque temps les affaires à la puissante impression qu'elles ont receüe de sa main? Mais il ne connoist que trop que si la valeur & la force sont des vertus qui font les Heros, la vigilance est celle qui fait les bons Princes & qui en est le veritable caractere. Il sçait que si les Peuples peuvent se reposer quelquefois, ceux qui les conduisent doivent veiller toujours; qu'ils sont les Pilotes de leur Estat dont ils ne quittent jamais le timon; & qui pendant que les matelots dorment, se conseillent avec les astres.

Ceux qui ont dit que les bons Princes estoient

L'ame de leurs Estats, ont voulu faire entendre deux choses bien considerables ; l'une qu'ils doivent avoir en eux-mêmes le principe de leur mouvement, & communiquer ensuite la vie & l'action aux membres du corps politique, & l'autre qu'il faut non seulement qu'ils se donnent tous entiers au soin general de leurs Royaumes, mais que par une vigilance heroïque ils s'appliquent immédiatement eux-mêmes aux choses les plus particulieres ; & qu'ils soient, s'il se peut, comme l'ame, tous entiers en chaque partie. S'il y eut jamais un Monarque qui possedast cet avantage en un parfait degre, c'est sans doute celuy que le Ciel a donné à la France. Personne n'a jamais regné par soy-même plus souverainement ; la source de l'autorité est toute entiere en luy ; il voit, il entend luy-même toutes choses ; mais s'il est véritablement l'ame de son Royaume par cette vertu agissante qui se meut d'elle-même & n'est meüe de personne, il l'est encore plus admirablement par sa vigilance qui le fait s'appliquer à cent affaires differentes tout à la fois, & qui le rend present presque en même temps en tous les lieux où l'utilité publique l'appelle.

Quoy qu'il se trouve occupé à regler le dedans de son Royaume, & que là il s'employe tantost à reparer les parties foibles que le travail a trop atténuées ; tantost à retrancher l'ex-

cez des alimens à celles qui sont trop fortes, & qui pechent par trop de repletion, bien qu'un nombre infini d'affaires l'environnent de toutes parts ; à peine a-t'il avis de ce qui se passe sur la frontiere, qu'il y est aussi-tost en personne. Les injures du temps & l'inclemence de la saison ne peuvent arrester l'ardeur de son zele. Il s'y transporte tout entier, & l'on le voit paroître dans Donkerque avec le mesme éclat, & la mesme pompe, que s'il faisoit son entrée dans la Capitale de son Royaume.

Il ne faut pas s'imaginer que cette vigilance heroïque consiste dans le seul mouvement impetueux qui vient de la vigueur de l'âge, & de la chaleur du sang. Ce feu subtil qui agite le cœur des jeunes gens, ne les porte avec rapidité qu'à la recherche des plaisirs, leur diligence ne paroît qu'à passer promptement d'un divertissement à un autre, & si cette malheureuse activité n'est pas un vice en elle mesme, elle est ce qui y mène presque toujours.

Aussi la vigilance veut-elle quelque chose de plus que de la promptitude & de la chaleur; il luy faut du bon sens & de la prudence, elle ne demande pas moins de la maturité des vieillards, pour bien choisir l'objet qu'elle recherche, que la vigueur des jeunes gens, pour le poursuivre avec ardeur, & c'est mesme cette maturité de jugement, & cette prudence qui luy donnent la nature & le nom de vertu.

Si nous considerons ce que le Roy vient de faire , nous trouverons sans doute que si la diligence presqu'incroyable dont il a usé , merite nostre admiration , les justes & pieux motifs qui l'y ont porté sont mille fois encore plus dignes de loüange.

Ce n'est point le desir de porter plus loin les limites de son Royaume , puis qu'en signant la Paix , il a renoncé volontairement à tant d'autres moyens qu'il en avoit par la guerre & par la force ouvertes.

Il est persuadé que la grandeur d'un Monarque, se mesure bien moins à celle de son Estat, que la felicité de ses Peuples ; & c'est cette felicité qui est le seul & digne objet de sa vigilance. Il veut que si Donkerque a eu le regret quelque temps de se voir soumise à une puissance estrangere , elle se rejoüisse desormais de vivre sous la sienne. Il veut pour reparer le dommage qu'elle a receu, la combler de tant de graces , & de tant de bienfaits , que son bonheur soit envié de tous ses voisins : mais ce n'est pas la seule utilité de cette ville qu'il a considerée, il a travaillé pour le bien de toute la France; puisque d'une Place par où la guerre & tous les malheurs qui la suivent, pouvoient entrer dans ce Royaume, il en a fait un passage par où l'abondance s'y répandra de toutes parts. Au lieu des vaisseaux de guerre chargez de canons , & de soldats qui pou-

voient entrer dans son port, on n'y verra surgir que des navires marchands qui étaleront sur son rivage les riches dépouilles de l'un & de l'autre Monde: de sorte que toute la Terre sera contrainte de confesser que comme elle n'a point de Prince plus accompli, ny plus digne de commander que **Louis** quatorzième; Elle n'a point aussi de Peuples plus heureux que ceux qui vivent sous son obéissance.



LE PARNASSE

POUSSÉ A BOUT.

A Monsieur Chapelain.

JE suis au desespoir de n'avoir pu rien faire sur la Conquête de la Franche-Comté. J'ay medité, j'ay invoqué, mais inutilement, & il n'a pas plu aux Muses de m'aider de la moindre de leurs inspirations. Cela, Monsieur, vous estonne sans doute, vous qui les avez toujours éprouvées si civiles, & si favorables en toutes rencontres; mais vous ferez encore plus étonné quand vous sçaurez les diligences que j'ay faites auprès d'elles.

Aussi-tost que j'eus appris la nouvelle de cette merveilleuse Expedition, je formay le dessein d'en chanter la gloire selon mes forces, & de tenir ma partie dans ce grand concert de loüanges qui retentit par toute l'Europe.

Je me recueillis donc & taschay de former une idée generale de toute l'action, j'y trouvay bien de la difficulté, & je vous avouë que l'amas de tant de circonstances glorieuses qui l'accompagnent, ne peut tenir dans l'étendue de mon imagination. Je ne perdis pas néanmoins courage, & je crus que j'en viendrois à

bout avec le secours des Muses que j'appellay, conjuray par tout ce qu'il y a de plus sacré sur le Parnasse : mais elles ne vinrent point , & je ne pus faire un seul vers qui me satisfist. Pour m'éclaircir de ce qui pouvoit obliger ces aimables sœurs à m'abandonner ainsi au besoin , elles qui ne viennent que trop souvent me trouver d'elles-mêmes , & quelquefois jusques dans mon lit , où elles m'empeschent de dormir fort mal-à-propos, je montay au Parnasse en intention de me plaindre , & mesme de les quereller. Il seroit inutile de vous dire icy par quel chemin j'arrivay sur cette montagne ; puisque c'est vous-mesme, Monsieur, qui me l'avez montré , ainsi qu'à beaucoup d'autres qui ne le reconnoissent pas comme moy. Je trouvay les Muses fort embarrassées , & comme elles ne croyoient pas estre entendues d'aucun Mortel , elles s'entredisoient franchement qu'elles estoient poussées à bout , & que le Roy en leur donnant trop de matiere , les reduisoit dans une impuissance où elles ne s'estoient point encore trouvées depuis qu'il y a des Heros sur la Terre. Dans ce moment Calliope m'aperçut , & je m'approchois pour luy parler , lors qu'élevant un peu les yeux , elle vit la Victoire qui s'avançoit à tire d'ailes , & qui venoit comme moy luy demander des vers. Les Muses sont assurément belles , & je ne me repens pas de les servir : mais en verité

il y a une grande difference de leur beauté à celle de la Victoire telle qu'elle me parut alors; il sortoit de ses yeux brillans, de ses ailles dorées, & de toute son illustre personne une lumiere si vive, & si douce que tout le Parnasse en fut éclairé & tressaillit de joye. Calliope dans l'impatience de sçavoir au vray les grandes nouvelles dont elle estoit en peine luy parla de cette maniere.

Fille de la Valeur, & Mere de la Gloire,

Unique amour des Demi-dieux,

Et de tous leurs travaux le prix délicieux:

Illustre, & charmante Victoire,

De grace, dites-nous, ce que nous devons croire

Du bruit qui s'épand en tous lieux.

La diligente Renommée,

Qui vient de passer dans nos bois,

Pour LOUIS de zele animée,

Nous a raconté tant d'exploits,

Tous si fort au dessus de ceux, dont autrefois

Elle a dans l'Univers la nouvelle semée,

Que nous doutons un peu, si la Nymphé aux cent
voix,

Avec trop de chaleur ne s'est point exprimé

poussé à bout.

109

*Elle dit qu'en dix jours des plus courts, des plus
froids ,*

L O U I S a rangé sous ses loix

Une Province toute entiere ,

Et que de la mesme maniere ,

Que si dans ses Estats il avoit fait un tour ,

Ou qu'il n'eust achevé qu'un combat de barriere,

Il retourne sans bruit dans sa paisible Cour.

Sur le marbre éternel du Temple de Memoire,

Où de tous les Heros qu'éclaira le Soleil ,

Se lit en lettres d'or ou la fable ou l'histoire ,

Nous ne voyons rien de pareil.

Mesme nos jeunes Sœurs, dont le stile agreable

S'occupe à faire des Romans,

De peur de violer la loy du vray-semblable

N'oseroient avancer de tels evenemens.

Je sçay que de L O U I S la valeur admirable

A rendu desormais toute chose croyable ;

Mais d'un fait si prodigieux ,

Qui remplit de merveille & la Terre & les Cieux,

Je vous dis, aimable Victoire,

*Que c'est vous seulement que nous en voulons
croire.*

La Renommée, mes cheres sœurs, répondit la Victoire, vous a dit la vérité, & si vous avez quelque chose à luy reprocher, c'est que n'ayant pas esté présente à toutes les belles actions qui se sont faites, à cause de son employ qui l'oblige d'en porter la nouvelle de tous costez, elle aura oublié sans doute à vous informer de plusieurs circonstances memorables qu'il est important que vous sçachiez, pour les apprendre à la Posterité; c'est pour cela que je viens moy-mesme vous en faire le recit, moy qui ne m'éloigne jamais de LOUIS tant qu'il est sous les armes. Ecoutez-moy donc, s'il vous plaist, & preparez-vous à faire des vers dignes de ce que vous allez entendre.

À l'ombre des Lauriers que durant la Campagne,

LOUIS le plus grand des Heros,

Acueillis de sa main dans les champs de l'Espagne,

Je goustois les douceurs d'un glorieux repos.

Là, croyant que des mois l'inégale courriere,

Par trois fois dans les Cieux fourniroit sa carriere,

Avant qu'il se remist au dur mestier de Mars,

J'attendois le retour de la saison premiere,

Pour suivre avec ardeur ces fameux estendars.

Je ne sçay, poursuivit la Victoire en soul-

poussé à bout.

III

riant, si c'est l'air du Parnasse qui me fait rimer, mais ces vers me sont échappés sans peine, & je prevoy même que quelque temerité qu'il y ait d'en user ainsi en présence des Muses, il m'arrivera plus d'une fois d'en faire pour peu que la rime se présente.

Je goustois, dis-je, le repos & attendois à faire mon devoir que le temps en fust venu; lorsque je vis nostre Heros qui endossoit le harnois: la saison me fit croire que c'estoit une mascarade ou un carrousel qu'il vouloit faire, & que j'en serois quitte au plus pour un prix de course de bague que j'aurois à luy preparer.

*Mais le son vigoureux des tambours brüissans,
Joint aux tons enrouëz des trompettes aiguës,*

*Qui des ames moins résolüs,
Ont fait plus d'une fois des Lions rugissans;*

L'ardeur des chevaux hennissans,

L'odeur de la mesche allumée,

Des soldats réjoüis la valeur enflammée,

Le lourd attirail du canon,

Et le tumulte affreux d'une puissante armée.

Qui pour acquenir du renom,

Marché de courage animée,

Me fit connoître assez que c'estoit tout de bon.

Je pris aussi-tôt mon vol vers l'endroit où je jugeay que devoit estre le rendez-vous, m'imaginant bien que je n'y serois pas long-tems sans employ; je n'eus jamais tant de joye que de voir les troupes dans le bon ordre où elles estoient rangées. J'en fus surprise, quoy que celles où je prens party, soient ordinairement bien disciplinées. J'y remarquay un respect, & une obeïssance pour les Chefs qui n'est pas concevable, un amour pour le mestier & pour la gloire qui me charma; & sur tout un desir ardent de combattre, joint à une esperance de vaincre aussi ferme que si je les eusse déjà couronnez, Après quelques jours de marche on découvrit les murs de Bezangon, & les troupes s'en estant approchées à une distance raisonnable, s'arrestèrent pour commencer les travaux du siege. La Terreur qui avoit marché toujours à la teste de l'armée ne s'arresta pas; mais passa outre, & entra dans la ville, où se saisissant du cœur de tous les habitans, elle ne contribua pas moins à la prise de la place par les alarmes qu'elle donnoit au dedans, que la Valeur mesme par les assauts qu'elle livroit au dehors. De là elle courut dans toutes les villes de la Province, & y fit elle seule plus de progresz que cent mille hommes n'auroient sceu faire. Je ne l'ay jamais veüe s'acquitter si bien de son devoir; C'est tout vous dire, qu'elle alloit aussi vite

que la Renommée & que rien presque ne luy resistoit.

Bezançon s'estant rendu, on tira vers Salins; qui ne fit gueres davantage de resistance. De Salins on alla à Dole, où il se trouva un vaillant & intrepide Gouverneur digne de servir le Maistre qu'il refusoit d'avoir. Les troupes investirent aussi-tost la Place & commencerent les travaux. Dans ce mesme temps il me sembla que les forces de l'Armée s'accruent tout à coup de la moitié. Les cris de joie que j'entendis de tous costez me firent connoître que ce changement prodigieux estoit un effet de la presence de Louis qui arrivoit avec toutes les vertus d'un Monarque, d'un Conquerant, & d'un Heros.

Quand toute la fleur de la Grece

Autrefois d'Aulide partit,

Pour Ilium qu'Elle abbatit,

On remarqua moins d'allegresse.

L'Euphrate vit moins de valeur,

Moins de cette noble chaleur

Qui brave les dangers & fait tout entreprendre

Lorsque ses bords furent couverts

Des fameux Combattans que menoit Alexandre,

Et qui sous ses drapeaux conquirent l'Univers.

Ce fut devant cette place que je vis l'abregé de toutes les vertus militaires , en la personne de ce Prince inimitable , soit à supporter les fatigues du cheyal, & des veilles, après une marche la plus penible qui se soit jamais faite ; soit à donner jusqu'aux moindres ordres dans toute l'Armée , avec une prudence & une activité inconcevables ; soit à se trouver aux occasions , quoy que perilleuses , où il jugeoit que sa presence seroit utile. Je vous avouë qu'il me fit trembler plus de quatre fois , sur tout lors qu'estant à decouvert aux pieds des murs pour voir , & animer ses troupes à l'affaut , je le vis exposé entierement à l'artillerie des assiegez. Il est vray que dans le mesme temps je vis une action qui me donna bien du plaisir. Une compagnie de ses Mousquetaires sortant d'un fonds où elle estoit en seureté se montra sur une éminence pour attirer sur elle les coups des ennemis, & à l'exemple du brave Chef * qui la conduisoit , courut avec ardeur, & avec joye, où le peril estoit le plus grand pour diminuer par cette diversion celuy où elle voyoit son Prince.

Des Abeilles ainsi la vaillante milice ,

Au fort d'un assaut dangereux ,

Pour leur Prince trop valeureux,

* M. Colbert de Vandieres.

En affrontant la mort signale son service.

*On les voit , luy faisant un rempart de leurs
corps ,*

Malgré des Ennemis les funestes efforts,

En attirer les traits sur elles ;

Et pleines d'un courage invincible aux combats,

Par mille blessures mortelles ,

Chercher un glorieux trepas.

Cependant , l'attaque se faisoit si vigoureusement & si avantageusement de tous costez , que je ne sçavois presque où aller pour avoir à me trouver par tout. Un drapeau que les ennemis avoient planté par bravoure sur une demy-lune , fut emporté par une autre bravoure plus veritable & plus effective. * Entre tant de vaillans Guerriers qui se faisoient remarquer par leur courage, & par des exploits dont le moindre meriteroit l'occupation de tout le Parnasse ; j'en apperceus ** un que je connois il y a long-temps , & que j'eus néanmoins quelque peine à reconnoître , non point à cause qu'il estoit dans le plus fort de la meslée , ayant accoustumé de l'y voir : mais parce qu'il me parut encore plus brave, & plus ardent au combat qu'il ne l'avoit jamais esté. Car enfin il me sembla autant élevé

* M. le Marquis de Villeroy. ** Monsieur le Prince.

au dessus de luy-mesme , que jusqu'icy il l'a esté au dessus des autres. Je connus que l'œil du Maistre produisoit cet effet merveilleux, & augmentoit dans son ame le beau feu dont il estoit animé.

*Ainsi quand l'Aigle carnaciere
 Valivrer à sa proye un combat furieux :
 Si le brillant Astre des Cieux ,
 De ses puissans rayons luy frappe la paupiere ,
 La vive ardeur de la lumiere
 Redouble de son cœur le courroux glorieux ;
 Et l'on voit éclatter son audace guerriere ,
 Par le feu qui sort de ses yeux.*

Les assiegez que la Prudence n'avoit pas abandonnez , demanderent à parlementer , & se rendirent aux conditions que l'on voulut. Il ne restoit plus que Grey à reduire , ce qui n'arresta pas long-temps les armes de nostre Heros. Car cette place s'estant contentée de l'honneur qu'on luy fit de l'investir, de l'assieger , & de dresser la batterie , ouvrit les portes à son Vainqueur, & mit fin à la plus belle , la plus prompte & la plus surprenante de toutes les conquestes. Voilà , mes cheres sœurs , le recit que j'avois à vous faire ; c'est

à vous maintenant de donner à cette expedition si merveilleuse les louanges qu'elle merite.

La Victoire ayant finy son discours, les Muses demurerent long-temps dans le silence , & Calliope la regardant avec étonnement & avec joye luy parla de cette sorte :

*Qu'heureuses sont vos destinées
De suivre ce Heros dans son rapide cours !
Pendant qu'il nous faut dix années
Pour dire les Exploits qu'il a faits en dix jours.
La grave Polymnie a creu le devoir prendre ,
Pour répondre au sujet & se mieux faire entendre,
D'un ton encor plus élevé ,
Qu'elle ne fit pour Alexandre ,
Quand sur les bords de l'Inde on le vit arrivé :
Mais sa lyre sçavante est tellement tendue ,
Que déjà plus de quatre fois ,
Sous le doux effort de ses doigts ,
La chanterelle s'est rompuë.
Pour toucher dignement & de l'air qu'il le faut,
Une chanson si peu commune ,
Je doute qu'elle en rencontre une,*

Qui puisse monter assez haut.
Quand il n'estoit que comparable
Aux Heros des siecles passez,
L'entreprise estoit raisonnable.
Et les vers faits pour eux avec soin ramassez,
Pour peu que sous la lime on les eust repassez,
Nous tiroient galamment d'une affaire semblable.
Aujourd'huy ce n'est plus assez ;
De ce Roy sans égal , l'idée inconcevable
Veut des vers bien plus forts , & bien mieux
compassez.
De plus quel moyen de suffire
A tant de fameux nourrissons
Qui nous demandent des chansons ,
Et qui tatonnant sur leur lyre ,
Ne peuvent rencontrer d'assez vigoureux sons.
Déesse, cependant, gardez-vous bien de croire
Que nous voulions nous excuser ,
Ny que tout ce discours tende à vous refuser
Ce que l'on doit à vostre gloire ;
Nous allons commencer nos merveilleux concerts,

Pour l'Auguste LOUIS, des Heros le modèle,

Et sur les aîsles de nos vers ,

Porter sa louange immortelle ,

Dans tous les coins de l'Univers.

La Victoire remercia les Muses de la promesse qu'elles luy faisoient , & leur dit en les quittant qu'elle n'osoit pas demeurer plus long-temps en leur compagnie de peur que LOUIS n'eust besoin d'elle , ayant appris par sa dernière expedition qu'il n'y avoit point de temps ni de saison où elle ne deust se tenir prête , & sur ses gardes. Si-tost qu'elle les eut quittées , Terpsicore , Polymnie & les autres demanderent à Calliope comment elle l'entendoit de promettre ce qu'elle sçavoit bien ne pouvoir pas tenir , à quoy elle répondit qu'il avoit bien fallu se défaire honnestement de la Victoire ; & que si ce leur estoit une honte de ne pouvoir rien faire de proportionné à l'action qu'elle proposoit pour estre la matière de leurs vers , ce leur en seroit encore une bien plus grande de l'avouer publiquement. Pour moy qui compris fort bien que les Muses estoient trop occupées pour m'écouter , je me le tins pour dit , & croyant qu'il estoit de la prudence de m'épargner un refus en face , je quittay la sainte Montagne & m'en revins dans ce bas monde , comme si

120 *Le Parnasse poussé à bout.*

de rien n'eust esté. Voila, Monsieur, mon
avanture dont j'ay crû devoir vous faire part;
afin que vous sçachiez que je n'ay point man-
qué de zele, & qu'il n'a pas tenu à moy que
je n'aye célébré dignement la grande & ad-
mirable Conqueste de la Franche - Comte.
Je suis,

MONSIEUR.

Vostre &c.

A MONSIEUR



A MONSIEUR CONRART

Conseiller Secretaire du Roy.

MONSIEUR,

De toutes les Epistres du Chancelier de l'Hospital , je suis persuadé que celle-cy est la plus belle , & qu'elle doit estre regardée , comme son Chef-d'œuvre , quelque applaudissement qu'on ait donné aux autres : Cependant , Monsieur , je vous avoüeray que la beauté de l'ouvrage n'a pas esté ce qui m'a engagé principalement à le traduire : mais bien la consideration du sujet , & le plaisir qu'on ressent de voir dans les auteurs des siècles passez , l'image des choses de son temps. Lorsque j'ay jetté les yeux sur le portrait que cet illustre Chancelier fait d'un bon Prince ; j'ay eu tant de joye de remarquer que nous possédions en nos jours , ce qui n'estoit que l'idée & le souhait de ce grand homme, que je n'ay pû m'empescher de mettre en nostre langue ces endroits admirables qui ne semblent pas moins des propheties de ce que nous voyons, que des instructions pour un jeune Prince.

E

Vous sçavez, Monsieur, que ce fut par là que je commençay, & que cet essay vous ayant plû vous me donnastes le courage de poursuivre : J'apprehendois que le stile n'en fust un peu trop simple, & trop familier ; mais depuis que j'eus remarqué qu'il vous agréoit, j'ay eu l'esprit en repos de ce costé-là. Vous m'avez, Monsieur, entierement confirmé dans la pensée où j'estois que le genre epistolaire, & sur tout cette sorte de Poësie, qu'on appelle Discours, tels que sont ceux d'Horace ; devoit affecter le stile mediocre, si loué des Anciens, si facile en apparence, & si difficile en effet. Ceux qui aiment passionnément les expressions emphatiques & les figures surprenantes, & à qui le galimatias même ne déplaist pas, parce qu'il ressemble au stile sublime & magnifique, auront de la peine à goûter cette verité, & attribueront toujours à foiblesse le soin qu'on aura eu de se tenir dans les bornes d'une mediocrité raisonnable : mais assurement ceux qui s'y connoissent mieux, ceux qui ne regardent pas moins au bon sens de la poësie qu'à l'éclat de la diction, & qui sçavent que les paroles sont aux pensées, ce que l'or est aux pierreries dont les bons ouvriers n'employent que le moins qu'ils peuvent, & qu'autant qu'il en faut précisément pour les mettre en œuvre ; ceux-là, dis-je, en feront un jugement plus avantageux,

A Monsieur Contrart.

113

& le vostre, Monsieur, m'en est une assurance indubitable. Je ne prétens pas qu'on me louë d'avoir atteint à cette mediocrité si souhaitable & si recherchée; il faut plus de force que j'en ay pour y arriver, & sur tout pour s'y maintenir: mais je prétens qu'on ne doit pas me blâmer si je me la suis proposée, & si quelquefois j'ay refusé de m'élever pour ne me pas escarter de cette route moyenne que j'ay choisie; Quoy qu'il en soit, Monsieur, c'est à vous d'en répondre & de garantir pour bon l'ouvrage que vous avez approuvé: pour moy je n'ay autre chose à faire qu'à vous l'offrir & à vous supplier de le recevoir comme une marque de la passion avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

F ij

324 *Epistre du Chancelier*

TRADUCTION

D'UNE EPISTRE
DU CHANCELIER
DE L'HOSPITAL

Au Cardinal de Lorraine.
-*Sur le Sacre de François II. & sur la manière*
dont il doit gouverner son Royaume.

D'*Un baume incomparable, & descendu*
des Cieux

On a sacré le Prince , ainsi que ses Ayeux ,
Qu'une telle Onction eslevant son courage ,
Luy soit d'un regne heureux le fortuné presage ,
Et que sa belle vie en son paisible cours ,
Du sage & vieux Nestor, puisse égaler les jours:
Qu'il fasse, cependant, durant son premier âge,
Du bel art de regner l'illustre apprentissage
Sous de tels gouverneurs, que pour leurs bons
conseils ,

Aucun siecle avant nous n'en ait veu de pareils;

Non pas mesme celuy que Thetis , entre mille ,
 Choisit heureusement pour enseigner Achille ;
 Qu'il apprenne sous eux , des arts le plus prisé ,
 Mais des arts le plus long & le plus mal-aisé :
 Qu'il mette tous ses soins à regir ses provinces ,
 Sans vouloir envahir celles des autres Princes .
 Que des Rois ses voisins il se voye honoré ,
 Qu'il soit de leurs sujets comme un Dieu reveré ,
 Qu'il soit choisi par eux arbitre de leurs guerres ,
 Et de tous les débats qu'ils auront pour leurs
 Terres :

Qu'il aime à preferer le solide au brillant ;
 Et le beau nom de Juste à celui de vaillant ;
 Qu'il n'ait que de l'horreur pour ces vains noms
 de gloire
 Qu'on acquiert dans le sang d'une affreuse vic-
 toire ,

Que coustent tant de morts , & qui ne sont donner
 Que pour un nombre affreux de païs ruinez ,
 Qu'exempt de toute feinte , & de toute foiblesse ,
 Mesme à ses ennemis il garde sa promesse ,

*Et qu'enfin le premier, il ne parle jamais
De terminer la guerre, ou de rompre la paix.*

*On n'est point du Sauveur un disciple fidele,
Si l'on n'a quelque trait de ce divin modele,
Et celui qui des Rois doit mieux estre imité,
Est l'amour excessif qu'aux siens il a porté,
Qu'un Roy donc, pour son Peuple, ait un amour
Sincere
Tel que pour ses enfans le ressent un bon Pere;
Qu'il soit prompt à punir les crimes averez,
Mais qu'il differe un peu, s'ils sont mal asseurez,
Que selon l'équité les affaires jugées,
Par son ordre absolu ne soient jamais changées,
Que les grands Criminels justement condamnez,
Subissent la rigueur des tourmens ordonnez,
Et que les saintes Loix une fois establies,
Par sa facilité ne soient point affoiblies.*

*S'il trouve que l'Eglise ait besoin de Prelats,
Ou qu'il faille nommer de nouveaux Magistrats,*

*Que long-temps en luy-mesme il voye & considere
Qui remplira le mieux ce digne ministere ;
Sans égard au credit , moins encore à l'argent
Qu'en offre le plus riche ou le plus diligent :
Mais que suivant les loix du vieil & bon usage,
Avant qu'à rien encor sa parole l'engage ,
Il propose les noms, & s'informe en tous lieux
De ceux sur qui d'abord il a jetté les yeux ;
Et qu'alors il écoute , afin de mieux élire ,
Ce que pour ou contr'eux chacun viendra luy
dire :*

*Le temps qu'à se résoudre il aura differé ,
Luy permettra de faire un choix plus assuré ,
Et de ne pas sentir le regret incroyable
Que produit une erreur qui n'est plus reparable.
Que l'on voit peu de Rois qui ne se soient trompez ,
Pour trop aveuglément s'estre préoccupé ,
Et qu'il est mal-aisé que toujours leur prudence
Discerne heureusement le vray de l'apparence ;
Puisqu'enfin dans le Trône où le ciel les a mis ,
Parmi tant de flatteurs ils ont si peu d'amis !*

*Cependant il est vray qu'au jour épouventable
Où de tout l'Univers le Juge inexorable ,
D'un œil plein de courroux verra sous mesmes
Loix*

*Trembler également les peuples & les Rois :
Ceux dont les fronts sacrez sont ceints de dia-
desmes*

*N'auront pas seulement à répondre d'eux-mes-
mes :*

*Mais des Juges pervers , mais des mauvais
Prelats ,*

*Et de tous ceux enfin , à qui dans leurs Estats
Par d'injustes motifs , ou bien par ignorance ,
Ils auront confié la Royale puissance.*

*Ces Princes malheureux, rongez d'un vif ennuy,
Se verront tourmentez pour les crimes d'autrui,
Ou confessons plustost que de leurs propres crimes
Ils souffriront alors les peines legitimes ;*

*Puis qu'ils devoient prévoir si ceux qu'ils ont
choisis*

Pour estre avec honneur aux tribunaux assis.

*On qu'ils ont appelez aux sacrez ministeres ,
Répondroient dignement à leurs saints caracteres.*

*Or il ne suffit pas pour ces nobles emplois ,
De posseder à fonds la doctrine des loix ,
Ou de faire éclatter une vaine science :
Il faut de bonnes mœurs & de la conscience ;
Il faut soigneusement rendre justice à tous ,
Aux petits comme aux grands estre équitable
& doux ,*

*Des revenus sacrez faire un parfait usage ,
En aider l'indigent , dont ils sont le partage ;
Et se monstrier pourveu des rares qualitez ,
Qui doivent soutenir ces grandes dignitez.
Car à quoy sert l'éclat d'une haute naissance ,
Et le faste pompeux d'une vaine eloquence ;
Si l'illustre Prelat n'a point de pieté ,
Si le Juge sçavant est sans integrité ;
Et si tous deux poussez d'une égale avarice ,
L'un vend les dons du Ciel & l'autre la justice
Ny celuy qui pourvoit , ny ceux dont on fait choix.*

Ne doivent profiter de ces sacrez emplois.

*Des grands biens qu'il possède & de ceux que
luy donne*

A prendre sur les siens le droit de la Couronne,

Le Roy se montrera juste dispensateur :

Et sans en faire part à l'indigne flatteur ,

Sçachant qu'il doit à Dieu compte de ses finances,

Il ne les employera qu'en d'utiles despenses.

Il sçaura retrancher par de sages Edits

Le luxe des festins , le luxe des habits :

Et voyant les impôts dont les dernieres guerres

Autant que le fer mesme ont desolé ses terres ,

Maintenant qu'en tous lieux regne une heureuse

Paix ,

Il en moderera l'insupportable faix ;

Il fera trébucher ces infames sangsuës

Que des troubles passez le desordre a conceüs ,

Qui du peuple malade ont épuisé le flanc ,

Mais qui ne doivent plus s'engraïsser de son

sang.

*Affez & trop long-temps cette cruelle en-
geance ,*

D'une langueur mortelle a consumé la France ;

Le Prince, de ses biens n'a que la moindre part,

Et par leurs mains à peine il en reçoit le quart.

De ces voleurs publics , dont le nombre effroyable

Pille de toutes parts le peuple misérable ;

On ne peut reprimer l'infame avidité ,

Avec trop de rigueur & de severité :

Mais pour exterminer cette race maudite ,

Et que toute faveur leur estant interdite

On ne deguise point leurs crimes malheureux ,

Chacun doit éviter leurs presens dangereux ;

Sur tout ceux qu'on commet à juger leur offense ,

Et qui pour les punir ont en main la puissance ,

Puisqu'il n'est point de cœur si rempli de vertu ,

Qui frappé de traits d'or n'en demeure abbatu ;

Et d'ailleurs que ce don n'estant point legitime .

En partageant la proye on partage le crime.

Quand ton discours flatteur excuse auprès du Roy

Celuy dont les presens ont corrompu ta foy ,

*Et que malgré les loix , ton credit luy fait rendre
La place d'où n'aguere on l'avoit fait descendre;
Que fait l'injuste employ de ton autorité ,
Sinon qu'il vole encore avec impunité ?
Mais quand loin de blasmer son avare licence,
Tu pretens que ses soins meritent recompense ,
Et que le grand amas du bien qu'il a ravi,
Montre qu'il a du zele & qu'il a bien servi,
Le dis-tu sans rougir ? mais quittons ce langage,
Moy-mesme je rougis d'en dire davantage,
Ainsi donc que le Roy fasse tous ses efforts ,
Pour en de dignes mains remettre ses tresors:
Qu'à cette fonction peu de gens il appelle:
Mais de ceux dont le cœur soit reconnu fidelle;
Le nombre en est petit , & les plus vertueux
Ont encore besoin que l'on veille sur eux.*

*Par d'injustes moyens que l'avarice invente,
Qu'il ne souffre jamais que son tresor s'augmente;
Que de crimes d'Estat méchamment supposez ,
Ses fideles sujets ne soient point accusez.*

*Et qu'à son favory qui conspire leur perte ,
Leur dépoüille trop tost par luy ne soit offerte ;
Puisqu'enfin c'est assez pour perdre un innocent
Que d'estre poursuivy d'un ennemy puissant :
Ses terres, ses maisons sont cause qu'on l'opprime,
Et quelque charge illustre est souvent tout son
crime ,*

*Il faut donc que le Prince évitant les Flateurs,
Ne preste pas l'oreille à tous Accusateurs ,
Que les tenant suspects toujours il se deffie
De ce que luy diront ou la Haine ou l'Envie.*

*Quand un Prince cruel oste à des citoyens ,
Par pure violence , ou la vie ou les biens ,
C'est un crime honteux dont il ternit sa gloire :
Mais il la souille encor d'une tache plus noire,
Lorsque leur suscitant des témoins achetez ,
Et des Juges atteints de mille laschetes ,
Il couvre en les perdant sa profonde malice
Du voile specieux d'une exacte justice.
Quand celuy qu'on veut perdre & que l'on a
traby ,*

*Des favoris du Prince ou du Prince est hay ;
Le fuge qui manie à leur gré la balance ,
N'a pour le condamner que trop de vigilance.
Ainsi peche celuy qui sans regle & sans choix ,
De tous Accusateurs vent écouter la voix ,
Et qui souffre en sa Cour que leur noire licence
De tous impunément attaque l'innocence ;
Sur tout quand le forfait est un lasche attentat ,
Commis contre le Prince ou contre son Estat :
Car l'Imposteur alors tenant sa preuve preste ,
Rend le crime averé dès la premiere enqueste ,
Et l'Innocent surpris du coup inopiné ,
Est à peine en ses mains qu'il se voit condamné.
Aussi-tost qu'une fois l'Imposture & l'Envie ,
De leur souffle ont noircy la candeur de sa vie ,
Il a beau faire voir qu'on l'accusoit à tort ,
Pour se justifier il fait un vain effort ;
Le Prince trop credule & d'une humeur altiere ,
Poursuit jusques au bout sa démarche premiere ,
Use en toute rigueur du pouvoir absolu ,
Et vent sa perte enfin , parce qu'il l'a voulu.*

*En de tels jugemens avant qu'un Roy prononce,
Il doit peser les mœurs de celui qui denonce,
Examiner de près quel motif est le sien,
Et lequel est des deux le plus homme de bien,
Que si le malheureux que l'on charge de crime
D'un fidele sujet a toujours eu l'estime,
Un Prince bien sensé croira malaisément
Qu'il ait pu devenir perfide en un moment:
S'il paroist toutefois quelque preuve confuse,
Il le faut confronter à celui qui l'accuse,
Et pour mieux s'éclaircir ne luy pas dénier
Ce facile moyen de se justifier;
Car le traistre imposteur voyant son assurance,
Ne pourra sans trembler soutenir sa presence,
Et sera combattu d'un remors si pressant
Qu'il avoüra qu'à tort il charge un innocent.*

*On croit qu'au maniment des affaires civiles
Souvent les Delateurs sont personnes utiles,
Que des noirs attentats, des crimes dangereux
Le Prince heureusement est averti par eux,*

136 *Epistre du Chancelier*

*Et que sur leur raport avec plus d'assurance,
Des Bons & des Mechants il fait la difference ,
Par eux , je le confesse on previent de grands
maux ,*

*Mais qu'ils soient donc punis s'ils accusent à
faux :*

*Deux fois , Charles , deux fois , ta main sage &
puissante*

*A sceu me retirer de la gueule beante
Du lion rugissant qui conspiroit ma mort ,
Mais de qui désormais je ne crains plus l'effort.*

*Que ne puis-je en mes vers peindre la Calomnie,
Telle que la peignit ce merveilleux genie ,
Apelle , qui jadis dans un docte tableau
Se vengea de ce monstre au gré de son pinceau
Je dirois sa naissance & comme elle est suivie
De la peste Avarice & de la noire Envie ,
Et comme sous l'apas d'un langage flatteur
Elle verse en secret son poison dans le cœur ;
Je dépeindrois près d'elle un Roy lasche & stupide,
Qu'elle meine en tous lieux & que seule elle guide ;*

*Le traistre Délateur qui ne s'endort jamais ,
Garderoit cependant les portes du Palais ,
De crainte qu'un amy lui parlant à l'oreille
Ne troublast le repos dont son ame sommeille ;
Et ne vint éclaircir l'épaisse obscurité
Dont on a méchamment couvert la vérité.
C'est ainsi que perit l'Innocent misérable ,
Sans sçavoir de quel crime on veut qu'il soit
coupable ,
Sans sçavoir seulement de qui se deffier ,
Et sans avoir le temps de se justifier ;
Soit que pour sa paresse ou son insuffisance ,
Le Roy ne veuille pas en prendre connoissance ;
Soit que le voulant bien il en soit détourné ,
Par les lasches Flateurs qui l'ont environné .
Et qu'ayant negligé l'occasion offerte
Il ne puisse jamais en reparer la perte.*

*Mais nostre Prince aux siens donnera libre
accès ,
Et de sa propre main recevra leurs placets ;*

En tout temps , en tous lieux , d'une oreille attentive

*Il prendra soin d'oïr leur requeste plaintive ;
Et sans trop differer , d'un cœur plein de bonté
Luy-mesme il leur dira qu'elle est sa volonté.
D'un fidelle sujet le plaisir est extrême ,
Quand il peut s'aprocher de son Prince qu'il aime,
Et dans ce doux moment , rien ne peut égaler
L'heur qu'il a de le voir & de l'oïr parler.
Un refus n'est point rude & n'a rien qui le touche,
Pourveu que ce refus luy vienne de sa bouche ;
S'il obtient sa demande il trouve que l'honneur
De la tenir du Roy redouble son bonheur :
Mesme si sa requeste est de luy rejetée ,
Il se console au moins qu'un Roy l'ait écoutée ;
Ainsi chacun le louë , ainsi d'auprès de luy
Personne ne s'en va le cœur serré d'ennuy ,*

*On a veu des Flateurs infidelles & traistres ,
Qui par de vains discours ont fait croire à leurs
Maistres*

*Qu'il estoit de leur gloire & de leur Majesté
De vivre dans le luxe & dans l'oïveté ;
Que c'estoit faire honte à la grandeur suprême,
Et ne pas soutenir l'honneur du diadème
D'avoir aucun commerce avecque leurs sujets ,
Et de jetter les yeux sur de si bas objets ,
Que jamais le travail , dont le Ciel les dégage ,
Et qui des malheureux est le triste partage ,
Ne devoit alterer l'excez de leurs plaisirs ,
Ny faire violence à leurs moindres desirs ;
Comme si cet orgueil & cette nonchalance
Estoient le plus doux fruit de la toute-puissance.
Tels des Assyriens furent les derniers Rois ;
Et tels estoient jadis les Monarques François ,
Lorsque de leur devoir negligéant de s'instruire ,
Aux Maires du Palais ils se laissoient conduire.
Les uns se sont perdus par trop de lascheté ,
Les autres peu jaloux de leur autorité ,
Pour l'avoir confiée en des mains infidelles ,
Ont de leurs Favoris fait autant de Rebelles.*

*Croyons donc qu'un sujet n'aime pas bien son
Roy ,*

*Et donne ouvertement à douter de sa foy ;
Lors que par ses travaux souvent imaginaires
Feignant de soutenir le grand poids des affaires,
Il se fait craindre en Maître, il méprise les loix,
Et reçoit les honneurs qui ne sont deus qu'aux
Rois.*

*Un Persan qui du Trône eust occupé la place,
Eust veu punir de mort son indiscrette audace.
Quelle honte en effet qu'un sujet déloyal
Hors la seule Couronne & le Bandeau royal ,
Se voye insolemment en pleine jouissance
Des droits les plus sacrez de la toute-puissance ?
Mais que n'entreprend point l'aveugle ambition,
Et des riches tresors l'avare passion ;
Combien une puissance & juste & modérée
Est-elle plus tranquille & de plus de durée ?*

*Donc , que jamais un Roy ne soit effeminé ,
Ny trop à ses plaisirs laschement addonné ;
Qu'il évite avec soin la molle nonchalance ,*

*Et soit Prince en effet autant qu'en apparence :
Que ceux qu'il a choisis pour estre auprès de luy,
De son Trône sacré soient le plus ferme appuy ,
Et que l'autorité qu'il leur aura donnée ,
Dans leurs divers emplois soit prescrite & bornée.*

*Ce n'est pas que le Prince au gré de ses desirs
Ne puisse innocemment goûter quelques plaisirs,
S'exercer à la course, à la paulme, à la chasse ,
Où le corps s'endurcit & l'esprit se delasse :
Qu'il ne puisse en passant se plaire aux plus beaux
arts ,*

*Et sur tout s'addonner au dur mestier de Mars ,
Dont les nobles emplois , & les forts exercices
Feront de son grand cœur les plus cheres delices.
Pour prendre toutefois ces divertissemens ,
Il doit garder quelque ordre & choisir les momens
Qu'il n'ait point sur les bras de fâcheuses affaires ,
Et que ses soins ailleurs ne soient pas necessaires ;
Car enfin si par trop il s'accoustume aux jeux ,
Lors qu'il faudra reprendre un employ vigoureux ,*

142 *Epistre du Chancelier*

*Et de l'Estat branlant tenir les fortes resnes ,
Son esprit amolli souffrira mille gesnes :
C'est pourquoy de bonne heure, & dès ses jeunes
ans,*

*On formera le Prince aux travaux les plus
grands ,*

*De peur que l'exercice en fust trop difficile ,
Lorsqu'un âge plus mur le rendra moins docile.*

*Par la force du fer l'injuste & fier Anglois
Avoit presque rangé sous le joug de ses lois
Du François abatu le florissant Empire ,
Quand l'illustre Pothon & le vaillant la Hyre
Voyant de tant de maux le déplorable cours ,
Et que tout perissoit sans espoir de secours ,
Abandonnent la guerre , & vont trouver le
Prince ,*

*A qui restoit à peine une seule Province :
Ils le trouvent dansant & couronné de fleurs ,
Qui , le cœur insensible à ses propres malheurs
Se mesloit aux ébats d'une troupe de filles ,*

*Et consumoit le temps en des jeux inutiles,
Si-tost qu'il appercent ces deux braves Heros,
D'un visage riant il leur tint ce propos ;
Comment , mes chers amis , trouvez-vous que je
dance ,*

*D'un air assez galand marquay-je la cadance ?
A ce discours du Prince enyvré de plaisir ,
L'un & l'autre Heros fit un profond soupir ;
Et l'ame de douleur tristement attendrie
De voir l'estat affreux de leur chere patrie :
Quoy ! Sire est-il bien vray (luy répondit l'un
d'eux)*

*Qu'ainsi parmy les ris , les dances & les jeux ,
Où libre de tous soins vostre cœur s'abandonne ,
Vous laissez sans regret perdre vostre Couronne ?
Un si sage discours ne se fit pas en vain ,
Le jeune Roy confus en fut changé soudain ,
Et depuis ce moment son ame détrompée
Aux grandes actions fut toujours occupée.*

Le Pilote sçait l'art de guider les vaisseaux ,

144 *Epistre du Chancelier*

*Avec art le Berger sçait mener les troupeaux ,
Le Laboureur s'entend à cultiver les plaines ,
Enfin chaque science a ses regles certaines ;
Mesme les animaux de sens abandonnez ,
Peuvent avec le temps estre disciplinez ;
Que si c'est un reproche à des hommes vulgaires ,
D'ignorer de leur art les emplois mercenaires ,
Quelle honte à des Rois , si faute de sçavoir
Ils ne s'acquittent pas de leur sacré devoir ,
Ou si par un excez de lasche negligence ,
Ils ne veulent pas mesme en prendre connoissance ?*

*Ainsi qu'au jeune Prince on ait soin d'ensei-
gner*

*Tout ce qui peut l'instruire en l'art de bien
regner ,*

*Afin que dignement orné du diadème ,
Il soit capable un jour de gouverner luy-mesme ;
Car bien qu'il soit utile , & qu'il soit d'un bon
Roy*

*D'avoir des Ccnseillers toujours auprès de soy ;
Et*

Et qu'aux événemens d'une haute importance
 Il doive avec grand soin consulter leur prudence ;
 Il ne faut pourtant pas que sur eux s'appuyant ,
 Et de son propre sens par trop se défiant ,
 Il soit si peu hardy que quelquefois il n'ose
 Luy seul, & de son chef hazarder quelque chose.
 Il doit secrettement en son cœur retiré ,
 Et loin des courtisans dont il est entouré ,
 Avec un soin exact se consulter luy-mesme
 Sur les sacrés devoirs de la grandeur suprême ,
 Voir ce qui peut le rendre un fameux Potentat ,
 Ce qui peut estre utile au bien de son Estat ,
 A qui de ses secrets il fera confidence ,
 En qui pour les conseils il prendra confiance ,
 Et par qui les desseins qu'il aura méditez
 Avec un zele ardent seront exécutez.
 S'il commet quelque faute en cet apprentissage ,
 Dans une autre rencontre elle le rendra sage ,
 Et si pour quelque temps il en paroist confus ,
 Elle aura cet effet qu'il n'en commettra plus :
 Celuy-cy , dira-t'il , m'a manqué de parole ,

146 *Epistre du Chancelier*

*Je tiendray désormais sa promesse frivole ;
En cet autre j'ay veu de la fidélité ,
J'y prendray confiance en toute secreté.*

*Qu'il garde en sa conduite une telle mesure ,
Que malgré la louange & la douce imposture ,
Dont mille courtisans taschent de le flatter ,
Son esprit à l'orgueil ne se laisse emporter :
Ou que par un excès d'injuste défiance ,
Il ne se laisse aller à trop de non-chalance ;
Mais qu'en fuge severe , & d'un œil affermi ;
Il sçache distinguer le flatteur de l'ami.
Puisse le juste Ciel qui fait nos destinées ,
De vingt lustres encor prolonger les années
De l'Auguste Princesse à qui tu dois le jour ,
De celle à qui t'ont joint & l'Hymen & l'A-
mour ;
De ton illustre tante en vertus nonpareille ,
Des deux Princes Lorrains , de nos jours la mer-
veille ,
Et du sage Vieillard qu'on a fait revenir*

*De l'exil, où l'Envie avoit sceu le bannir.
Tant que du tout-Puissant les bontez infinies
Voudront te conserver ces merveilleux genies,
Tu ne peux, ô grand Roy, manquer de bons avis
Ny de succez heureux tant qu'ils seront suivis.
Tu le connois assez, & si tu consideres,
Comment ils ont conduit jusqu'ici tes affaires,
Tu pourras remarquer que des regnes passez
Il ne s'en trouve point de si bien commencez.
Sur l'appuy toutefois de leur seule prudence,
Garde bien de fonder toute ton esperance,
Et souvien-toy toujours que le conseil humain,
Si Dieu ne le benit, est inutile & vain.
Donc que de l'Eternel la salutaire crainte
Dans ton cœur genereux profondement empreinte
Soit le ferme soustien de ton gouvernement,
Et de tes actions le premier fondement,
Puisque tous les Mortels malgré leur suffisance,
Et de leurs bons conseils la sincere innocence,
Sont sujets à faillir, & que s'estant trompez,
On voit dans leurs erreurs les Rois enveloppez.*

Il n'en est pas ainsi de la divine Essence ,
Rien ne sçauroit tromper sa vaste connoissance ,
Et cet Estre infini , par qui seul tout est sceu ,
Comme il ne deçoit point ne peut estre deçeu :
Il conduira tes pas dans la nuit la plus sombre ,
Sa divine lumiere en dissipera l'ombre ,
Et toujours devant toy marchant pour t'éclairer ,
Elle t'empeschera de jamais t'égarer.
Il t'a fait ici bas son image vivante ,
Celuy de tous les Rois qui mieux le représente ;
Rends-luy graces des biens dont il veut te com-
bler ,
Et fais tous tes efforts pour luy bien ressembler :
Or comme en l'Univers sa puissance est suprême ,
Pour tout ce qu'il a fait sa clemence est de même ;
Tu dois , si tu prétens l'imiter parmi nous ,
Comme le plus puissant estre aussi le plus doux.
Il est vray que de Dieu l'estre est inconcevable ,
Que l'œil ne vit jamais son visage adorable ,
Mais nous en connoissons l'éternelle grandeur

*Par son Fils bien-aimé sa gloire & sa splendeur,
Son Fils qui nous aimant d'une ardeur infinie
Parmi nous & pour nous a deux fois pris la vie.
Quiconque vit ce Fils, vit le Pere en effet,
Puisqu'il en est l'image & le vivant portrait :
Vainqueur & glorieux, quittant nostre misere,
Il est allé s'asseoir à la droite du Pere ;
Mais avant que d'entrer au celeste séjour,
Pour gages éternels de son fidele amour
Nous ayant enseigné comment nous devons vivre
Il nous a découvert les moyens de le suivre :
Par ses saintes leçons il nous a déclaré
De quel culte ici bas Dieu veut être adoré :
Ce que doit faire un cœur qui desire luy plaire,
Et comment nous pouvons appaiser sa colere ;
Comment on accomplit le doux commandement,
Qui veut que l'homme l'aime & l'aime unique-
ment ;*

*Qui nous conserve tous , qui par sa providence
Entretient en tous lieux une riche abondance ,
Et qui plein de douceur se plaist à pardonner*

150 *Epistre du Chancelier*

Atant de criminels qu'il pourroit condamner.
Car enfin qui de nous, est exempt d'injustice,
Et ne merite pas que le Ciel le punisse
Nous voyons cependant que sa tendre bonté,
A tous momens s'oppose à son bras irrité.
Pour attirer à luy nostre cœur qui l'outrage,
Avant que de frapper il met tout en usage ;
Et le foudre vengeur sur le point de partir,
N'attend pour s'arrêter que nostre repentir.
Ce Maître sage & doux qui tendrement nous
aime,
Veut qu'en luy ressemblant nous nous aimions de
mesme :
Qu'animez d'un esprit sincere & genereux,
Nous ayons comme luy pitié des malheureux :
Que nostre ame au pardon en tout temps disposée,
Soit par le repentir aisément apaisée ;
Et que de nostre cœur le plus aspre courroux
Tombe avant le Soleil qui s'est levé sur nous.
Si cette loy d'amour en tous les cœurs gravée
Est des moindres Mortels saintement observée.

*Et si chacun de nous pratique ces vertus ,
Comment doivent les Rois s'en montrer revestus ,
Eux qui comme rayons de l'Essence divine
Doivent faire éclater leur celeste origine ?*

*Or toy que l'Eternel par un ordre sacré
A voulu faire asseoir au suprême degré ,
Et qu'il a signalé de tant d'illustres marques
Qu'on te voit surpasser le reste des Monarques,
Avec le mesme éclat qu'on voit les autres Rois
Surpasser en grandeur ceux qui sont sous leurs lois;
Rends-toy par la Clemence à Dieu mesme sem-
blable ,*

*En tout temps , comme luy , sois à ton peuple
affable ;*

*Jamais de l'affligé ne rejette la voix ,
Et croy que la Clemence est la vertu des Rois.
Aime mieux qu'aux sujets elle donne la vie ;
Que par les chastimens elle leur soit ravie ,
Et leur accorde grace avec le mesme amour ,
Que tu veux de ton Dieu la recevoir un jour.*

*Ne te fers qu'à regret du fer impitoyable ,
Qu'il a mis en tes mains pour la mort du cou-
pable ;*

*A moins que le forfait ne donnast à juger ,
Qu'un moindre chastiment ne le peut corriger :
Tel que le Medecin qui se resout sans peine ,
A retrancher un membre infecté de gangrene ;
Mais qui plein de douceur tasche de secourir
Tous les maux que son art juge pouvoir guerir,
Un Roy qui dans le sang assouvit sa colere
Ne doit point se flatter du titre de severe ,
Ny moins prétendre encore à celui de clement
En pardonnant sans choix & sans discernement,
D'un cœur vraiment benin si tu veux des exem-
ples ;*

*Ta Royale Maison t'en fournit d'assez amples :
Puisque de tous les Rois qui regnerent sur nous,
Ton Pere & ton Ayeul ont esté les plus doux :
Et que pour sçavoir vaincre une juste colere ,
Rien n'est de comparable à ton Auguste mere ;
Elle qui sur la mort de son fidele Epoux*

Pouvant faire éclater les traits de son courroux,
Et par le chastiment en tirer la vengeance,
A malgré sa douleur montré tant d'indulgence,
Qu'elle n'a pas voulu mesme toucher au bien
De celui dont le fer a ravi tout le sien.

Les deux freres Lorrains que leur rare prudence
Rend le plus ferme appui du bonheur de la France ;

Bien que de mille affronts on les eust outragés,
Ont crû qu'en pardonnant ils s'estoient bien vengés.

Les meurtres, les prisons, les exils & les fuites,
Qui d'un regne naissant sont les communes suites,

N'ont point changé l'Estat en changeant de Seigneur,

Et la clemence seule a causé ce bonheur.

Sois donc, ô puissant Roy, facile & debonnaire,

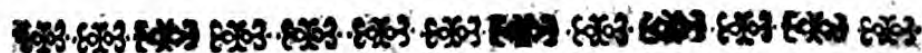
Revere l'Eternel, & tasche de luy plaire,

154 *Epistre du Chancelier, &c.*

*Que son divin amour regne au fond de ton cœur,
Que ton soin le plus grand & ta plus vive ardeur
Soit de bien obeir à sa voix éternelle,
Et de bien commander à ton peuple fidele,
Ces solides vertus de jour en jour croistront,
Et sur les autres Rois enfin t'éleveront.*

*Ainsi loin de nous plaindre au Ciel dur &
severe,*

*Qui donne un jeune Roy souvent en sa colere,
Nous le benirons tous d'une commune voix,
De nous avoir rangez sous tes aimables loix;
Et tu le beniras d'avoir en ton enfance,
Trouvé des Gouverneurs de qui la vigilance
Fait qu'on te voit déjà d'un effort glorieux
Egaler les hauts faits de tes plus grands ayeux.*



O D E

S U R L A P A I X.

Muses quelle est vostre joye,
 De voir qu'en ce jour heureux,
 Enfin le Ciel nous envoie
 Le doux sujet de nos vœux,
 Donnez-en d'illustres marques
 Puisque de tous les Monarques
 Le plus grand qui fut jamais
 Ne descend couvert de gloire
 Du beau Char de la Victoire,
 Que pour embrasser la Paix.

*Si ce Prince magnanime
Eust toujours d'un mesme pas
Suivi l'ardeur qui l'anime ,
Et qui le porte aux combats ;
Par tant d'exploits admirables ,
Si grands & si memorables
Il alloit se signaler ,
Que vostre Art qui tout surmonte .
Eust enfin receu la honte
De ne les pas éгалer.*

*Foignez donc en cette feste
Au magnifique laurier ,
Qui couronne vostre teste ,
Et le mirthe & l'Olivier ;
Loin de Vous le Dieu des armes ,
Des combats & des alarmes ;
Et ne chantez desormais
Sur vostre lyre d'yvoire ,
Que le triomphe & la gloire
De l'Amour & de la Paix.*

*L'impitoyable Bellone ,
Depuis cinq lustres entiers
De son glaive qui moissonne
Tous les ans , tant de guerriers ,
Ravageoit de deux grands Princes
Les plus fertiles Provinces ,
Sans que rien pût l'arrester ;
Et le sang & le carnage ,
Au lieu d'assouvir sa rage
Ne faisoient que l'irriter.*

*Le Printemps qui fait les roses ,
Et dont l'aimable retour
Dans le sein de toutes choses
Verse la joye & l'amour.
Aux villes infortunées ,
Des frontieres ruinées
Portoit la peste terreur ;
Et renouvelant la guerre ,
Ne couvroit toute la terre
Que de tristesse & d'horreur.*

A peine l'herbe échauffée
Reverdissoit les sillons ,
Qu'elle mouroit étouffée
Sous le faix des bataillons :
La plaine après cette perte ,
Montrant poudreuse & déserte
Au Ciel son steril flanc ,
Goûtoit bien-tôt la vengeance
De leur brutale insolence ,
Et s'engraissoit de leur sang.

Mais quittons-là ce langage ,
N'employons plus nos accords ,
A faire la triste image
D'un champ tout couvert de morts ,
Ou d'une Ville alarmée ,
Qu'une impitoyable armée ,
Attaque de toutes parts
Et qui près de sa ruine ,
Voit dans son sein la Famine
Et la Mort sur ses remparts.

Ode sur la Paix.

159

*Enfin ces longues miseres
Ont arresté le courroux
Et les chastimens severes
Du Ciel armé contre nous ;
Il semble qu'il se repente
Des coups de sa main pesante ;
Et des maux qu'il nous a faits ;
Il nous flatte , il nous caresse ,
Et pour marque de tendresse
Il fait descendre la PAIX.*

*Elle triomphe sans peine ;
Tous nos discords sont finis ,
Et de l'Ebre & de la Seine
Les Peuples sont réunis ;
D'une Alliance éternelle ,
Malgré leur vieille querelle ,
Ils se donnent le baiser ;
Et rien que les Pyrenées ,
Dont leurs Terres sont bornées ,
Ne peut plus les diviser.*

Les Nymphes effarouchées
Des Tambours & des Clairons,
Depuis si long-temps cachées
Sous l'écorce de leurs troncs,
Au lieu des aigres Trompettes,
N'oyant plus que les Musettes
Dont résonnent les Hameaux,
De mousse & de fleurs parées,
Dansent toutes les soirées
Autour des sacrez Ormeaux.

Dans l'enclos de la barrière,
Et sous de pompeux harnois,
La Noblesse brave & fiere
Ne fait plus que des tournois,
Le Peuple plein d'allegresse
Sur les échafauts se presse
Pour regarder ces ébats,
Et trouve bien delectable
Dans une Paix véritable
De voir de ces faux combats.

*Lors que la Nuit tend ses voiles
Sur les campagnes d'azur ,
Et que le feu des Etoiles
Jette un éclat vif & pur ,
Mille traits de flâme ardente
Vers la voute étincelante
Poussent leurs brillans éclairs ;
Et retombans sur la terre ,
D'un agreable tonnerre
Frappent le vague des airs.*

*Tout rit à nostre esperance ,
Et chacun dans les festins ,
Les jeux , les ris & la dance ,
Roule ses heureux destins.
Il faut pourtant reconnoistre
Que nos cœurs ne pourront estre
Parfaitement réjouis ,
Qu'en cette grande Journée
Où l'Amour & l'Hymenée
Joindront TERESE & LOÜIS.*

162 *Ode sur la Paix.*

*Quittez les rives du Tage
Divin Chef-d'œuvre des Cieux ,
Venez recevoir l'hommage
Que meritent vos beaux yeux ;
Sous les loix de leur empire ,
Souffre , languit & soupire
Le plus grand de tous les Cœurs ;
Venez , PRINCESSE , & qu'il voye
Comblé d'amour & de joye
Ses adorables Vainqueurs.*

*Illustre & parfait modelé
Des plus solides vertus ,
Dont l'infatigable zele
Tous nos maux a combatus ,
ANNE Reine incomparable ,
Par qui le Ciel favorable
Répand sur nous ses bienfaits ,
Nous devons à tes prieres
Ces trois faveurs singulieres ,
Le ROY , la REYNE , & la PAIX.*

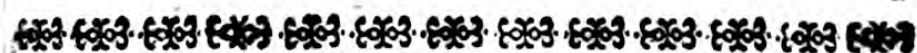
*Et toy qui de nostre France
Parmi tant d'évenemens ,
Es la sage Intelligence
Qui regle ses mouvemens ,
JULES vainqueur de l'Envie ,
Quels peuples , lisant ta vie ,
N'admireront étonnez ,
De tes faits la suite heureuse ,
Et cette PAIX glorieuse
Dont tu les as couronner ?*

*Plus loin ton grand Cœur aspire ,
Et tu veux que désormais
Chacun gouste en cet Empire
Les plus doux fruits de la Paix ;
Pour accomplir ces merveilles
Tu n'interromps point tes veilles ;
Mais dans un si noble employ
Tout entier tu t'abandonnes ,
Et le repos que tu donnes ,
Tu ne le prens point pour toy.*

164 *Ode sur la Paix.*

*Ainsi lors qu'après la guerre
Que nous fait le mauvais Temps ,
On voit regner sur la Terre
La douce paix du Printemps ;
Le Soleil qui nous l'envoie ,
Quelque brillant qu'on le voye ,
N'arreste pas son grand cours ;
Mais redouble sa lumiere ,
Et poursuivant sa carrière ,
Donne encor de plus beaux jours.*

*Oüy quoyque disent nos Peres
Du regne du grand Henry ,
On sous des destins prosperes
La Paix a long-temps fleury ;
Nos jours tous remplis de joye ,
Devidez d'or & de soye ,
Seront plus heureux encor ,
Et deviendra veritable ,
Ce que la plus vaine fable
Raconte du siecle d'or.*



O D E
SUR LE MARIAGE DU ROY.

TOy qui sur un char de lumiere
 Parois aux portes d'Orient ,
 Et qui commences ta carrière
 Avec un visage riant ;
 Cein ton illustre front d'une clarté nouvelle ;
 Etalle , beau Soleil , tes plus riches trefors ;
 Et que ta robe d'or tout autour étincelle
 Des plus beaux diamans que l'Inde ait sur ses
 bords.

Fay-nous voir ta magnificence ,
 Que nos yeux en soient ébloüis ;
 Puisqu'enfin tu dois ta présence
 Au fameux Hymen de Loüis ,
 De tant de Majesté la splendeur l'environne ;
 Et d'une telle gloire il éclatte aujourd'huy ,
 Que de quelques rayons que ton chef se couronne ,
 Tu seras moins pōpeux & moins brillant que luy.

166 *Ode sur le Mariage du Roy.*

*L'Aurore jeune, fraîche & belle ,
Prévoyant la comparaison ,
Qu'on feroit de TERESE & d'elle :
A déjà quitté l'Horison ;
Elle fuit sagement sa honte trop certaine ,
Et malgré son orgueil la jalouse sçait bien ,
Que le teint delicat de nostre jeune REYNE ,
Est encore plus vif & plus frais que le sien.*

*Je le vois ce puissant Monarque ;
Et tu dois , clair-voyant Soleil ,
Le reconnoistre à cette marque ;
Qu'il est comme toy sans pareil.
Quelque vaste que soit ta course vagabonde ,
Sans flater ce grand ROY ; peux-tu pas témoi-
gner ,
Qu'il n'est point aujourd'hui de Prince dans le
monde ,
Si juste , si vaillant , si digne de regner.*

Ode sur le Mariage du Roy. 167

C'est luy qui mesme en son enfance ,

Se fit obéir en tous lieux ,

Moins par le droit de sa naissance ,

Que par le pouvoir de ses yeux.

Chacun à ses attraits fit gloire de se rendre ;

Sa douce majesté ravit toute la Cour :

Mais le voyant si beau dans un âge si tendre

Pent-estre le pris-tu pour le Dieu de l'Amour.

C'est lui qui parmi les alarmes

Et les plus redoutez hazars ,

Trouvant des douceurs & des charmes ,

N'aima que le mestier de Mars.

C'est luy qui tant de fois plein d'une ardeur guer-
riere ,

Fit tomber à tes yeux mille ennemis à bas :

Mais couvert qu'il estoit de sang & de poussiere,

Pent-estre le pris-tu pour le Dieu des combats.

168 *Ode sur le Mariage du Roy.*

*Cette REYNE qui l'accompagne ,
L'amour de la terre & des Cieux ,
Est de la noble & riche Espagne ,
Le trésor le plus précieux ;
Elle est de ce Heros la dernière conquête ;
Et le prix éclatant de ses actes guerriers ;
Ha ! qu'un Mirthe si beau pare bien une teste ,
Quand on le sçait mesler avec tant de lauriers ,*

*Que d'une vive & douce flame ,
On voit briller dans ses beaux yeux ;
L'aimable fierté de son ame ,
Et la gloire de ses ayeux.
Que d'un cœur aisément sa bouche a la victoire ;
Que ses bras font de honte aux marbres plus polis ,
Et qu'à ses belles mains plus blanches que
l'ivoire ,
Il sied bien de porter le beau sceptre des lys.*

C'est

Ode sur le Mariage du Roy. 165

*C'est Elle dont les puissans charmes ,
Loin de nous & de nos citez
Ont chassé le Demon des armes ,
Auteur de tant de cruantez :
Elle a fait revenir les plaisirs sur la Terre ,
Pareille de formais nous ne craignons plus rien ,
Et l'Amour éteignit le flambeau de la Guerre ,
Lorsque dans ses beaux yeux il alluma le sien.*

*Vois-tu ce Prince qu'on revere
En tous les coins de l'Univers ,
Qui sur l'un & l'autre hemisphere ,
Commande à cent peuples divers.
De ce Roy si puissant les terres fortunées ,
Qui cachent dans leur sein les tresors que tu fais ,
Par le vaste Ocean ne sont point terminées ,
Et sur elles ton œil ne se ferme jamais.*

162 *Ode sur le Mariage du Roy.*

*Vois-tu cette Auguste PRINCESSE ,
Qui d'un courage plus qu'humain ,
Montra sa force & son adresse ,
Quand le timon fut en sa main ,
De cent flots mutinez l'impetueuse rage ,
Contr'elle s'éleva d'un inutile effort ,
Et maîtresse toujours des vents & de l'orage ,
Elle voit aujourd'hui son vaisseau dans le port.*

*Tu sçais quelle est la destinée
De son jeune fils que tu vois ,
Tu sçais qu'un pareil hymenée
Le verra bien-tost sous ses loix :
Heureuse la Beauté que le Ciel doit élire ,
Pour rendre de son cœur les desirs arrestez ,
Et de qui les beaux yeux verront sous leur em-
pire ,
Celuy qui fait les vœux de mille autres beautez.*

Ode sur le Mariage du Roy. 163

** Mais regarde bien ce grand Homme ,
Digne d'un éternel honneur :
Ce heros la gloire de Rome ,
Et de la France le bonheur.*

*Par luy nostre valeur remplit toute la terre ,
Par luy nostre repos doit durer à jamais ;
Personne ne sçeut mieux l'art de faire la guerre,
Personne ne sçeut mieux l'art de faire la PAIX.*

*Regarde enfin cette Noblesse ,
Ces guerriers fiers & valeureux
Qui du PRINCE & de la PRINCESSE ,
Suivent le triomphe amoureux ;
Contemple ces Beutez dont la Cour est ornée ,
As-tu rien veu d'égal , & ne semble-t'il pas
Que l'Amour qui prend soin de ce grand hymenée ,
Pour embellir sa pompe augmente leurs appas.*

** Le Cardinal Mazarin,*

164 *Ode sur le Mariage du Roy*

*Le jeune hymen ravi de joye
D'un si noble & si doux employ ;
De ses beaux nœuds d'or & de soye
Engage leur cœur & leur foy.*

*Il voit avec plaisir que le Dieu de Cithere
Des long-temps les a joints de ses charmans liens,
Qui pour estre attachez avec moins de mystere
Ne sont pas moins serrez ny moins forts que les
siens.*

*Mais que cette Salle est pompeuse ;
Que son abord charme les yeux ,
Que cette table est somptueuse ,
Et que de mets delicieux ,
Par un heureux effort, le Ciel, la Terre & l'Onde
Semblent s'estre épuisez en ce riche appareil ,
Et jamais les Cefars maistres de tout le monde,
Dans leur plus grand éclat n'ont rien fait de pa-
reil,*

Ode sur le Mariage du Roy. 165

*Que cette parfaite harmonie
Frappe agreablement les sens,
Et que sa douceur infinie
Donne de plaisirs innocens.*

*Soleil pere des vers oſeray-je te dire
Que les airs immortels dont tu ravis les Dieux,
Ny les tons éclatans de ta ſçavante lyre
Ne ſont point ſi touchans ny ſi melodieux.*

*Par des cadences meſurées,
Au ſon de ces divins concerts
Les Dames richement parées
Eſtallent leurs charmes divers ;
Que leurs yeux ont d'éclat, que leur démarche
eſt fiere,*

*Du vaſte firmament les magnifiques feux,
Au milieu de la nuit n'ont point tant de lumiere,
Et ne vont point d'un pas ſi juſte & ſi nombreux.*

166 *Ode sur le Mariage du Roy.*

*Des Reynes la plus glorieuse
Qu'on voye en la suite des temps ,
Et des Meres là plus heureuse ,
ANNE que tes vœux sont contens !
Quelques grandes que soient les illustres merveil-
les
Dont ce genereux Fils a payé ton amour ,
Tu n'as point ressenti d'allegresses pareilles ,
Depuis l'heureux moment qu'il a reçu le jour.*

*Bien que son bras soit invincible ,
Et que les plus rudes combats ,
N'ayant pour luy rien de terrible ,
Luy soient de glorieux ébats ;
N'est-il pas vray pourtant quand il prenoit les
armes ,
Qu'on te voyoit pâlir , que tu tremblois de peur ,
Que tes beaux yeux pleuroient , & qu'enfin les
alarmes
Se donnoient dans le Camp bien moins que dans
ton cœur ?*

Ode sur le Mariage du Roy. 167

*Lors mesme qu'à cette tempeste
Succedoit un calme serein ,
Que le Laurier couvroit sa teste ,
Que la Palme ombrageoit sa main ;
Au milieu des transports que t'inspiroit sa gloire ,
Ton cœur de déplaisir n'estoit-il pas atteint ,
Quand tu considerois quelle estoit sa victoire ;
Et quel estoit le sang dont tu le voyois teint ?*

*En ce beau Jour tout contribuë
A satisfaire tes desirs ,
Et rien enfin ne diminuë
Le juste excez de tes plaisirs ;
Tu goustes les douceurs d'une parfaite joye ;
Qu'on peut bien ressentir , mais qu'on ne peut
penser ;
Digne de la grandeur du Ciel qui te l'envoye ,
Digne de ta bonté qu'il veut recompenser.*

168 *Ode sur le Mariage du Roy.*

*Mais bel Astre , l'heure s'avance ,
Qui t'oblige à quitter ces lieux ;
Ne vois-tu pas que ta presence
Te rend désormais ennuyeux ?*

*En sa robe d'argent la diligente Lune ,
A l'Hymen de Loüis veut paroistre à son tour ;
Retire, beau Soleil, ta lumiere importune ,
Et fay place à la Nuit plus belle que le Jour.*

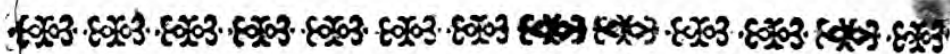
*Déjà de ses plus riches voiles
Elle commence à s'ombrager ,
Et troupe à troupe les Etoiles
Près d'elle viennent se ranger.
Qu'il fera beau la voir sortir de chez Neptune,
Au milieu des clartez de sa brillante Cour !
Retire, beau Soleil, ta lumiere importune ,
Et fay place à la Nuit plus belle que le Jour.*

Ode sur le Mariage du Roy. 169

*L'Amour en soupirant l'appelle ;
Fâché de la voir s'arrester ;
Et marchant toujours devant elle ,
La conjure de se hâster.*

*Que les charmes sont doux de cette aimable Brune ;
Quand ils sont éclairés du flambeau de l'Amour !
Retire, beau Soleil, ta lumière importune ,
Et fay place à la Nuit plus belle que le Jour.*





O D E A U R O Y

SUR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONARQUE à toy seul comparable,
Qui voudroit de tes doux transports
Exprimer l'excez incroyable,
Feroit d'inutiles efforts.

*Tu sçais de quel bonheur le Ciel te favorise ;
Un mortel comme moy ne le conçoit pas bien ;
Cette joye est trop vaste , & pour estre comprise,
Elle demande un cœur aussi grand que le tien .*

de Monseigneur le Dauphin. 071

*Dans cet événement prospère ,
Nostre esprit foible & limité
N'apperçoit & ne considere
Que sa propre felicité.*



*Nous croyons que ce Fils , dont l'heureuse Nais-
sance*

Promet à l'avenir cent miracles divers :

*Par l'ordre des Destins n'est donné qu'à la
France ;*

Et tu sçais qu'il est né pour tout cet Univers.

*Tu sçais que le Ciel qui le donne
A la sainte ardeur de tes vœux ,
Reserve plus d'une Couronne
A ce doux gage de tes feux.*

*Tu sçais que son Empire en tous lieux doit s'é-
tendre ,*

*Que rien ne doit borner ses valeureux exploits ,
Et que les Nations peuvent toutes prétendre
Au souverain bonheur de vivre sous ses loix.*

Où ce Fils , beau comme sa Mere
Et que l'on prendroit pour l'Amour ,
Sera vaillant comme son Pere ,
Et pour Mars sera pris un jour.

Cet aimable sujet de toutes nos tendresses
Deviendra la terreur des plus hardis Guerriers ,
Et ces petites mains qui te font des caresses ,
Renverseront l'orgueil des Tyrans les plus fiers.

De tant d'heureuses destinées
Le cours illustre & glorieux
N'attend plus qu'après les années
Et se lit déjà dans ses yeux.

Déjà l'on voit en luy ces marques éclatantes
Dont le Ciel ennoblit le front des Souverains ;
Et qui dès leur berceau visibles & brillantes
Separent les Heros du reste des humains.

*Bellone de sang affamée ,
Avant qu'il eust recen le jour ,
Par la voix de la Renommée ,
Nous menaçoit d'un prompt retour.
Déjà de toutes parts ses couleurs errantes
Répandoient un venin prest de tout embraser ,
Et portoient dans les cœurs leurs blessures cuisan-
tes ,
Quand ton Fils en naissant a sceu les écraser.*

*Tel autrefois le jeune Alcide ,
Etouffa deux affreux serpens ,
Qu'il vit d'un regard intrepide ,
Autour de son berceau rampans.
Les monstres étranglez par la main enfantine
De ce fameux Heros issu du sang des Dieux ,
Furent en mesme-temps, & de son origine ,
Et de ses grands travaux les signes glorieux.*

174 *Ode sur la Naissance , &c.*

*Ainsi c'est en vain que tes armes
Iroient luy gagner des Estats ;
Il trouvera bien plus de charmes
A ne les devoir qu'à son bras.*

*Oùi, quelque grand que soit le fertile heritage
Qu'en ce doux temps de paix tes soins font re-
fleurir
Son cœur ambitieux aimera davantage
Ceux que tu luy voudras laisser à conquérir ;*

*Quand ce jenne foudre de guerre
Sur les traces de Godefroy ,
Ira dans l'infidelle terre
Porter le carnage & l'effroy ;
Que tu seras content d'oïr la Renommée
Qui viendra te parler de ses faits glorieux ,
Et de voir d'un beau feu sa valeur animée
Egaler les exploits de tous ses grands ayeux ;*

E L E G I E.

JE viens, cruelle Iris, les yeux baignez de
larmes.

Me jeter à vos pieds & vous rendre les armes ;
Je viens malgré les maux que j'ai déjà soufferts,
Rentrer dans vos prisons, me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir sous vostre Em-
pire,

Et vous faire paroître un cuisant repentir
D'avoir insolemment essayé d'en sortir.

Lors que de vos beaux yeux la prompte &
vive flâme,

En passant dans les miens vint embraser mon ame,
Et que mon cœur épris de leur vive clarté
Leur offrit en tremblant sa chere liberté ;
Leur extrême douceur qui promet & qui flatte ;
Qui semble incompatible avec une ame ingratte,
Et qui sçait allumer tant d'aimables desirs,

*Me parut en secret approuver mes soupirs ;
Je crus que leurs regards me seroient favorables ;
Je crus que quelque jour ces beaux yeux adorables,
Voyant mon triste cœur tout percé de leurs traits,
Prendroient quelque pitié des maux qu'ils au-
roient faits.*

*Mais hélas ! quand j'osay vous declarer ma peine,
Je connus à quel point vous estiez inhumaine ;
Et vis que vostre cœur enflammé de courroux
N'estoit pas moins cruel que vos yeux estoient
doux.*

*Jeus beau vous faire voir l'extreme violence
Dont l'amour me forçoit de rompre le silence ;
Et que des mesmes feux dont il m'avoit brûlé
Il m'auroit fait mourir si je n'eusse parlé.
Rien ne put appaiser vostre injuste colere ;
Et depuis ce moment où je sceus vous déplaire ;
Je n'ay fait que gemir, que répandre des pleurs,
Et nourrir dans mon sein d'inutiles douleurs.
Je languissois ainsi loin de toute esperance ;
Et ployoïs sous le faix de la perseverance ,*

*Quand un lasche Depit voulut me secourir ,
Et faillit à me perdre au lieu de me guerir.
Ce noir fils du Chagrin & de l'Impatience ,
Estant les ennuis de ma longue souffrance ,
Et l'incroyable excès de vostre cruauté ,
Fit voir insolemment à mon cœur irrité
Tous les autres amans au milieu des delices ,
Et que seul je souffrois accablé de supplices.
Il me fit remarquer mille & mille bergers ,
D'un merite commun, inconstans & legers ,
Qui par un simple aveu de flames mensongeres
Avoient gagné le cœur de leurs jeunes bergeres ,
Et qui ne trouvant plus d'obstacle à leurs des-
sirs*

*Couloient leur douce vie au milieu des plaisirs ,
L'indiscret poursuivit son cruel stratagème ,
Et me fit aussi-tost refleschir sur moy-mesme ,
Où ne voyant qu'amour & que sincerité ,
Que respect, que tendresse, & que fidelité ,
Je vis , que des Amans qui brulent de voy-
seux ,*

*J'estois le plus fidelle & le plus amoureux.
Me reprochant alors d'avoir peu de courage
De souffrir si long-temps un si sensible outrage,
Romps ces indignes fers, me dit cet emporté,
Et reprens pour jamais ta douce liberté ;
Que desormais l'Amour cesse d'estre ton maistre,
Puisque l'Amour enfin n'est qu'un fourbe &
 qu'un traistre ,
Qui t'ayant par surprise engagé sous sa loy
Te manque de parole , & se rit de ta foy.
Pour secoïer son joug & braver sa puissance
Il ne faut que d'Iris éviter la presence .
Elle est toute sa force , & cet audacieux
N'est puissant que des traits qu'il prend dans ses
 beaux yeux ,
Fuy ces charmants appas dont ton ame est ravie,
Assure en t'éloignant le repos de ta vie ,
Et sçache que l'oubly suivi d'un fier mépris
Te vengera bien tost de l'Amour & d'Iris.
Cet injuste dessein me parut legitime ,
Et voila , belle Iris, où commence mon crime ;*

*J'écontay follement ce propos suborneur
Dont le Dépit rebelle empoisonnoit mon cœur.
Je voulus vous quitter pour éteindre ma flame,
Et le Traistre à tel point scut aveugler mon ame,
Que je creus loin de vous trouver quelques appas,
Et pouvoir vivre heureux où vous ne seriez pas.
Ainsi donc pour guerir de mon ardeur cruelle
Je me laisse conduire à ce guide infidelle,
Et d'un visage triste abandonnant ces lieux,
Je tasche à divertir mon ame par mes yeux.*

*Du bel Astre du jour la belle Avantcourriere
Ouvroit de l'Orient la pompeuse carriere,
Et sur un char d'opale entouré de rubis
Faisoit éclatter l'or de ses riches habits,
Quand d'un pas incertain suivant ma rêverie
Je me vis au milieu d'une longue prairie
Où brilloient à l'envi mille petites fleurs,
Sur un riche tapis de diverses couleurs.*

*Un Ruisseau s'égayant à la clarté nouvelle
Promenoit tout autour son onde claire & belle,
Enrichissoit des joncs le rivage humecté,*

Et sembloit en son cours un serpent argenté
Qui montrant au Soleil ses écailles superbes ;
En replis ondoyans se glissoit sur les herbes.
Mille oiseaux de plumage & de chant differens,
Sur les rameaux fleuris, des buissons odorans,
Faisant un doux concert de leur petit ramage,
Saluoient la lumiere & luy rendoient hommage,
Mais hélas ! ces objets à mes yeux presentez,
Loin, trop aimable Iris, d'effacer vos beautez,
Vinrent par leurs doux traits en rafraîschir l'idée
Que malgré le Dépit mon ame avoit gardée,
Et loin de rencontrer en ce charmant séjour
Un azile à convertir des forces de l'Amour,
Je ne connus que trop, admirant sa puissance,
Que j'estois en des lieux de son obéissance ;
Par tout où je jettay mes timides regards
Le cruel à mes yeux s'offrit de toutes parts,
Sur la molle prairie où Flore se retire
Tantost il se joüoit avecque le Zephyre ;
Tantost près des oiseaux il venoit s'arrester
Conduisoit leur musique & les faisoit chanter ;

Tantost agenouillé sur la rive de l'onde
Il aiguisoit ses traits vainqueurs de tout le monde.
Fuyons, criai-je alors , & nous sauvons ailleurs,
L'Amour est dans ces prez, l'Amour est sous ces
fleurs.

Sur un mont sourcilleux & presqu'inaccessible,
Par les rudes sentiers d'une route pénible ,
Fuyant de ces beaux lieux les dangereux appas,
Toujours triste & chagrin je conduisis mes pas.
Au sommet de ce mont un bois épais & sombre
Sous ses rameaux feuillus cacheoit le frais &
l'ombre

Qui redoutant les traits du Dieu de la clarté
Dans cet azile obscur trouvoient leur seureté
La mousse parfumée & les herbes champestres,
Qui croissant à l'abri des chesnes & des hestres
Semblent en reverer la superbe grandeur ,
Exhalloient tout autour une agreable odeur.
Au travers des haliers & des vertes fougères
Erroient les Daims peureux & les Biches legères,
Qui rentroient aussi-tost dans le bois le plus noir ,

*Et que l'œil incertain ne faisoit qu'entrevoir.
Je voulus m'arrester pressé de lassitude ,
Et gouter le repos dans cette solitude :
Mais hélas ! je connus qu'aux cœurs biē amoureux
Encor plus que les prez, les bois sont dangereux ;
Que l'ombre & le silence enflament leur blessure ,
Et que le vert lambris d'une forest obscure ,
Qui resiste aux ardeurs du bel Astre du jour ,
N'est pas impenetrable à celles de l'Amour.*

*Je le vis le cruel, qui dans ce lieu sauvage
Avec son petit arc faisoit plus de ravage
Que Diane n'en fait dans toutes les forests ,
Rien qui se presentast n'échappoit à ses traits ;
Le timide chevreuil, quoy qu'ailé par la crainte
En avoit ressenti l'inévitable atteinte ;
Le Cerf bramoit sans cesse en son fort écarté
Du coup que dans son cœur l'Amour avoit porté ;
La Tourtre desolée & plaignant son veuvage,
Sur un triste rameau dépouillé de feuillage ,
Par son chant langoureux exprimoit son tourment ,
Et remplissoit le bois d'un long gémissement.*

*Je ne sçay s'il me vit, mais au fonds de mon ame,
Je sentis, belle Iris, descendre un trait de flame,
Qui reveillant en moy vostre doux souvenir,
Fit à mon cœur blessé pousser un long soupir.*

*Je sors de la forest & le long de la plaine
Je suis aveuglément le Dépit qui m'entraîne,
Je traverse des monts, des citez, des deserts,
Des vallons, des costeaux, des fleuves & des mers;
Je passe en mille lieux pour soulager ma peine :
Mais de quelque costé que le Depit me meine,
De mon cruel tourment je sens toujours les coups,
Et ne puis m'éloigner de l'Amour, ny de Vous.
Ces prez, ces bois, ces fleurs dont l'aimable peinture*

*Pare agreablement le sein de la Nature,
Ces monts imperieux, ces deserts écartez,
Ces fertiles vallons, ces superbes citez,
Ces verdoyans costeaux, ces jaunissantes plaines,
Ces fleuves orgueilleux, & ces claires fontaines,
D'un langage muet me disoient tour à tour
Il n'est rien qui ne cede au pouvoir de l'Amour.*

*Puis au fond de mon cœur retraçant vostre
image ,*

*A l'envi l'un de l'autre ils luy rendoient hom-
mage ,*

*Et disoient tour à tour en luy quittant le prix ,
Il n'est rien qui ne cede à la beauté d'Iris.*

*Ainsi je reconnus ma trop vaine entreprise ,
Et l'erreur dont mon ame avoit esté surprise ,
Ainsi je vis mon crime, & j'en eus telle horreur
Que j'en pensay mourir de honte & de douleur.*

*Ainsi , cruelle Iris, viens les yeux en larmes
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes.
Ainsi malgré les maux que j'ay déjà soufferts,
Je viens triste & confus me remettre en vos fers ,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre ,
Suivre vos dures loix , mourir sous vostre Em-
pire ,*

*Et vous faire paroistre un cuisant repentir
D'avoir insolemment essayé d'en sortir.*

REMERCIEMENT

REMERCIEMENT

à Messieurs de l'Académie Française.

Prononcé le 23. Novembre 1671.

MESSIEURS,

Quand je considere l'honneur que je reçois d'entrer dans cette illustre Compagnie, & qu'en mesme temps je pense combien je merite peu cette grace, je ne sçay laquelle est la plus grande en moy ou de la joye que j'en ressens ou de la confusion que j'en ay: Aussi, Messieurs, ay-je douté long-temps si je ne ferois pas mieux de ne pas rechercher un avantage, qui en demande tant d'autres que je n'ay point. Mais j'ay crû que si je n'excelle pas dans la profession des belles Lettres, la passion extraordinaire que j'ay pour elles me suffiroit elle seule pour estre reçu parmy vous, de mesme qu'il suffit pour estre Philosophe d'avoir l'amour de la sagesse. Ce qui pourroit encore justifier ma hardiesse & vostre choix tout ensemble, c'est que du moins je me puis vanter de bien connoistre le prix de la grace que vous me faites. Je sçay que

j'entre en société avec les plus éloquens, les plus ingénieux & les plus sçavans hommes de nostre siècle, que le seul amour des Lettres a unis ensemble, & que le seul mérite a distingué des autres. Je sçay que vous estes les veritables dispensateurs de la gloire, établis pour donner à la vertu la plus belle récompense qu'elle puisse recevoir hors d'elle-mesme, & pour immortaliser les actions des Heros, pendant que celles de tous les autres hommes tombent dans les tenebres éternelles de l'oubly. Car, Messieurs, je suis persuadé que la Posterité éloignée ne parlera gueres que de vous ou de ceux dont vous aurez parlé. Quand le Cardinal de Richelieu, cet homme dont on peut dire que la passion dominante estoit de faire éclater la grandeur de son Maître & celle de sa Patrie; quand, dis-je, ce grand personnage jetta les fondemens de cette Compagnie, peu de gens virent comme luy le mérite de l'action qu'il faisoit; on la regarda comme une marque de son amour pour les belles Lettres; on le loüa, peut-estre, d'avoir trouvé le temps d'y penser parmi ses importantes occupations, & l'on admira que ce grand Genie chargé de tant d'affaires, & occupé à mettre l'ordre dans toutes les parties du Royaume, estendist encore ses soins à ce qui regarde la beauté du discours & l'arrangement des paroles, Mais il avoit

toute une autre pensée d'un établissement si loüable , & il le regarda sans doute non seulement comme une chose tres-glorieuse en elle-mesme , mais comme celle de ses actions qui conserveroit la gloire de toutes les autres : Il sçavoit que les loüanges de la Cour & les acclamations du peuple ne laissent aucune trace qui demeure après elles, & que la Renommée se taist avec autant de soin des grands événemens , quand une fois ils sont passez , qu'elle prend de peine à les publier & à en faire du bruit au moment qu'ils arrivent ; il jugea donc que les seuls ouvrages de l'Esprit estant immortels , il falloit élever & former des Ouvriers capables d'en faire d'excellens qui portassent dans les siècles à venir la gloire de son Prince & la memoire des services qu'il luy rendoit. Et parce que le temps altere toutes choses, il souhaita que l'Académie s'occupast sans relasche à polir nostre Langue & à la fixer autant qu'il se pourroit : pour empescher de vieillir les Ouvrages qui seroient faits de son temps, & oster aux siècles suivans tout moyen de leur nuire ; par l'impuissance où ils seroient de porter la pureté du langage à une plus haute perfection.

C'est dans cette pensée que Monseigneur le Chancelier , le veritable Nestor de nostre siècle , moins encore par son âge que

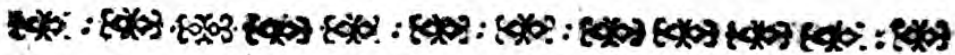
196 *Remerciement à Messieurs*

par son eloquence toute puissante & par sa prudence consommée, veut quelquefois estre present à vos conferences, & donne avec joye à la direction de ce corps une partie des soins qu'il employe si utilement au bien de tout l'Estat. C'est dans cette mesme veüe que les hommes de la premiere dignité & de la plus haute elevation ont ambitionné d'estre vos Confreres, & ont crû que la qualité d'Académicien ajousteroit quelque nouvel éclat aux glorieux titres dont ils sont revestus; Et certainement, Messieurs, s'il y a quelque chose dans le Regne passé qui puisse estre envié par le Regne present, où rien ne s'obmet de ce qui peut faire fleurir les belles connoissances & les beaux Arts, où la liberalité du Prince se répand sur tous les gens de Lettres qui donnent quelque marque d'une suffisance extraordinaire où nous voyons s'élever l'Illustre Académie des Sciences, en laquelle l'Astronomie, la Geometrie & la Physique ne trouvent rien ny dans les cieux, ny sur la terre qui échape à leur connoissance; où d'autres Académies encore nous forment des Apelles, des Phidias & des Vitruves: S'il y avoit, dis-je, quelque chose que le Regne present pust envier au Regne passé, ce seroit l'establissement de cette Illustre Compagnie. Mais on ne pouvoit commencer trop tost à polir & à perfectionner une langue qui apa-

remment doit estre un jour celle de toute l'Europe , & peut-estre de tout le monde ; & sur tout d'une Langue qui doit parler de L O U I S quatorzième. On ne pouvoit trop tost former des Orateurs , des Poëtes & des Historiens pour celebrer ses grandes actions. En effet , Messieurs , quelques riches que soient les talens que chacun de vous possède ; il y a de quoy les employer tous, il y a de quoy les épuiser. Car quels sujets de Poëme sa valeur & ses exploits militaires ne fourniront-ils point à tous les Poëtes , qui sans le secours de la fable & de la fiction y trouveront l'heroïque & le merveilleux : Quelle moisson de loüanges ne rencontreront point les Orateurs dans les autres vertus de ce Prince , dont le simple recit formera des Eloges & des Panegiriques ? Quel amas d'évenemens memorables & de faits éclatans pour ceux qui prendront soin de l'Histoire ? quelle doit estre la force de leur stile pour répondre à la dignité de leur matiere , & de quel art n'auront-ils pas besoin pour accorder la vray-semblance avec la verité ; & faire croire aux siècles avenir ce que nous avons de la peine à concevoir , quoy que nous le voyions ? Quand ce grand Prince commença à prendre luy-mesme le soin de ses affaires , il sembla que Dieu nous le donnoit une seconde fois , formé de sa main & remply de cette sagesse qui

fait regner les Rois ; & on le vit paroître dans son conseil avec des lumieres plus vives & plus penetrantes , que celles de tous ceux qu'il y avoit appelez. Quand la juste poursuite de ses droits l'obligea d'entreprendre la guerre , ses Generaux & ses Capitaines les plus experimentez furent surpris de se voir moins sçavans que luy dans le mestier de la guerre & dans l'exercice de la discipline militaire ; & l'on sçait qu'il leur enseigna une maniere rapide de conquerir , dont leur experience , ny l'Histoire mesme ne leur fournissoit aucun exemple. Je ne parle point de sa Valeur ny de son Intrepidité dans les hazards , qui a fait trembler tant de fois , quoy que diversement , ses Sujets & ses Ennemis , ce sont des vertus ordinaires aux Heros. Mais vous , Messieurs , qui connoissez toutes les beautez & toutes les graces du discours , qui sçavez la peine qu'il y a de les acquerir , quelle a esté vostre surprise de le voir posseder ce precieux don de la parole en un degré de perfection , où personne n'est peut-estre jamais arrivé par la voye de l'étude & des preceptes ? Qu'il me soit permis d'ajouster à ce que je viens de dire un nouveau sujet d'étonnement , parce qu'il est d'une chose qui est plus de ma connoissance que toutes les autres : c'est , Messieurs , qu'il n'y a rien dans les beaux Arts dont il ne voye,

dont il ne pénétre toutes les graces & toutes ces délicatesses qui ne sont connues que des Maîtres ; tant il est vrai que lorsque le bon sens , ou pour mieux dire , la sagesse se trouve au souverain degré dans une ame , elle lui tient lieu de toutes les sciences que les hommes n'ont inventées que pour suppléer au défaut de cette sagesse. Ainsi donc, Messieurs, je regarde ce Grand Monarque comme un modèle parfait & achevé , dont tous les aspects sont admirables, & qui est mis au milieu de vous pour en tirer des images fidèles qui ne périssent jamais ; afin que les actions de ce Prince , qui font la félicité présente de ses peuples , deviennent encore utiles à la postérité , par les grands exemples qu'elles donneront aux Princes des siècles à venir. Voilà le digne objet de vos travaux & de vos veilles. Pour moy , Messieurs je m'efforceray avec le secours de vos doctes Conférences , de vous suivre de loin , & de mériter avec le temps la place qu'il vous a plu me donner aujourd'hui dans cette Illustre Compagnie.

**COMPLIMENT DE L'ACADEMIE**

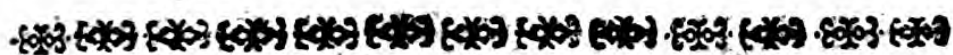
Françoise, fait à Madame la Chanceliere en quittant l'Hostel Segulier où elle s'assembloit, pour aller tenir ses Conferences au Louvre, le May 1672.

MADAME,

Quelque glorieux qu'il soit à l'Académie Françoise d'estre appelée au Louvre pour y tenir ses Conferences; il est vray neantmoins qu'elle ne quitte qu'avec douleur le lieu où elle les a tenuës jusqu'icy avec tant de douceur & de satisfaction. Il luy arrive, Madame, la mesme chose qu'à ceux qui quittent leur pays natal, pour passer en d'autres pays plus riches & plus abondans, & où la fortune leur offre un établissement considerable; Quelque beaux & delicieux que ces pays puissent estre, ils ne leur ostent point le regret de la patrie, & jamais ils ne forment dans leur esprit une idée aussi agreable que celle des lieux bien-aimez où ils ont passé les premieres années de leur vie. S'il est vray, Madame, que ce sentiment

si naturel à tous les hommes soit particulièrement fondé sur le souvenir des assistances & des caresses qu'ils ont reçues de leurs Parens , quel doit estre le ressentiment de la Compagnie après les marques de bonté & de tendresse qu'elle a reçues de son illustre Protecteur , qui a toujours eu pour elle toute l'affection d'un veritable Pere. Je ne m'arrestera point , Madame , à exagerer les obligations que nous luy avons , moins encore à vous parler de ses vertus & de ses qualitez extraordinaires , qui feront à jamais l'admiration des siecles à venir ; cela a esté traité trop dignement par ceux de la Compagnie qui ont fait son eloge pour y toucher après eux , je diray seulement que pour bien connoistre la grandeur de la perte que nous faisons , il ne faut que considerer quelle est la consolation que le Ciel donne à nostre douleur. L'Académie Françoise perd son Protecteur en la personne de Pierre Seguiet, elle le retrouve en la Personne de Louis XIV. Elle se voit obligée de quitter cette demeure bien-aimée , & on la meine au Louvre pour y continuer ses exercices academiques , comme si la protection qu'elle perd en Monseigneur le Chancelier ne pouvoit estre bien réparée , que par celle du plus grand Roy du monde, & qu'elle ne pust passer dignement de cet Hostel en un moindre lieu que le plus superbe & le plus

202 *Compliment de l'Académie, &c.*
celebre Palais de l'Univers. Mais, Madame, si l'Académie Française a le déplaisir de quitter les lieux où vous l'avez reçue si obligamment, même dans les jours de vostre affliction & de la sienne, elle demande en grace qu'elle ne sorte pas de vostre souvenir. Et comme de son costé elle conservera éternellement la memoire des obligations infinies dont vous l'avez comblée, elle vous supplie, Madame, que vous la consideriez toujours comme une Compagnie qui vous est dévouée entierement, & dont tous les particuliers qui la composent font gloire d'estre vos tres-humbles & tres-obeïssans Serviteurs.



COMPLIMENT DE L'ACADEMIE

*Françoise fait au Roy à son retour de
la Campagne de Hollande , le 13.
Aoust 1672.*

SIRE ,

Il n'y a personne qui voyant aujourd'huy
l'Academie Françoise se presenter à Vostre
Majesté , ne croye qu'elle vient la remercier
de la grande & illustre matiere qu'elle donne
à ses Historiens , à ses Orateurs & à ses Poë-
tes , & luy promettre en mesme temps l'im-
mortalité qui est dûë à tant de belles actions.
Cependant , SIRE , l'Académie se trouve
dans une disposition toute contraire : Elle
vient , si elle ose le dire à Vostre Majesté ;
Elle vient se plaindre du trop grand nombre
& de la trop grande beauté de vos exploits qui
la mettent dans l'impuissance de les égaller ja-
mais par la parole ; & bien loin qu'elle pré-
tende leur donner l'immortalité , elle vient
reconnoistre sincerement que ce seront ces
mesmes exploits qui donneront l'immortalité
à ses ouvrages. Car s'il est vray , SIRE, que la
Posterité la plus éloignée recherche avec soin
& lise avec plaisir ces Odes , ces Eloges & ces

Pa 4 *Compliment de l'Académie, &c.*

negyriques qui celebrent vos loüanges, ce sera principalement parce qu'elle y trouvera le Nom auguste de Vötre Majesté, qui fera éternellement son admiration & ses delices. Tous ces monumens élevez à vostre gloire, bien qu'ils semblent n'estre faits que pour la conserver, seront eux-mesmes conservez par vostre gloire ; semblables à ces figures que l'Architecture employe dans ses ornemens, qui sont portées & retenues par l'édifice mesme qu'elles paroissent soustenir. Il ne reste donc, SIRE, à l'Académie Françoisse qu'à tâcher de ne point avilir la matiere précieuse que luy fournissent vos grandes actions, & d'en tirer des images fidelles sans y employer l'exageration qui luy sera desormais inutile : Elle espere d'autant plus réüssir dans ce dessein, qu'elle se voit soustenue de la protection toute puissante de vostre Nom, & qu'elle se voit aussi appelée dans la demeure sacrée de Vötre Majesté. Cette dernière grace, SIRE, a rendu les Muses bien glorieuses: elles n'ont jamais si bien crû, ny à si bon titre estre filles de Jupiter ; mais il estoit juste de leur élever le courage, ayant à leur demander des choses qui en veulent tant pour estre entreprises & pour estre bien executées. Elles y feront, SIRE, tous leurs efforts, & si la force leur manque, du moins ne manqueront-elles jamais ny de zele ny de reconnoissance.

LA PEINTURE.

POÈME.

DOux charme de l'esprit, aimable Poësie,
 Conduis la vive ardeur dont mon ame est
 saisie,

Et meflant dans mes vers la force à la douceur
 Viens louer avec moy la Peinture ta sœur,
 Qui par les doux attraits dont elle est animée,
 En seduisant mes yeux, a mon ame charmée.

Et toy fameux le Brun, ornement de nos jours,
 Favori de la Nymphé, & ses tendres amours,
 Qui seul as merité par ta haute science,
 D'avoir de ses secrets l'entiere confidence,
 D'une oreille attentive écoute dans ces vers
 Les dons & les beautez de celle que tu sers.

De l'Esprit éternel la sagesse infinie
 A peine eut du Chaos la Discorde bannie,
 Et le vaste pourpris de l'Empire des Cieux
 A peine estoit encor peuplé de tous ses Dieux.

*Qu'ensemble on vit sortir du sein de la Nature
L'aimable Poësie & l'aimable Peinture ,
Deux sœurs, dont les appas égaux, mais differens,
Furent le doux plaisir de l'Esprit & des Sens :
L'aînée eut en naissant la parole en partage ,
La plus jeune jamais n'en eut le moindre usage ;
Mais ses traits & son teint ravirent tous les
Dieux ;*

*Sa sœur charma l'oreille, elle charma les yeux,
Elle apprit avec l'âge & les soins de l'Escole ,
A si bien reparer son défaut de parole ,
Que du geste aisément elle sceut s'exprimer ,
Et non moins que sa sœur discourir & charmer.
Si juste elle sçavoit d'une adresse incroyable
Donner à chaque objet sa couleur véritable ,
Que l'œil en le voyant de la sorte imité
Demandoit à la main si c'estoit vérité.*

*Si-tost qu'elle parut sur la voute éternelle
Tous les Dieux étonnez eurent les yeux sur elle,
Et pour apprendre un art si charmant & si beau
Chacun d'eux à l'envi prit en main le pinceau.*

*Le Maître souverain du Ciel & de la Terre,
D'un rouge étincelant colora son Tonnerre ,
Et marqua d'un trait vif dans la vague des airs
L'éclat ébloüissant de ses brillans éclairs.*

*Dés la pointe du jour la diligente Aurore ,
Depuis l'Inde fameux jusqu'au rivage More,
Couvrit tout l'Horison d'un or luisant & pur ,
Pour y répandre ensuite & le pourpre & l'azur.*

*Celui qui des saisons fournit l'ample carrière,
Fit toutes les couleurs de sa seule lumière ;
Et ses rayons dorez sur la terre & les eaux
Furent dès ce moment comme autant de pinceaux,
Qui touchant les objets d'une légère atteinte ,
Leur donnerent à tous leur véritable teinte.*

*D'un trait ingénieux l'inimitable Iris
Traça sur le fonds bleu du celeste lambris
Un grand arc triomphal dont les couleurs bril-
lantes*

*S'unissant l'une à l'autre, & pourtant différentes,
De leur douce nûance enchanterent les yeux ,
Et furent l'ornement de la voûte des Cieux.*

*La celeste Junon sur le front des nuages ,
Peignit d'or & d'azur cent diverses images ,
Et la mere Cibeles en mille autres façons ,
Colora ses guerets, ses prez & ses moissons.*

*Mais le plaisir fut grand de voir Flore &
Pomone*

*Sur les riches présens que la Terre leur donne
A l'envi s'exercer en couchant leurs couleurs ,
A qui l'emporteroit ou des fruits, ou des fleurs.
Les Nymphes toutefois des tranquilles fontaines,
Et des mornes estangs qui dorment dans les
plaines ,*

*Ravirent plus que tous les yeux & les esprits ,
Et sur les autres Dieux remporterent le prix.
Ce fut peu d'employer les couleurs les plus vives
A peindre en cent façons le penchant de leurs
rives ,*

*D'une adresse incroyable on les vit imiter
Tout ce qu'à leurs regards on voulut présenter.
Des plaines d'alentour , & des prochains bocages
Sur l'heure elles formoient cent divers paysages ,*

*Et le plus vifte oyseau si-tost qu'il paroiffoit ,
Eftoit peint fur leur onde au moment qu'il paffoit.*

*Au pied de l' Helicon d'un art inimitable
La Nymphé avoit construit fa demeure agreable ;
Là fouvent Apollon, qui plus voifin des Cieux
Habite de ce mont les fommets glorieux ,
Venoit avec plaifir voir les nobles penfées
Qu'avoit fa docte main fur la toile tracées ,
Et luy communiquoit fes fçavantes clartez
Sur les deffeins divers qu'elle avoit meditez.*

*Un jour qu'il vint trouver cette Nymphé char-
mante ,*

*Dans fon riche Palais, ou d'une main fçavante
Sur les larges parois, & dans les hauts lambris
Elle-mefme avoit peint mille tableaux de prix ;
Il la vit au milieu d'une fuperbe falle ,
Où le jour éclairoit d'une lumière égale ,
Qui par les traits hardis de fes doctes pinceaux,
D'un foïn laborieux retouchoit les tableaux*

** De neuf jeunes Beutez, qui toutes fingulieres*

** Les neuf Genres de Peintures.*

*Sous ses ordres suivoient neuf diverses manieres,
Et qui s'estant formé de differents objets ,
Avoient représenté neuf sortes de sujets.*

a Celle qui s'occupoit aux tableaux de l'Histoire ,

*Sur sa toile avoit peint l'immortelle victoire ,
Que sur les fiers Titans remportèrent les Dieux,
Lors qu'un injuste orgueil leur disputa les Cieux.
Sur l'Olympe éclattant d'une vive lumiere
Paroissoit des vainqueurs la troupe auguste &
fiere ;*

*Et dans l'ombre gisoient les Titans dispersez ,
Fumans du foudre encor qui les a renversez.*

*b Une autre moins severe, & plus capricieuse ,
Avoit des mesmes Dieux peint la fuite honteuse,
Quand sur les bords du Nil vivement alarmez
On les voyoit encor à demi transformez ;
D'un Belier bondissant la toison longue & belle,
Cachoit le Souverain de la troupe immortelle.
La timide Venus plus froide qu'un glaçon ,*

a L'Histoire.

b Les Grotelques.

Femme à moitié du corps finissoit en poisson.

Et Bacchus dōt la peurrēdoit les regards mornes

Avoit déjà d'un Bouc & la barbe & les cornes ;

Apollon qui se vit des aisles de corbeau ,

Se détourna de honte, & quitta le tableau.

a Il se plut dans un autre à voir le vieux Silene,

Qui haste sa monture, & s'y tenant à peine ,

Meine un folastre essien de Fannes insolens ,

Et de Dieux Chreuepieds, yures & chancelans.

b Ensuite il contempla l'image de son Pere ,

Plus connoissable encor par ce saint caractere

Qui le fait adorer des Dieux & des humains ,

*Que par le foudre ardent qu'il porte dans ses
mains.*

c Sur la toile suivante il vit les beaux rivages

Du sinueux Penée, & ses gras pasturages ,

Où libre de tous soins à l'ombre des ormeaux

Pan faisoit resonner ses fresles chalumeaux.

d Dans un autre Tableau riche d'Architecture,

*a Les Bachanales. b Les Portraits, c Les Païsages.
d L'Architecture.*

*Il voit de son Palais la superbe structure
 Où brillent à l'envi, l'or, l'argent, le cristal ;
 L'opale, & le rubis du bord Oriental.*

*a Dans le tableau suivant il sent tromper sa
 vue ,*

*Par le fuyant lointain d'une longue avenue
 De cedres palissans, & de verts orangers,
 Dont Pomone enrichit ses fertiles vergers.*

*b Ensuite il voit le Nil, qui sur ses blonds ri-
 vages*

*Abreuve de ses eaux mille animaux sauvages,
 c Puis les lys, les œillets, les roses, les jasmins,
 Qui de la jeune Flore émaillent les jardins.*

*De ces tableaux divers le beau fils de Latone
 Contemple avec plaisir le travail qui l'étonne,
 Admire leurs couleurs, leurs ombres, & leurs
 jours,*

Puis regardant la Nymphé, il luy tint ce discours.

*Beauté de l'Univers, honneur de la Nature,
 Charme innocent des yeux trop aimable Peinture,*

a La Perspective. b Les Animaux. c Les Fleurs.

Rien ne peut égaler l'excellence des traits
Dont brillent à l'envi ces chefs-d'œuvres parfaits;
Mais puisque l'Avenir en ses replis plus sombres,
N'a rien dont mes regards ne penetrent les ombres,

Je veux vous reveler les succès éclatans,
Qu'aura vostre bel Art dans la suite des temps,
Quand aux simples mortels l'Amour par sa puissance
En aura découvert la premiere science.

La Grece ingenieuse à qui les Dieux amis,
De l'ame, & de l'esprit tous les dons ont promis,
Entre les Regions doit estre la premiere
Sur qui de tous les Arts s'épandra la lumiere;
Chez elle les Mortels sçavans & curieux,
Marqueront les premiers le mouvement des Cieux;

Les premiers verront clair dans cette nuit obscure
Dont se cache aux mortels la secrette Nature;
Le Meandre étonné, sur ses tortueux bords,
De la premiere Lyre entendra les accords.

*Vostre Art en mesme-temps pour comble de sa
gloire*

*Fera mille tableaux d'éternelle memoire ,
Avec un soin sans égal les fruits représentez ,
Par les oiseaux deceus se verront bequeter ,
Et là d'un voile peint avec un art extrême ,
L'image trompera les yeux du trompeur mesme.
D'un Maistre renommé le chef-d'œuvre charmant
De sa ville éteindra l'affreux embrasement.
D'un autre plus fameux la main prompte & fi-
delle*

*Peindra la Citherée, & la peindra si belle ,
Que jamais nul Pinceau n'osera retoucher
Les beaux traits que le sien n'aura fait qu'ébau-
cher.*

*Par mille autres travaux d'une grace infinie ,
La Grece fera voir sa force & son genie.
Mais comme le Destin veut que de toutes parts
Habitent tour à tour la Science & les Arts ;
Que de ses grands desseins la sagesse profonde
En veut avec le temps honorer tout le monde ,*

*Et dans tous les climats des hommes habitez ,
Epandre de leurs feux les fecondes clartez ,
Les jours arriveront où l'aimable Italie
Des Arts , & des Vertus doit se voir embellie ;
Le Chantre de Mantouë égalera les sons
Dont le divin Aveugle animoit ses chansons ;
Et du Consul Romain les paroles hautes
Feront autant de bruit que les foudres d'Athenes.
Alors éclattera l'adresse du Pinceau ,
Et l'ouvrage immortel du penible Ciseau ;
Là de mille tableaux les murailles parées ,
Des Maîtres de vostre Art se verront admirées ;
Et les marbres vivans épars dans les vergers
Charmeront à jamais les yeux des Estrangers.
Mais à quelque degré que cette gloire monte ,
Rien ne peut empêcher que Rome n'ait la honte ;
Malgré tout son orgueil de voir avec douleur
Passer chez ses voisins ce haut comble d'honneur :
Lorsque par les beaux arts , non moins que par la
guerre ,*

La France deviendra l'ornement de la Terre ,

*Elle aura quelque-temps ce précieux trefor
Qu'elle ne croira pas le posséder encor ,
Mais quand pour élever un Palais qui réponde
A l'auguste grandeur du plus grand Roy du
monde ,*

*L'Homme, en qui tous les Arts sembleront ramas-
sez ,*

*Du Tibre glorieux les bords aura laissez ,
Elle verra qu'en vain de ces lieux elle appelle
La Science & les Arts qui sont déjà chez elle :
Sagement toutefois d'un desir curieux
Les Esleves iront enlever de ces lieux ,
Sous de vieilles couleurs, la Science cachée ,
Que vainement ailleurs leur main auroit cherchée ,
Et mesurant des yeux ces marbres renommés
En dérober l'esprit dont ils sont animez.*

*Les Arts arriveront à leur degré suprême ;
Conduits par le genie & la sagesse extrême ,
De cetuy dont alors le plus puissant des Rois
Pour les faire fleurir aura sceu faire choix.
D'un sens qui n'erre point sa belle ame guidée ;*

Et

*Et possédant du beau l'invariable Idée ,
Elevera si haut l'esprit des Artisans ,
En leur donnant à tous ses ordres instruisans ,
Et leur fera tirer par sa vive lumière ,
Tant d'exquises beautez du sein de la matiere ;
Qu'eux-mesmes regardant leurs travaux plus
qu'humains*

A peine croiront voir l'ouvrage de leurs mains.

*Nymphes c'est en ce temps que le bel art de
peindre*

*Doit monter aussi haut que l'homme peut attein-
dre ,*

Et qu'au dernier degré les Pinceaux arrivez

Produiront à l'envi des tableaux achevez ;

*Tableaux , dont toutefois l'ample & noble ma-
tiere ,*

Que le Prince luy seul fournira toute entiere ,

Encor plus que l'Art mesme aura de l'agrément ,

Et remplira les yeux de plus d'étonnement.

Mille exploits inouis d'éternelle memoire

Se verront dans le cours de sa brillante histoire,

Où tout ce que la Fable a jamais inventé
Aura moins d'agrément, de force & de beauté.

Rien ne peut égaler la science infinie
Des Maîtres qui peindront au gré de leur génie,
Ses galans Carroufels, ses Spectacles charmans,
Ses Ballets, ses Festins, ses divertissemens.

Combien sera la main noble, sçavante, & juste,
Qui donnera la vie à ce Visage auguste,
Où seront tous les traits, par qui les Souverains
Charment & font trembler le reste des humains?

Que ceux dont le bon goût donné par la Nature,
Aime, admire, & connoît la belle Architecture,
Auront l'esprit content, & les yeux satisfaits,
De voir les grands desseins de ses riches Palais,
Qui pour leur noble audace, & leur grace immor-
telle

Des pompeux bâtimens deviendront le modèle;

Qu'il sera doux de voir peint d'un soin curieux
De tous les beaux vergers le plus délicieux,

Soit pour l'aspect fuyant des longues avenues,
Soit pour l'aimable objet des différentes vœux,

*Soit pour le riche émail, & les vives couleurs
Des parterres semez des plus riantes fleurs,
Soit pour ces grands estangs, & ces claires fontaines*

*Qui de leurs vases d'or superbes & hautaines,
Et malgré la Nature, hostesses de ces lieux,
Par le secours de l'Art monteront jusqu'aux
Cieux ?*

*Soit enfin pour y voir mille troupes errantes
De tous les animaux d'espèces différentes
Qui parmi l'Univers jusqu'alors dispersez,
Dans ce charmant réduit se verront ramassez,
C'est là que le Heros las du travail immense
Qui exige des grands Rois l'employ de leur puissance,*

*Ayant porté ses soins sur la Terre & les Flots;
Ira goûter en paix les charmes du repos;
Afin qu'y reprenant une vigueur nouvelle,
Il retourne aussi-tôt où son peuple l'appelle.*

*Ainsi lorsque mon char de la Mer s'approchant,
Roule d'un pas plus vîte aux portes du Couchant,*

*Après que j'ay versé dans tous les coins du monde
 Les rayons bienfaisans de ma clarté feconde ,
 J'entre pour ranimer mes feux presque amortis
 Dans l'humide séjour des grottes de Thetis ,
 D'où sortant au matin couronné de lumière ,
 Je réprends dans les Cieux ma course coutumière.*

*Dans ces temps bienheureux de gloire & de
 grandeur ,*

Telle doit de vostre Art éclater la splendeur.

*Là se tient Apollon, & la Nymphé ravie ,
 De voir de tant d'honneurs sa Science suivie ,
 Se plaint en son cœur des Destins envieux ,
 Qui remettoient si loin ce siècle glorieux.*

*Le Brun, c'est en nos jours que l'on voit éclaircies
 Du fidelle Apollon les grandes propheties ,
 Puisqu'enfin dans la France on voit de toutes
 parts*

Fleurir le regne heureux des Vertus & des Arts.

Tu sçais ce qu'on attend de ces rares Genies

Qui pour connoître tout , ont leurs clartez unies,

Et pour qui desormais la Nature & les Cieux

N'ont rien d'impenetrable à leur œil curieux.

De combien d'Amphions les sçavantes merveil-
les ,

De combien d'Arions les chansons nompareilles ,

Nous ravissent l'esprit par leurs aimables vers ,

Et nous charment l'oreille au doux son de leurs
airs ?

Mais il suffit de voir ce que ta main nous donne ,

Ces chef-d'œuvres de l'Art, dont l'Art mesme s'é-
tonne ,

Et ce qu'en mille endroits de tes grands ateliers ,

Travaille sous tes yeux la main des Ouvriers.

C'est là que la Peinture avec l'or & la soye

Des grands événements tous les charmes déploie ,

Et que la docte éguille avec tant d'agrément

Trace l'heureux succez de chaque événement.

Là d'un art sans égal se remarque dépeinte

Du Monarque des Lys la ferveur humble &

sainte ,

Lors qu'il reçoit les dons du baume précieux

Qu'autrefois à la France envoyèrent les Cieux.

Là les yeux sont charmez de l'auguste présence

*De deux Princes rivaux qui jurent alliance
Et devenus amis, mettent fin aux combats
Qui depuis trente Etez de soloient leurs Etats,
Loüis, le cœur touché d'une solide gloire,
Et vainqueur des appas qu'étalloit la victoire,
Prefere sans regret le repos des sujets
Au bonheur assuré de ses vaillans projets.*

*Icy brille l'éclat de l'heureuse journée,
Où le sacré lien d'un illustre Hymenée,
Parmi les vœux ardents des peuples réjouis,
Joint le cœur de THERESE à celui de Loüis.*

*Là se voit l'heureux jour, favorable à la
France,*

*Qui donne tous les biens qu'enferme l'esperance,
Faisant naistre un Dauphin, en qui le Ciel amis
Dequoy remplir le sort à la France promis.*

*Sur un autre tableau s'apperçoit figurée
Dunkerque, qui des mains de l'Anglois retirée,
Ouvre ses larges murs & le fond de son cœur*

A Loüis son Monarque & son liberateur.

*Ensuite on apperçoit la Nation fidelle ,
Qui pleine de respect, de chaleur, & de zele ;
Vient à ce grand Heros d'elle-mesme s'offrir ;
Et sous ses Estendars veut ou vaincre, ou mourir.*

*Icy le fier Marsal, au seul éclair du foudre ,
Se rend avant le coup qui l'eût réduit en poudre ,
Et du courroux du Prince évitant le malheur ,
Epreuve sa clemence au milieu de sa valeur.*

*Icy devant les yeux de l'Europe assemblée ,
L'Espagne reconnoist que de fureur troublée ,
Elle a près la Tamise épanché nostre sang
Et nous cede à jamais l'honneur du premier rang :
Au front de son Ministre on voit la honte em-
preinte ,*

*Sur ceux des Estrangers la surprise & la crainte ,
Dans les yeux des François brille l'aise du cœur ,
Et dans ceux de Loüis l'heroïque grandeur.*

*Icy pour expier une pareille offense
Rome vient de Loüis implorer la clemence ,
Promet d'en élever d'éternels monumens ,*

Et le desarme ainsi de ses ressentimens.

*Là le Rab étonné voit son onde rougie
De l'infidelle sang des peuples de Phrygie
Que le bras des François par cent vaillans efforts
Au salut de l'Empire a versé sur ses bords.*

*Mais le Brun désormais il faut que tu t'ap-
prestes*

*A donner à nos yeux ces fameuses conquêtes
Où le Prince luy-mesme au milieu des combats,
De son illustre exemple animoit les soldats,
Où pareil aux torrens qui tombant des montagnes
Entraînent avec eux les moissons des campagnes,
Il a d'un prompt effort fierement renversé
Tous les murs ennemis, où son cours a passé.*

*De tant de grands sujets un amas se presente,
Capables d'épuiser la main la plus sçavante,
Que sans doute étonné de ce nombre d'exploits,
Ta peine la plus grande, est d'en faire le choix
Mais gardes d'oublier, quand d'un pas intrepide
On le vit affronter la tranchée homicide,
Qui surprise, trembla d'un si hardi dessein,*

Au moment périlleux qu'il entra dans son sein.

*C'est là qu'avec grand soin il faut qu'en son vi-
sage*

Tu traces vivement l'ardeur de son courage,

Qui dans l'aspre danger ayant porté ses pas

Le fasse reconnoître au milieu des soldats ;

*Fais-nous voir quand Doüay succombant
sous ses armes*

THERESE y répandit la douceur de ses charmes,

Et de ses seuls regards fit naître mille fleurs ,

Où naguères couloient & le sang, & les pleurs.

Quand l'Isle se voyant presque reduite en cendre,

Par le feu des assauts qui la force à se rendre ,

*Elle ouvre à son vainqueur ses murs & ses rem-
parts ,*

*Où gronde & fume encor le fier courroux de
Mars ;*

En ce Prince elle voit tant de vertus paroître,

Qu'elle benit le Ciel de luy donner un maistre

*Qu'au prix de plus de sang, elle auroit dû vou-
loir ,*

Qu'elle n'en a versé pour ne le pas avoir.

*Sur tout que ta main prenne un pinceau de lu-
miere ,*

Pour tracer dignement sa victoire derniere ,

Où le cœur averti par la secrette voix

De cet Ange qui veille au bonheur des François,

Il quitta tout à coup sa conquête nouvelle ,

Et courant sans relasche où la gloire l'appelle ,

Il suit les Ennemis qui chargeoient nos soldats,

Laissez & dépourvus du secours de son bras.

La terreur de son Nom qui devança ses armes ,

Epandit dans les rangs de si vives alarmes

Qu'arrivant sur les lieux il trouva nos Guerriers

*Qui tous à pleines mains moissonnoient des Lau-
riers ;*

Ces Lions à sa venë animant leur courage ,

Firent des Ennemis un si cruel carnage ,

*Qu'il connut que son Nom prevenant son grand
cœur*

Deroboit à son bras le titre de vainqueur ,

Et qu'enfin la Victoire attendoit toute preste

Qu'il parust à ses yeux, pour couronner sa teste.

*Ainsi, quand au matin les ombres de la nuit
Combattent les rayons du premier jour qui luit,*

A peine en arrivant la belle Avancouriere

Annonce le retour du Dieu de la lumière ,

Qu'on voit de toutes parts les ombres trebucher ;

Où derriere les monts s'enfuir & se cacher.

*Cependant , cher le Brun , sçais-tu que cette
gloire*

Dont tu le vois paré des mains de la Victoire ,

Qui ternit la splendeur des autres demi-Dieux ,

Qui de son vif éclat ébloït tous les yeux ,

Et fait qu'en le voyant l'ame presque l'adore ,

Sçais-tu que cet éclat n'est encor que l'aurore ,

*Et le rayon naissant des beaux & des grands
jours*

Qu'il fera sur la Terre au plus haut de son ccours.

Où du Dieu que je sers les plus sacrés augure :

Par qui l'ame entrevoit dans les choses futures ,

Et les divins accords de nos saintes Chançons ,

Ne sont qu'un vain mensonge & d'inutiles sons ;

Où nous allons entrer dans un siècle de gloire
Qui couvrira de honte, & la Fable, & l'Histoire,
Qui fameux & fertile en mille exploits divers
Portera sa lumière au bout de l'Univers.

Que je voy de combats & de grandes journées,
De remparts abbatus, de batailles gagnées,
De triomphes fameux, & de faits tous nouveaux
Qui doivent exercer tes glorieux pinceaux !
Alors sans remonter au siècle d'Alexandre,
Pour donner à ta main l'effor qu'elle aime à prendre

Dans le noble appareil des grands Evenemens,
Dans la diversité d'Armes, de Vestemens,
De Païs, d'Animaux, & de Peuples étranges,
Les Exploits de Loüis sans qu'en rien tu les
changes ,

Et tels que je les voy par le sort arrestez ,
Fourniront plus encor d'étonnantes beautéz,
Soit qu'il faille étaler sa guerrière puissance
Près des murs de Memphis , de Suze & de Birsance ;

Soit qu'il faille tracer ses triomphes pompeux
Où suivront enchaînez des Tyrans orgueilleux
Qui sur leur triste front auront l'image empreinte
D'une sombre fierté qui flechit sous la crainte,
Et dont l'affreux regard de douleur abbatu,
Du glorieux Vainqueur publiera la vertu,
Où les Ours, les Lions, les Tigres, les Panthe-
res,

Redoutable ornement des Terres étrangères,
Les riches vases d'or, & les meubles exquis
Marqueront les climats des Royaumes conquis.
Voilà les grands travaux que le Ciel te pré-
pare,

Qui seront de nos jours l'ornement le plus rare
Et des siècles futurs le trésor précieux,
Puis qu'on sçait que le temps, peintre judicieux,
Qui des Maîtres communs les tableaux decolore
Rendra les tiens plus beaux, & plus charmans en-
core,

Lors que de son pinceau secondant ton dessein
Il aura sur leurs traits mis la dernière main.

*Cefut ce qu'autrefois un sage & ſçavant Maître
Aux peintres de ſon temps ſceut bien faire con-
noître ,*

*Il ſceut par ſon adreſſe en convaincre leurs yeux
Et leur en fit ainſi l'emblème ingenieux.*

*Il peignit un vieillard dont la barbe chenuë
Tomboit à flots épais ſur ſa poitrine nuë ,
D'un ſable diligent ſon front eſtoit chargé
Et d'ailes de Vautour tout ſon dos ombragé ;
Près de luy ſe voyoit une faux argentée
Qui faiſoit peur à voir, mais qu'il avoit quittée
Pour prendre ainſi qu'un Maître ébauchant un
tableau ,*

*D'une main une éponge, & de l'autre un pinceau
Les chefs-d'œuvres fameux , dont la Grece ſe
vante ,*

*Les Tableaux de Zeuxis , d'Apelle & de Ti-
mante ;*

*D'autres Maîtres encor des ſiecles plus âgez ,
Eſtoient avec honneur à ſa droite rangez ;
A ſa gauche giſoient honteux & mépriſables ,*

*Des peintres ignorans les tableaux innombrables
Ouvrages sans esprit , sans vie & sans appas
Et qui bleissoient la vue , ou ne la touchoient pas.
Sur les uns le Vieillard , à qui tout est possible,
Passoit de son pinceau la trace imperceptible ,
D'une couche legere alloit les brunissant ,
T marquoit des beautez , mesme en les effaçant ;
Et d'un noir sans égal fortifiant les ombres ,
Les rendoit plus charmans , en les rendant plus
sombres ,*

*Leur donnoit ce teint brun qui les fait respecter
Et qu'un pinceau mortel ne sçauroit imiter.
Sur les autres tableaux d'un mépris incroyable,
Il passoit sans les voir l'éponge impitoyable ,
Et loin de les garder aux siècles à venir
Il en effaçoit tout jusques au souvenir ,*

*Mais le Brun , si le temps dans la suite des
âges ,*

*Loin de les effacer embellit tes ouvrages ,
Et si ton Art t'élève au comble de l'honneur ,
Sçache que de Loüis t'est venu ce bonheur.*

Quand le Ciel veut donner un Heros à la Terre
Aimable dans la paix, terrible dans la guerre,
Dont le nom soit fameux dans la suite des ans,
Il fait naistre avec luy des hommes excellens,
Qui sont par leurs vertus, leur courage & leur
zele,

Les dignes instrumens de sa gloire immortelle,
Et qui pour son amour l'un de l'autre rivaux
Le suivent à l'envi dans ses rudes travaux :
De là nous sont donnez ces vaillans Capitaines
Qui semant la terreur dans les Belghiques plaines
Et courant aux dangers sur les pas de Loüis,
Secondent de leurs bras ses exploits inouis.
De là viennent encor, & prennent leur naissance
Ces Nestors de nos jours, dont la rare prudence
Travaillant sous le Prince au bien de ses Sujets
Exécute avec soin ses glorieux projets.

De là nous est donné cet homme infatigable
Cet homme d'un labeur à jamais incroyable,
Qui sans peine remplit les emplois les plus hauts
Qui sans peine descend jusqu'aux moindres tra-
vaux,

*Qui l'esprit éclairé d'une lumière pure ,
Voit tout , agit par tout ; semblable à la Nature
Dont l'ame répandue en ce vaste Univers
Opere dans les Cieux , sur la Terre & les Mers
Où paroist sa sagesse en merveilles fertile ,
Et dans le mesme-temps sur le moindre reptile
Fait voir tant de travail , que nos regards surpris
Ne peuvent concevoir les soins qu'elle en a pris.*

*Mais le Ciel non content que du Heros qu'il
donne*

*Par mille grands Exploits la vertu se couronne ,
Il forme en mesme-temps par ses seconds regards
Des hommes merueilleux dans tous les plus beaux
Arts ,*

*Afin qu'en cent façons ils celebrent sa gloire ,
Et que de ses hauts faits conservant la memoire ,
Des vertus du Heros la brillante clarté
Serve encor de lumière à la Posterité.*

*De là nous sont venus tant de doctes Orphées
Qui chantent de Loüis les glorieux trophées ,
Apollon de ses feux anime leurs efforts*

*Et leur inspire à tous ces merveilleux accords ;
 De là vient que le Ciel au gré de la Nature
 A voulu qu'en nos jours la charmante Peinture
 T'ait mis au premier rang de tous les favoris
 Que dans le cours des ans elle a le plus chers ;
 T'ait donné de son Art la science profonde ,
 Ait caché dans ton sein cette source féconde
 De traits ingénieux , de nobles fictions
 Et le fonds infini de ses inventions.*

*Ainsi donc qu'à jamais ta main laborieuse
 Poursuive de Louis l'histoire glorieuse ,
 Sans qu'un autre labeur , ny de moindres tableaux
 Profanent désormais tes illustres pinceaux ;
 Songe que tu luy dois tes traits inimitables ,
 Qu'il y va de sa gloire , & qu'enfin tes semblables
 Appartiennent au Prince , & luy sont reservez
 Ainsi que les trésors sur ses terres trouvez.*

*Et vous , Peintres sçavans , heureux dépositaires
 Des secrets de la Nymphé & de ses saints mystères*

*Dont par vostre discours , & les traits de vos
mains*

Se répand la lumière au reste des humains

** D'hommes tous excellens, sage & docte assemblée*

Que les bontez du Prince ont de graces comblée,

De ce Roy sans égal vous sçavez les hauts faits,

Vous voyez devant vous ses superbes Palais ,

*Allez , & que par tout vos pinceaux se répan-
dent*

*Pour donner à ces lieux les beautez qu'ils deman-
dent ,*

Que là, vostre sçavoir par mille inventions

Parle de ses vertus & de ses actions ;

Montrez que de vostre Art la science est divine,

Et qu'il tire des Cieux sa premiere origine.

*Quelques profanes voix ont dit que le ha-
zard*

Aux premiers des mortels enseigna ce bel Art,

Et que quelques couleurs bizarement placées

Leur en ont inspiré les premieres pensées ,

¶ L'Académie Royale de Peinture & Sculpture.

*Mais qu'ils sçachent qu'Amour le plus puissant
des Dieux*

*Le premier aux humains fit ce don precieux ;
Qu'à sa main liberale en appartient la gloire ,
Et pour n'en plus douter, qu'ils en sçachent l'hi-
stoire.*

*Dans l'Isle de Paphos fut un jeune E stranger
Qui vivoit inconnu sous l'habit d'un Berger ,
La Nature avec joye & d'un soin favorable
Amassant en luy seul tout ce qui rend aimable
Avec tant d'agrémens avoit sceu le former
Que ce fut mesme chose & le voir & l'aimer.
Des Eaux , & des Forests les Nymphes les plus
fieres ,*

*Sans attendre ses vœux, parlerent les premieres,
Mais son cœur insensible à leurs tendres desirs,
Loin de les écouter, méprisa leurs soupirs.
Entre mille beautez, qui rendirent les armes
Une jeune Bergere eut pour luy mille charmes
Et de ses doux appas luy captivant le cœur
Eut l'extrême plaisir de plaire à son vainqueur ;*

*L'aïse qu'elle sentit d'aimer & d'estre aimée ,
Accrut encor l'ardeur de son ame enflammée.
Soit que l'Astre des Cieux vienne allumer le jour
Soit que dans l'Océan il finisse son tour
Il la voit de l'esprit, & des yeux attachée
Sur le charmant objet dont son ame est touchée ;
Et la Nuit, quand des Cieux elle vient s'emparer,
Sans un mortel effort ne l'en peut separer.*

*Pour la seconde fois la frilleuse Ironnelle
Annonçoit le retour de la saison nouvelle ,
Lors que de son bonheur le destin envieux
Voulut que son Berger s'éloignast de ces lieux,
La nuit qui preceda cette absence cruelle
Il vint voir sa Bergere, & prendre congé d'elle,
Se plaindre des rigueurs de son malheureux sort
Et de ce dur départ plus cruel que la mort.
Elle paste, abbatüe, & de larmes baignée
Deplore en soupirant sa triste destinée ,
Et songeant au plaisir qu'elle goûte à le voir,
Ne voit dans l'avenir qu'horreur & desespoir.
Amour qui sçais ma flame & les maux que j'en-
dure,*

La Peinture.

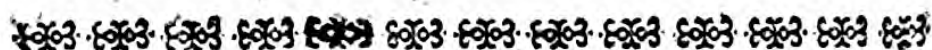
*N'auras-tu point pitié de ma triste aventure ;
 Je ne demande pas la fin de mon tourment ,
 Mais hélas ! donne-moy quelque soulagement .
 Sur l'aile des soupirs la priere portée
 Du tout-puissant Amour ne fut point rejetée .
 Sur le mur opposé la lampe en ce moment
 Marquoit du beau garçon le visage charmant ,
 L'ébloüissant rayon de sa vive lumière
 Serrant de toutes parts l'ombre épaisse & grossière
 Dans le juste contour d'un trait clair & subtil ,
 En avoit nettement désigné le profil .
 Surprise elle apperçoit l'image figurée ,
 Et se sentant alors par l'Amour inspirée
 D'un poinçon par hasard sous ses doigts ren-
 contré ,
 Sa main qui suit le trait par la lampe montré ,
 Arrête sur le mur promptement & sans peine
 Du visage cheri la figure incertaine ;
 L'Amour ingénieux , qui forma ce dessein ,
 Fut vû dans ce moment luy conduire la main .
 Sur la face du mur marqué de cette trace*

*Chacun du beau Berger connu l'air & la grace,
Et l'effet merveilleux de cet événement
Fut d'un Art si divin l'heureux commencement.*

*Par la Nymphe aux cent voix la charmante
Peinture*

*Instruite du succès d'une telle aventure,
Vint apprendre aux Mortels mille secrets nou-
veaux*

*Et leur montra si bien, comment dans les tableaux
Les diverses couleurs doivent estre arrangées,
Ensuite au gré du jour plus ou moins ombragées;
Comment il faut toucher les contours & le trait,
Et tout ce qui peut rendre un ouvrage parfait,
Qu'enfin l'Art est monté par l'étude & l'exemple
A ce degré suprême où nostre œil le contemple,
Digne de la grandeur du Roy que nous servons,
Digne de la splendeur du siècle où nous vivons.*



L'AMOUR GODENOT.

Pendant que Godenot fin , & rusé matois ,
 Fait de si jolis tours , & de si bonne grace ,
 Voyez-vous bien l'Amour plus rusé mille fois ,
 Qui fait de son costé cent tours de passe-passe.

Sa main tient un cœur amoureux ,

Qu'il vient de partager en deux

D'un souffle de coquetterie :

Mais voyez bien ce tour , il n'est pas si com-
 mun ;

De deux cœurs il n'en fera qu'un

Par la poudre de sympathie.

Qu'il se jouë agreablement !

Et qu'avec lui le temps se passe doucement . . .

Mais hélas , belle Iris , je me suis laissé prendre ,

Et n'ay pû m'en deffendre.

Ce petit Charlatan me voyant attentif

A voir vos yeux si doux & vostre teint si vif
 M'a

*Sans que je m'en sois aperçeu ;
Peut être avec la même adresse
L'a-t-il mis dans vos mains sans que vous l'ayez
veu.*

SUR UN BOUQUET.

MADRIGAL.

Allez , petites fleurs , voir l'aimable
Sylvie ,
L'unique objet de tous mes soins ;
Si ce bien vous coûte la vie,
Il ne m'en coustera pas moins.



A P O L L O N ,

ET LES NEUF MUSES.

Le brillant Apollon l'œil & l'ame du monde
 De toutes les clartez est la source feconde ;
 La noble Calliope en ses vers sérieux
 Celebre les Heros , chante les demi-dieux ;
 De la sage Clio la main trace l'histoire ;
 Et du Temps qui s'enfuit conserve la memoire ,
 L'amoureuse Erato d'un plus simple discours
 Conte des jeunes gens les diverses amours ,
 L'agreable Thalie instruit , plaist & folastre ,
 Et de cent mots plaisans rejoït le Theatre ,
 La grave Melpomene en la Scene fait voir
 Des Roys qui de la Mort éprouvent le pouvoir ;
 L'agile Terpsicore aime sur tout la danse
 Et se plaist d'en regler les pas & la cadence ,
 Euterpe la champestre à l'ombre des ormeaux
 Fait retentir les bois de ses doux chalumeaux ,

Apollon & les neuf Muses. 243

La docte Polhymnie en l'ardeur qui l'inspire ,

Sur mille tons divers fait resonner sa lyre ,

Et la sage Uranie élève jusqu'aux Cieux

De ses chants immortels le vol audacieux.

M A D R I G A L.

UN Aveugle en passant vous remet en mémoire

Qu'aujourd'huy de mon Saint l'on celebre la gloire ,

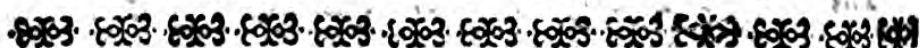
*Et vous fait m'envoyer les presens les plus doux**

Ma joye , Iris , seroit extrême ,

Si cet Aveugle étoit le même ,

Qui me fait tant penser à vous ,

* Des confitures.



SUR UNE BELLE VOIX.

MADRIGAL.

L Ors qu'Iris charme nos oreilles
Ne craignons point pour nostre liberté,
On peut en toute seureté
Gouster avec plaisir de si douces merveilles.
Ce n'est pas que sa voix qui charmeroit les
Dieux,
Pour captiver un cœur ne soit que trop puissante;
Mais c'est que devant qu'elle chante
Tout est déjà vaincu par les traits de ses yeux.





RESPONSE A UN POEME
de Monsieur QUINAULT, où
Apollon se plaint que le Mece-
nas des gens de Lettres refuse
d'estre loué.

A *Insi donc, cher QUINAULT, Apollon
trouve étrange*

Que nostre Mecenas refuse la loüange;

Et que son ferme cœur que rien ne peut tenter

Prenne peine à la fuir comme à la meriter.

*Un amour plus puissant en luy se fait con-
naistre,*

*C'est, & nous le sçavons, la gloire de son
maistre*

Qui le possède entier, qui fait tous ses desirs

Et qui ferme son ame à tous autres plaisirs.

*Si donc, pour satisfaire à l'ardeur qui le
presse*

On le voit attentif prendre garde sans cesse

246 *Response à M. Quinault.*

*Que les moindres tributs à LOUIS destinez,
Par quelque avare main ne soient point détournés.*

*Pourroit-il voir ailleurs la loüange donnée
Qui plus que les tresors au Prince est destinée,
Qui de tous les parfums a la plus douce odeur,
Et peut seule remplir les souhaits d'un grand cœur?*

Le siècle où nous vivons, ce siècle plein de gloire

Qui couvrira de honte & la Fable & l'Histoire,

Est fécond, je l'avouë, en esprits excellens

Donnez tous à l'envi de précieux talens :

Mais quel qu'en soit le nombre, & quoy qu'on en attende,

La moisson qu'on leur offre est encore plus grande,

*Ils ne pourront suffire, avec toutes leurs voix,
A chanter dignement ses glorieux exploits.*

Moins encore à trouver des fleurs toujours nouvelles

Dignes de couronner ses vertus immortelles.

*Que ceux dont le Genie est masle & vigoureux
Celebrent sans repos ses actes valeureux :*

Et pour mieux soutenir le faix d'un tel ouvrage

Qu'ils en fassent entr'eux le glorieux partage.

*L'un dira de quel air ce jeune Conquerant
Marcha contre Marsal, qui le voyant si grand,
Si fier & si semblable au Maître de la Terre,
Se rendit & prévint le coup de son Tonnerre ;
Il pourra dire encor les furieux combats
Où son Nom qui faisoit l'office de son bras
Donnant du cœur aux siens & des forces nouvelles ,*

Rougit les eaux du Rhab du sang des Infidelles.

*Un autre le peindra quand son bras Irrité,
Des rebelles Flamans abbatit la fierté ;
Quand bravant le peril d'un courage intrépide,*

248 *Response à M. Quinault.*

*On le vit affronter la tranchée homicide ,
Ou quand sollicité par son heureux destin
Il soignit ses soldats qui combattoient Marsin,
Et qui tous animez par son Nom , par sa gloire,
Avant qu'il les joignist obtinrent la victoire ,
Ainsi que loin du bras qui les a décochez
Les traits donnent la mort à ceux qu'ils ont
 touchez.*

*Quelque autre dans ses Vers aura pour en-
 treprise*

*En deux fois six soleils la Bourgogne conquise ;
Où malgré les remparts armez de mille feux ,
Et la saison contraire aux exploits belliqueux ,
LOUIS precipitant ses hautes destinées*

Fit en des jours si courts de si grandes Journées.

*Un autre dépeindra la Hollande aux abois ,
Où d'abord il força quatre Forts à la fois ,
Prit des Villes sans nombre , & d'un ferme cou-
 rage*

Franchit du large Rhin le perilleux passage.

Il en peindra le Dieu saisi d'étonnement .

Response à M. Quinault. 249

*Mais joyeux de toucher au fortuné moment
Qu'il va voir glorieux couler toute son onde
Sous les augustes Loix du plus grand Roy du
monde ,*

*Qui maistre de ses bords & craint de toutes
parts ,*

Le rendra plus fameux que n'ont fait les Césars.

*Une autre Muse enfin , noble , heroïque &
fiere*

Dira pompeusement sa conqueste derniere ,

Sur tout quand Besançon forcé de tous costez

Eut ouvert à LOUIS ses deux grandes Citez.

Le Fort qui les défend élevé dans la nuë ,

Et qui se laisse à peine approcher à la veüe ,

Libre encore & tout gros de foudres meurtriers ,

Sembloit avec mépris regarder nos guerriers.

C'est-là , dit le Heros , c'est-là , Troupe fidelle ,

Que l'objet de vos vœux , la Gloire vous ap-

pelle ;

Plus le chemin qu'elle offre est rude & dange-

reux ,

150 *Re sponse à M. Quinault.*

Et plus elle a d'appas pour des cœurs genereux

*La Gloire en ce moment de rayons couronnée ,
Telle qu'elle est au soir d'une grande Journée ,
Parut au haut du mont invitant les soldats
A mépriser la mort & leur tendant les bras.
Où la Déesse épand sa lumiere divine ,
Le mont s'abaisse & semble une douce colline ,
Couverte en son sommet de cent nobles lauriers
Dont tóujours les plus beaux se cueillent les pre-
miers ,*

*L'échelle en mille endroits aussi-tost est dressée
Tous ont pour y monter une ardeur empressée ,
Et brûlans à l'envy d'un genereux transport ,
Veulent sans plus tarder la victoire ou la mort ,
Malgré des feux tonnans l'effrayante lumiere ,
Et de leur plomb fatal la grese meurtriere ,
Contre le roc affreux on les voit gravissans ,
Et vers le haut du mont l'un l'autre se poussans.
Arrivez au sommet ils forcent la barriere ,
Affrontent l'Ennemy qui se cache derriere ,
Et se joignant à luy corps à corps , bras à bras ,*

Response à M. Quinault. 251

*Reçoivent vaillamment ou donnent le trépas,
De cent coups redoublez nos canons les secon-
dent ,*

*D'un semblable courroux ceux du Fort leur ré-
pondent ;*

*A la lueur des feux on voit de toutes parts
La Mort impitoyable errer sur les remparts.
Mais enfin nos Guerriers tous obstacles sur-
montent ,*

*Rien n'arreste leur bras , il n'est rien qu'ils ne
domtent ,*

*Et l'ennemy ployant sous leur vaillant effort ,
Perd courage , s'enfuit , & leur cede le Fort ,
Voilà de grands sujets & d'illustres ma-
tieres*

*Pour exercer la voix de nos Muses guerrieres,
Celles dont le genie est plus tendre & plus doux,
Qui du Dieu des combats , redoutent le cour-
roux ,*

*Et que feroient trembler ces sanglantes con-
questes ,*

252 *Response à M. Quinault.*

*Qu'elles chantent les jeux & les galantes Fêtes
Dont le Prince se plaist à réjouir sa Cour ,
Quand sa foudre repose & laisse agir l'Amour.*

*Ces nuits de mille éclairs brillantes & parées ,
Et de feux colorez richement éclairées ;
Ces aimables vergers que les plus belles fleurs
Emaillent en tout temps de leurs vives couleurs ;
Ces flots d'argent que l'Art plus fort que la
Nature ,*

*Eleve & fait briller sur un fond de verdure ;
Ces immenses canaux & tant d'autres beautés ,
Qui parent à l'envy ces jardins enchantez ,
Demandent les accords de la plus douce Lyre ,
Qui pour plaire & charmer n'aura qu'à les dé-
crire.*

*Ceux dont l'esprit s'applique à conduire la
main*

*Qui grave en bas relief l'histoire sur l'airain ,
Sous le voile sacré de cent doctes images.
Transmettront ses hauts faits jusqu'à la fin des
âges ,*

*D'un immortal burin on y verra tracez
Ses ennemis cent fois par son bras terrassez,
La pureté des loix en tous lieux restablie,
Des funestes duëls la fureur abolie,
Aux Corfès insolens le pardon accordé,
Par l'Espagne aux François le premier rang
cedé,*

*De bastimens pompeux la France décorée,
De glorieux presens la science honorée,
Toute la suite enfin des mirales divers
Dont LOUIS chaque jour étonne l'Univers.
Ces grandes actions, sous formes empruntées,
Par une Muse adroite artistement traitées,
Iront de la Peinture exercer le pinceau,
Et servir de matiere au penible Ciseau,
Ce sont là tous sujets de grandeur infinie,
Capables d'épuiser le plus vaste genie.*

*Ainsi du Dieu des vers celebres Nourissons,
N'employez point ailleurs vos divines chansons;
Par elles vostre nom dans les races futures
De ce fameux Heros suivra les aventures,*

254 *Responſe à M. Quinault.*

Et voſtre Mecenas par elles enchanté

Aura ce que ſon cœur a le plus ſouhaité.

Du reſte il luy ſuffit pour ſe faire connoiſtre ;

Qu'on ſçache à l'avenir qu'il ſervoit un tel

Maître ,

Et que ſon zele ardent a mérité le choix

Qu'en a fait le plus Sage & le plus Grand des

Rois.

CRITIQUE DE L'OPERA,

O U

EXAMEN DE LA TRAGEDIE

intitulée ALCESTE, ou le Triomphe

D'ALCIDE.

DIALOGUE.

CLEON. **J**E viens de l'Opera qui m'a semblé
tres-beau, & qui m'a fort divertî.

ARISTIPPE. Vous vous moquez ?

CLEON. Point du tout.

ARISTIPPE Vous avez donc comme moi
donné dans le panneau. Je l'avois trouvé ad-
mirable, & y avois pris, ce me sembloit,
bien du plaisir ; mais Dorilas m'a fait voir
qu'il est detestable, & qu'on s'y ennuye ef-
froyablement.

CLEON. Voilà ce que c'est que d'estre trop
habile. Quand on est parvenu à un certain
degré de capacité, on ne prend plus plaisir à
rien, & cela me console de mon igno-
rance,

ARISTIPPE. Je sçai que vous vous y con-
noissez, & c'est ce qui m'estonne : car tout le
monde crie contre cette Piece.

CLEON. Tout le monde, c'est trop ; mais pour beaucoup de gens, je le croi. Je suis persuadé que les Musiciens qui n'y chantent pas, les Comédiens des trois Troupes, les Poètes qui composent pour le Théâtre, les Partisans du petit Opera, & les amis du Marquis de Sourdiac, trouvent l'Opera mauvais. Et comme ce sont tous gens d'esprit bien receus chez toutes les personnes de qualité, je ne doute point qu'ils ne le fassent aussi trouver mauvais à bien du monde.

ARISTIPPE. Pourquoi voulez-vous qu'ils en parlent mal de dessein formé, eux qui trouvent que le Cadmus estoit beau, & qui le regrettent tous les jours.

CLEON. Le Cadmus ne leur fait plus de mal, & ils en font l'Oraison funebre avec plaisir. Mais afin que nous nous entendions, est-ce de la Poésie, de la Musique, ou des Decorations, que vous voulez parler.

ARISTIPPE. Je n'entends parler que de la Poésie ; car pour la Musique & les Decorations, j'en suis assez content.

CLEON. Croyriez-vous bien que l'approbation que cette Piece a receüe à la Cour quand elle y a esté repetée, est cause en partie du décry où elle est dans la Ville, & où la mise la Cabale pour se venger du chagrin qu'elle en a eu. De combien pensez-vous qu'une Piece empire à l'égard de certaines gens, à

chaque repetition qu'on en fait à la Cour ? sur tout quand ces repetitions sont suivies de loüanges & d'applaudissemens. A l'issüe de l'une de ces repetitions , l'Autheur en fut traité du plus ignorant de tous les hommes.

ARISTIPPE. Si ces Messieurs disoient en general , que l'Alceste ne vaut rien , j'avouë qu'il ne faudroit pas les en croire sur leur parole. Mais ils font voir par le détail , en quoy cette Piece est defectueuse , tant pour la conduite du sujet , qui est miserable , que pour la versification , qui fait pitié. Ils font voir que l'Autheur a tout gasté , en ne mettant pas dans sa Piece ce qu'il y a de plus beau dans Euripide , & en y ajoûtant des Episodes ridicules , mal liez & mal assortis au sujet.

CLEON. J'ay eu la curiosité pour me rafraîchir la memoire de la fable d'Alceste, de relire avec soin la Comedie qu'Euripide en a composée. Je vais vous en faire l'abregé ; Ensuite je feray celui de l'Alceste de l'Opera ; après quoy nous verrons ce que l'Autheur a retranché de ce qui est dans Euripide , & ce qu'il y a ajoûté de son invention ; & nous jugerons enfin quel blâme ou quelle loüange il merite , d'en avoir usé de la sorte.

ARISTIPPE. Tres volontiers ; car voilà le nœud principal de l'affaire.

CLEON. Voicy le sujet en trois mots.

ACTE I. Euripide fait venir d'abord sur le Theatre Apollon & la Mort. Apollon dit qu'il a obtenu des Parques qu'Admette ne mourra point, pourveu qu'il trouve une personne qui veuille mourir pour luy. Il ajoute qu'il ne s'est trouvé que sa femme qui ait eu assez de courage & assez d'amitié pour faire une si belle action. La Mort luy demande s'il ne vient point encore luy enlever Alceste : Surquoy il luy dit que non ; mais qu'Hercule viendra qui touché de pitié, ira la retirer d'entre ses bras malgré qu'elle en ait.

Une Suivante d'Alceste paroist, qui raconte comment sa Maistresse se dispose à la mort. Elle remarque entre autres choses, qu'après avoir fait sa priere à tous les Autels de son Palais, & avoir recommandé ses enfans aux Dieux sans répandre la moindre larme, sans faire le moindre soupir, ny mesme sans changer de couleur ; elle s'est enfin jettée sur son liât, où faisant reflexion que c'est-là qu'elle a perdu sa virginité, & que peut-estre une autre femme plus heureuse qu'elle, remplira bien-tost sa place, elle se fond en larmes, & fait retentir tout le Palais de cris & de sanglots. Le Chœur fait son devoir là-dessus, de pleurer, de gémir, & de louer la vertu d'Alceste.

ACTE II. Admette & sa femme vien-

nent sur le Theatre , & font leurs regrets de part & d'autre. Alceste regrette la lumiere du Soleil , les beautez de son Palais , & sur tout le liët Nuptial. Admette voyant qu'elle s'attendrit , l'exhorte à avoir courage , & à ne pas faire une lâcheté ; il luy represente qu'il s'en va mourir , & que Caron le va prendre si elle ne se haste. Alceste prie son mary d'avoir soin de ses enfans , & de se souvenir d'elle : ce qu'il luy promet , & mesme de faire faire une figure de sa grandeur , & la plus ressemblante qu'il se pourra , pour la coucher avec luy , & l'embrasser toutes les nuits. Il luy promet encore qu'il se privera de toute sorte de plaisirs ; qu'il n'ira plus en festin avec ses amis , & qu'il ne jouëra plus du Luth ny de la Flute. Il luy fait encore quelques amitiëz , la conjurant toujours de se haster de mourir ; ce qu'elle fait enfin. Eumelus son fils pleure amerement avec son pere : Ils disent de tres-belles choses avec le Chœur , qui de son costé est aussi tres-fecond en moralitez.

ACTE III. Hercule arrive , qui demande au Chœur la demeure d'Admette , & luy conte qu'il vient pour tuer les chevaux de Diomedes. Admette sort de son Palais ; & pour ne pas empescher Hercule de loger chez luy , il luy dissimule la mort de sa femme ; luy disant que l'affliction où il le voit , &

toute sa maison , vient de la mort de l'une de ses domestiques. Ensuite il le fait entrer , & donne ordre qu'on le traite le mieux qu'il se pourra. Surquoy le Chœur fait l'Eloge de sa grande hospitalité.

Pheres pere d'Admette survient , pour consoler son fils. Admette luy dit qu'il ne reçoit point sa consolation ; qu'il ne l'a point prié de venir ; qu'asseurement il n'est point son pere ; qu'il meure quand il voudra , qu'il ne l'ensevelira jamais : qu'il est un poltron de n'avoir pas eu le courage de mourir pour luy , & un impudent d'oser se montrer après une si grande lâcheté. Pheres luy presente qu'il perd le respect ; qu'il doit considerer qu'il n'a qu'un pere , & qu'il peut avoir plusieurs femmes. Et qu'enfin , c'est luy-mesme qui est le meurtrier d'Alceste , puis qu'il a souffert qu'elle soit morte , le pouvant empêcher.

ACTE IV. Un valet vient sur le Théâtre , qui dit : Que depuis qu'il est au service d'Admette , il a eu soin de traiter bien des Hostes de tout païs : mais qu'il n'en a jamais veu un si déraisonnable & si brutal que celui qui vient d'arriver , qui sçachant l'affliction où l'on est dans la maison , chante cent chansons impertinentes à gorge déployée , après s'estre enyvré tout seul dans sa chambre ; & qui joint aux cris & aux pleurs de tous les

domestiques , fait une musique effroyable. Il ajoute que ce qui le fâche le plus , c'est que le service qu'il est obligé de rendre à ce méchant homme , luy empesche de rendre les derniers devoirs à sa Maistresse.

Hercule fort , & remarquant le visage chagrin du valet , luy reproche d'en user ainsi envers un Hôte : Il luy dit qu'il doit songer que nous sommes tous mortels , & qu'ainsi il feroit mieux de se réjouir , de boire , & de faire l'amour ; & là-dessus il le convie d'entrer dans le logis pour boire ensemble. Le valet le remercie , & luy declare que c'est Alceste mesme qui est morte , & que c'est ce qui le rend si triste. Hercule touché de la grande hospitalité d'Admette , qui luy a dissimulé son affliction pour ne pas l'éloigner de sa maison , prend la resolution d'aller retirer de force Alceste d'entre les bras de la Mort , qu'il fait estat de rencontrer dans son tombeau beuvant le sang des Victimes immolées, Admette revient avec le Chœur ; Ils font ensemble des lamentations les plus morales , mais les plus amples , qui se puissent jamais faire.

A C T E V. Hercule ramene Alceste, qu'il a retirée d'entre les bras de la mort , comme il se l'estoit promis , & qu'il a voilée pour n'estre pas connue de son mary. Il se plaint à Admette de luy avoir celé son affliction ; Ensuite il le console , & luy propose d'épouser

cette femme qu'il amene avec luy , qu'il dit avoir gagnée à un combat de lutte , dont elle estoit le prix. Admette le remercie , luy declarant qu'il n'aimera jamais rien ayant perdu sa chere Alceste. Après plusieurs témoignages de constance & de fidelité dont Alceste doit estre tres-contente , Hercule luy oste son voile & la presente à Admette ; ce qui comble de joye ces deux époux , & met heureusement fin à toute la Piece. Voila en substance l'Alceste d'Euripide.

Voyons presentement de quelle sorte nostre Auteur a traité cette mesme Tragedie.

ACTE I. Hercule , & Lycas son confident, viennent sur le Theatre dans le temps que tout retentit d'acclamations de joye pour les Noces d'Admette & d'Alceste qu'on conduit au Temple pour les marier, Hercule declare à Lycas qu'il aime Alceste, & qu'il est resolu de s'en aller pour n'estre pas present à une ceremonie si désagreable pour luy. Neanmoins Lycas luy ayant representé que sa fuite feroit trop de bruit , il consent de demeurer jusqu'à la fin du jour. Straton , confident de Licomede , Rival d'Admette , vient au moment qu'Hercule se retire. Il se plaint à Lycas de ce qu'il aime Cephise , confidente d'Alceste, qui luy a promis de l'aimer, Lycas luy répond que s'il est aimé d'elle , il ne doit point se plaindre , rien n'estant plus agreable qu'un

Rival qui n'est pas aimé. Cephise qui survient, demeure d'accord d'avoir fait une infidélité à Straton , & luy conseille d'estre inconstant comme elle ; parce qu'à son avis, rien n'est plus plaisant que l'inconstance. Lycomedes Roy de l'Isle de Sciros, voisine de la Ville d'Iolcos, où est la Scene, paroist. Il assure Cephise que son amour pour Alceste s'est changée en amitié, en perdant l'esperance de la posséder ; & que pour en donner des marques, il veut regaler les Epoux sur ses Vaisseaux, par une Feste marine qu'il a préparée. Cette Feste commence par des Tritons & des Nymphes qui chantent à l'arrivée des Epoux. Lycomedes tenant Alceste par la main, entre dans un Vaisseau suivi de Cephise & de Straton & dans le moment qu'Admette & Hercule veulent le suivre, le Pont s'enfonce dans l'eau, & le Vaisseau s'éloigne du rivage. Thetis, sœur de Lycomedes, sort de la Mer ; & menaçant les deux Heros qui veulent poursuivre le Ravisseur, prédit à Admette qu'il sera blessé à mort dans sa poursuite ; & aussi-tôt fait élever les vagues de la Mer par les Aquilons qui l'accompagnent, pour arrester les Vaisseaux d'Admette. D'un autre costé Eole paroist avec les Zephirs, qui calment la tempeste, & promet aux Heros une heureuse issue de leur entreprise.

ACTE II. Straton reproche encore à

Cephise son infidelité, dont elle se défend ; en disant : Qu'elle ne luy a donné un Rival que pour réveiller son amour. Lycomede paroist avec Alceste, à qui il declare qu'il ne la rendra jamais à son Epoux, & la contraint d'entrer avec luy dans la Ville qu'Hercule & Admette, & toute leur suite, attaquent si vigoureusement, qu'ils l'emportent d'assaut. Lycomede y est tué par Admette, lequel est aussi blessé à mort par Lycomede. Hercule remet entre les mains de Pheres Alceste, qu'il a delivrée pour la rendre à son mary, & se retire, craignant d'estre trahy par son amour. Admette paroist soutenu sur les bras de son Escuyer, & blessé à mort; mais content de mourir, puisqu'Alceste n'est plus captive. Apollon descend environné des Arts, & promet à Admette qu'il ne mourra point, s'il peut trouver quelqu'un dans son Royaume qui veuille donner sa vie pour luy. Il ajoute, que pour y exciter ses Sujets, il va faire construire un Temple par les Arts, où la figure de la personne qui fera une action si genereuse, sera élevée & honorée éternellement.

A C T E III, Alceste voyant que personne ne veut mourir pour Admette ; que Pheres s'en excuse, parce qu'il est trop vieux, & Cephise, parce qu'elle est trop jeune. Elle prend la resolution de mourir, & l'a-
mour

mour lui fait faire ce que la nature , le devoir , & l'amitié , n'ont osé entreprendre. Admette se sentant guéri subitement , sort avec impatience de se réjouir avec Alceste , de la vie qui lui est renduë ; mais jettant les yeux sur le tombeau que les Arts ont élevé dans le Temple , il voit la figure d'Alceste , & connoist par là qu'elle est morte pour lui , ce qui le porte à des regrets les plus touchans du monde. Ces regrets sont accompagnez d'une pompe funebre , & de toutes les marques d'une extrême douleur. Hercule vient trouver Admette , & lui assure qu'il tirera Alceste des Enfers ; mais qu'il faut qu'elle lui appartienne ensuite comme sa conquête. Admette incertain quel party prendre , consent enfin qu'elle lui appartienne , aimant encore mieux voir sa chere Alceste entre les mains d'un autre , que de ne la revoir jamais. Diane & Mercure facilitent l'entreprise d'Hercule , & lui ouvrent un passage aux Enfers.

A C T E I V. Caron paroist conduisant sa Barque , où plusieurs ombres demandent d'être receuës. Hercule arrive , qui entre dedans malgré lui , & se fait passer à l'autre rive. Le Théâtre change , & l'on voit Pluton , Proserpine , & toute leur Cour , qui regalent l'Ombre d'Alceste de tout ce qui peut y avoir d'agréable & de curieux dans les Enfers , en

considération de la belle action qu'elle a faite de mourir pour un autre , & avant l'heure que les Destins lui avoient marquée. Alecô vient avertir qu'un Mortel force les Enfers ; Pluton commande qu'on déchaîne Cerbere ; Hercule le surmonte , & dit à Pluton qu'il ne vient point pour lui nuire ; mais pour ramener Alceste au monde , & qu'il est conduit par l'Amour , à qui rien ne doit & ne peut résister. Pluton lui rend Alceste , & les fait asseoir l'un & l'autre sur son Char , pour les remettre sur la Terre.

ACTE V. Le Théâtre représente un Arc de Triomphe , dressé pour honorer Hercule , vainqueur des Enfers. Il paroît amenant Alceste , & est reçu aux acclamations du peuple. Straton est remis en liberté ; mais sur ce qu'il demande ensuite à Cephise qu'elle choisisse ou Lycas , ou lui , pour son mary, Cephise répond , qu'elle veut aimer toujours , & pour cela n'épouser jamais. Hercule remarquant qu'Alceste a toujours les yeux tournés sur Admette , lui en fait reproche , mais voyant l'extrême peine qu'ils souffrent l'un & l'autre à se voir séparer , il prend une généreuse résolution de ne pas troubler davantage la joye de ces deux Amans ; & considérant qu'après avoir défait les Tyrans , il ne doit pas être un Tyran lui-même ; mais qu'il doit couronner la victoire qu'il a remportée

de la Mort & de l'Enfer , par une autre victoire plus belle & plus difficile , qui est celle de soy-mesme , il quitte Alceste à son Epoux pour l'amour de la Gloire sa veritable Maîtresse. Apollon descend avec les Muses & les Arts , pour honorer les Noces d'Admette & le Triomphe d'Hercule , ce qui finit la Piece.

Bien que l'Authneur de l'Opera d'Alceste ait retranché beaucoup de choses de celles qui sont dans Euripide , & qu'il en ait ajouté aussi beaucoup de son invention , comme il paroist par l'abregé que nous venons de faire de ces deux Pieces ; Neanmoins , les choses principales qu'il a retranchées , se peuvent reduire à celles-cy. La Scene d'Apollon & de la Mort. Le recit que fait une Suivante des regrets d'Alceste dans son Palais. L'entretien d'Alceste & d'Admette se disant adieu. L'entretien d'Admette & de son pere. Le discours d'un Valet qui se plaint de la brutalité d'Hercule , & enfin , la maniere dont Hercule rend Alceste à Admette , en la lui amenant voilée pour éprouver sa fidelité. Les choses principales que l'Authneur a ajoutées de son invention , se peuvent aussi réduire à celles-cy. L'amour qu'il donne à Hercule pour Alceste. L'amour & la trahison de Licomede. Les amours & l'inconstance de Cephise. La blessure mortelle qu'Admette reçoit en délivrant

Alceste. La recompense proposée par Apollon d'un monument éternel , à celui qui mourra pour Admette. La surprise d'Admette en voyant la figure d'Alceste qui lui fait connoître qu'elle est morte pour lui , & en dernier lieu , la victoire qu'Hercule remporte sur lui-même , en cedant Alceste à son Epoux.

Voyons presentement quelle loüange ou quel blâme l'Autheur merite d'en avoir usé comme il a fait. Commençons par la Scene d'Apollon & de la Mort , qu'il a retranchée.

S'il est vrai qu'une des plus grandes beautés des Pieces de Theatre , consiste dans la surprise agréable des événemens , & dans la joye de se voir délivré par un dénouement ingénieux de l'embarras & de l'inquiétude où nous a mis l'intrigue & le nœud de la Piece, il est certain que cette Scene d'Apollon & de la Mort, où l'on apprend qu'Hercule viendra retirer Alceste d'entre les bras de la Mort, pour la rendre à son Epoux , nous ôte entièrement ce plaisir , parce qu'il n'arrive rien dans la suite dont l'on n'ait esté pleinement averti par le discours qu'ils font ensemble. Ainsi je ne croi pas que nostre Autheur puisse estre blâmé d'avoir retranché cette Scene.

ARISTIPPE. Et moi , je ne trouve rien de mieux pensé que le Dialogue de ces deux Di-

vinitez, qui donne l'intelligence de toute la Piece, d'une maniere tres-ingenieuse.

CLEON. Si le Dialogue de ces deux Divinitez n'alloit qu'à informer les Spectateurs de ce qui s'est passé jusqu'au moment que la Piece commence, & mesme si vous voulez, à donner entendre confusément, & à deviner, ce qui doit arriver dans la suite, je loüerois cette invention. Mais d'en avoir déclaré distinctement le nœud & le dénouement, c'est avoir dérobé aux Spectateurs tout le plaisir qu'ils auroient eu dans la suite, & leur avoir osté toute leur attention & toute leur curiosité.

Passons, s'il vous plaît, au recit de la Suivante. Je crois bien qu'en Grece, on pouvoit prendre plaisir à voir une Princesse déjà sur l'âge, & ayant des enfans à marier, qui pleure sur son lit dans le souvenir de sa virginité qu'elle y a perdue. Car les mœurs de ce temps-là le pouvoient permettre; mais je suis assuré que cela n'est point du tout au goût de nostre Siecle, qui estant accoutumé à ne voir sur le Theatre que des Amans jeunes, galans, & qui ne sont point mariez, auroit eu bien du mépris pour les tendresses de cette Epouse surannée.

Il auroit aussi esté difficile que les Spectateurs n'eussent éclaté de rire; mais d'un ris scandaleux, & qui eust fait rougir les Dames

sur l'endroit du recit de la Suivante , où elle remarque que sa Maistresse dit adieu à la lumiere , à la vie , à ses enfans , sans jeter une seule larme , & sans qu'il paroisse aucune alteration sur son visage ; mais qu'à la veüe du liët nuptial sur lequel elle se jette , & au souvenir de sa virginité qu'elle y a perduë , elle verse un torrent de larmes , & donne toutes les marques d'une extrême douleur , de sorte que si l'on regrette ce recit , ce ne peut estre , que parce qu'on est fâché d'avoir perdu une occasion de rire que nostre Auteur a bien fait d'éviter ; outre que les recits de cette nature ne s'accommodent pas au chant qui les rendroit tres-languissans & tres-en-nuyeux.

ARISTIPPE. Je crois que ceux qui deffendent Euripide ne manquent pas de bonnes réponses à cette objection. Mais comment peut-on excuser vostre Auteur , d'avoir obmis l'entretien d'Admette & d'Alceste , qui est la plus belle chose du monde , & pour laquelle il semble que toute la Comedie ait esté faite.

CLEON. Je vous répondray que cela pouvoit estre admirable chez les Anciens ; & que cela peut-estre bon en soy : car rien n'est plus naturel que les sentimens de ces deux personnes, le mary exhorte sa femme à mourrir, & sa femme recule autant qu'elle peut. Mais je suis encore assuré que ces sentimens-là , tout na-

turels qu'ils sont , déplairoient bien aujourd'hui , & ne manqueroient point à donner de l'indignation pour Admette , qui a la lâcheté de consentir que sa femme meure pour lui , & du mépris pour la femme , qui est assez simple de donner sa vie pour un mary qui le merite si peu , & c'est ce que nostre **Autheur** a évité tres-judicieusement , comme nous le verrons dans la suite.

Est-ce une chose d'un bel exemple , de voir **Admette** qui interrompt **Alceste** lors qu'elle lui dit les derniers adieux , pour lui dire qu'elle se haste de mourir ; parce qu'il voit , dit-il , la **Parque** qui le va prendre , si elle ne se haste de faire son devoir. Je veux croire , si vous voulez , que la galanterie d'**Admette** estoit bonne chez les **Anciens** ; mais elle n'est pas assurément au goust de nostre siècle.

ARISTIPPE Vous m'avoüerez , cependant , que ces deux **Epoux** disent des choses bien tendres.

CLEON, Je le crois ; mais j'en viens de remarquer qui ne le sont gueres. Et comme il falloit de necessité que nostre **Autheur** , s'il eust fait cette **Scene** , eust aussi fait consentir **Admette** à la mort de sa femme , qui est une tres-vilaine action , je trouve qu'il n'est point blâmable d'avoir supprimé cette **Scene** , & qu'il en a bien usé en faisant prendre à **Alceste** la resolution genereuse de mourir sans la

participation de son Epoux.

ARISTIPPE. Vous direz ce qu'il vous plaira; mais assurement cette Scene bien traitée, eust fait un bel ornement à la Piece.

CLEON. La difficulté estoit de la bien traiter, & je crois que cela estoit impossible. Mais vos Messieurs ne regrettent-ils point aussi la Scene d'Admette & de son pere, qui à mon sens, est la chose la plus odieuse qui ait jamais esté mise sur le Theatre. L'on voit un fils qui traite son pere d'impudent & de lâche, & qui lui reproche avec une effronterie sans égale, de n'avoir pas voulu mourir pour lui, pendant que le mal-heureux & le poltron qu'il est, bien loin de donner sa vie pour un autre, consent non seulement, mais oblige sa femme à mourir en sa place, ce qui gaste la Piece entierement : car la mal-honnesteté de ce personnage le rend si méprisable & si haïssable, qu'on n'a point de joye de le voir échapper à la Mort; qu'on ne peut sçavoir gré à sa femme d'avoir si mal employé sa vie, & qu'on ne peut dans la suite se réjouir, quand Hercule la lui ramene des Enfers.

Je crois que nous avons presentement à examiner la Scene du Valet, qui raconte de quelle maniere Hercule en use chez son hôte. Peut-estre estoit-il permis aux Heros des Anciens, d'estre gourmands & yvrognes,

particulièrement aux Heros tels qu'Hercule , dont le caractère consistoit dans la force du corps & dans l'intrepidité de l'ame , parce que ces sortes de vertus sont souvent accompagnées de l'intemperance & de la brutalité. Mais outre que le Valet pousse la chose un peu trop loin , ce n'est plus aujourd'huy l'idée que l'on a d'Hercule , & le beau monde auroit esté bien surpris , si on lui eust représenté le fils de Jupiter , avec les qualitez d'un Crocheteur. Comme il est mal-aisé de s'imaginer qu'un homme aille forcer les Enfers , sans s'imaginer en mesme temps qu'il est rempli de beaucoup de vertus , je ne scay pas comment Euripide prétendoit disposer les Spectateurs à cette créance , en leur donnant à entendre , que ce mesme homme estoit un yvrogne & un brutal.

Il ne nous reste plus qu'à voir si l'on a eu tort de ne se pas servir du mesme moyen dont Hercule se sert pour rendre Admette à son mary , qui est de la lui amener voilée , & d'éprouver sa fidelité en le portant à oublier Alceste pour épouser celle qu'il lui amaine. J'avouë que cet endroit est ingenieux , quoi que l'offre d'une femme qu'on ne voit point touche tres-peu. Mais je doute que cela soit là fort en sa place ; c'est une gentillesse tres-agréable pour une Comédie , & qui fait un dénouement dont la surprise donne du plaisir,

mais cette aimable tromperie qui feroit bien à un personnage ordinaire , & dans une Piece enjouée , ne convient guere à un Heros aussi parfait & aussi sérieux que le doit estre Hercule , & qui doit s'éloigner également de la tromperie & de la plaisanterie quelles qu'elles soient , comme de deux choses incompatibles avec le caractère des Heros. Passons maintenant à ce que l'Auteur de l'Opera a ajouté de son invention.

La première chose qu'il y ajoute, c'est l'amour d'Hercule pour Alceste ; cet amour me semble bien imaginé , parce qu'il lie encore davantage le personnage d'Hercule au sujet de la Tragedie. Car à moins que la Fable soit connue , on peut estre surpris de voir Hercule venir si à propos pour retirer Alceste des Enfers , au lieu que le feignant amoureux d'Alceste dès le commencement de la Piece , il est plus naturel de le voir faire cette expedition , tant par le motif de son amour , que pour satisfaire à sa destinée , qui l'avoit fait naître pour le bien commun du genre humain. De plus , cet amour sert à relever merveilleusement la gloire d'Hercule : car non seulement on le voit vainqueur de la Mort comme dans Euripide ; mais on le voit aussi dans la suite vainqueur de son amour & de lui-même.

ARISTIPPE. Je vous passe l'amour d'Her-

cule ; mais que me direz-vous pour authentifier la passion & la perfidie de Lycomedes.

CLEON. Je vous dirai qu'estant necessaire de donner une cause à la mort d'Admette , plus belle qu'une maladie ordinaire , & qui engageast davantage Alceste à mourir , on ne pouvoit peut-estre rien feindre de plus ingénieux , que de le faire blesser à mort en combattant pour la retirer des mains d'un Rival qui la lui avoit enlevée par trahison ; parce que ces sentimens de tendresse sont bien plus séans en la personne de deux Amans qui viennent de se donner la main , qu'entre des Epoux déjà avancez sur l'âge.

ARISTIPPE. Je vous passe encore si vous voulez l'amour de Lycomedes ; mais il faut demeurer d'accord , que les amours de Cephise & son inconstance , ont quelque chose d'abominable : car outre que c'est un Episode qui n'a aucune liaison avec la Piece , & qui est tres-mal placé en cet endroit , il est tres-indigne d'une Piece aussi sérieuse que celle-là , & si vous avez eu quelque raison de blâmer la tromperie galante qu'Hercule fait à Admette en lui amenant Alceste voilée ; parce , disiez-vous , que la chose estoit trop enjouée. Comment pourrez-vous soutenir les badineries d'une Suivante & de ses Amans , veu que la tromperie d'Hercule est essentielle à la Piece , & que les amours de Cephise

n'ont aucun rapport avec l'Histoire d'Alceste.

CLEON. Vous vous souviendrez , s'il vous plaist , que quand j'ay parlé contre la tromperie d'Hercule , ç'a esté principalement parce que le mensonge , quel qu'il soit , ne peut convenir à un Heros ; & que si j'ay trouvé la chose un peu trop enjouée , c'est parce qu'elle se passe entre les principaux Personnages de la Piece. De sorte que bien loin de blâmer l'Episode enjoué des Amours & de l'inconstance de Cephise , je le louë extrêmement , parce que les choses agréables de cette Scene sont dites par des personnes du commun , une Suivante & des confidents , & que ces mesmes choses font une tres-belle variété. De plus , rien n'est de mieux lié ni de plus naturel au sujet. On sçait que c'est une des regles principales de la Rhetorique , de relever le merite des vertus par l'opposition des vices qui leur sont contraires. Estant donc question de mettre en son jour la beauté de la constance & de la fidelité conjugale , il estoit de l'industrie du Poëte de donner un exemple d'inconstance & d'infidelité qui inspirast du mépris pour cette foiblesse de l'esprit humain ; & comme la constance se trouve placée en la personne d'une Heroïne , il a esté de la prudence de mettre l'inconstance & la legereté dans l'ame d'une per-

sonne vulgaire. Mais cet Episode n'est seulement pas joint à la Piece par la necessité qu'il y avoit d'opposer le vice à la vertu ; il y est joint encore , en ce que Cephise est confidente d'Alceste , & que dans la suite elle sert à establiir une verité , qu'on ne veut point mourir à quelque âge que ce soit , & de quelque condition qu'on puisse estre. Car en mesme temps que Pheres pere d'Admette refuse de mourir , parce qu'il est trop vieux ; elle refuse aussi de quitter la vie , parce qu'elle est trop jeune ; ainsi sans faire venir des personnes de tous âges & de toutes conditions , qui s'excusent de mourir pour Admette ; Pheres d'un costé qui est un homme de qualité extrêmement vieux , & Cephise d'un autre costé qui est une fille de peu de naissance , & extrêmement jeune , representent en quelque sorte tous les differens âges , & toutes les conditions imaginables ; & semblent asseurer que toutes les autres personnes du monde feroient la mesme chose.

ARISTIPPE. Je n'ay rien à reprendre aux belles choses que vous dites , je les crois tres-bonnes ; mais je suis bien trompé si les petites chansons qui s'y disent ne sont tres-mauvaises.

CLEON. Seroit-ce à cause qu'elles ne valent rien que tout le monde les sçait par cœur & les chante de tous costez. Vous en croirez

ce qu'il vous plaira ; mais je ne tiens rien de plus difficile que de faire chanter à tout Paris une chanson qui ne vaut rien. Est-ce que celle qui a pour refrain ; *Si l'Amour a des tourmens , c'est la faute des Amans*. Celle où il y a ; *l'Amour tranquille s'endort aisément* , & cinq ou six autres de cette force , vous déplaisent ? Je serois fâché de n'y prendre pas plaisir ; & bien loin que j'aye du dégoût pour ces petites chansons , qui estant séparées de la Piece, ont un sens parfait & concourent neantmoins à composer le corps de l'Ouvrage , je les regarde comme des pierreries qui toutes séparément sont précieuses , & qui ne laissent pas d'entrer en la composition d'une Couronne , ou de quelque autre ouvrage de grand prix.

Il s'agit d'examiner présentement , si l'Auteur est louable de mettre Admette en peril de mort par une blessure , plutost que par une maladie ordinaire. Mais comme nous en avons déjà parlé , j'ajouteray seulement qu'il eust esté moins agréable de voir venir sur le Theâtre un vieux mary atténué de maladie , & dans l'équipage d'un homme malade , que de voir un jeune homme qui vient d'estre blessé , & qui porte encore les mesmes habits qu'il avoit au combat. De plus , comme la convalescence subite & miraculeuse d'Ad-

mettre doit changer entierement son visage & toute sa personne , la chose auroit peut-estre esté plus difficile à représenter.

Je ne crois pas qu'on puisse estre blâmé ; d'avoir introduit Apollon qui promet d'élever un Temple & une Statue pour recompenser celui qui voudra mourir pour son Prince ; outre qu'il est tres-convenable de faire proposer par les Dieux des récompenses pour les actions d'une vertu extraordinaire , ce Monument fait une Decoration tres-belle & tres-surprenante. La Statue d'Alceste qui se trouve élevée dans le Temple , sert à apprendre à Admette que c'est Alceste mesme qui est morte pour lui ; ce qui épargne un long recit qui n'auroit pû estre que tres-ennuyeux en musique. Vous en penserez ce qu'il vous plaira ; mais peut-estre ne s'est-il jamais rien fait de plus heureux ni de plus propre au Theatre que cet endroit. Aristote remarque , comme une des plus belles choses qui se puisse imaginer , l'endroit de l'Antigone , où Hemon , fils de Creon Roy de Thebes , passionnément amoureux de cette Princesse que son pere tenoit prisonniere ; ayant enfin obtenu de l'épouser , court à la prison pour la délivrer , & lui dire le sujet de leur commune joye , & ayant fait ouvrir les portes , il la trouve qui s'estoit fait mourir de desespoir. Aristote dit , que ce passage subit d'une grande joye à une

grande douleur à la veüe d'un spectacle aussi triste que celui-là , produit dans l'esprit des Spectateurs tout l'effet que le Theatre se propose , qui est d'émouvoir souverainement l'horreur & la compassion en mesme temps. Je ne sçay si je me trompe ; mais il me semble que ces mouvemens qu'Aristote desire sur toutes choses dans la Tragedie , doivent estre moins forts & moins violens dans Hemon que dans Admette , qui tout à coup par la veüe de cette figure connoist la grandeur de son infortune , & qui comblé de jöye d'avoir recouvré la vie pour la passer avec sa chere Alceste qu'il cherche de tous costez , trouve que non seulement elle est morte , en quoy il est au mesme estat que le fils du Roy de Thebes ; mais qu'elle est morte pour lui : ce qui augmente infiniment sa douleur , & le rend bien plus inconsolable qu'Hemon , qui à la verité avoit perdu une Maistresse dont il pouvoit croire estre aimé , mais dont il n'avoit point receu d'aussi grandes marques d'amour , qu'Admette en avoit recenës d'Alceste.

La derniere chose que nous avons à remarquer , de celles que nostre Auteur a inventées, est, ce me semble , la victoire qu'Alcide remporte sur lui-mesme , en cedant Alceste qu'il aimoit & qui lui appartenoit par droit de conqueste , à Admette son époux,

Cette circonstance ajoute, à mon sens, une grande beauté à la Piece, en y ajoutant une espece de nœud & le dénouement episodique qui redouble l'attention & le plaisir des Spectateurs. C'estoit une grande difficulté de retirer Alceste du tombeau, & voilà le nœud principal de la Piece : Mais c'en est une seconde encore fort grande, de faire qu'Hercule se déporte de son amour, sans quoi on auroit peu de joye de voir revivre Alceste. Hercule par la force de son bras domte les Enfers & ramene Alceste, & c'est-là le dénouement principal de la Piece. Ensuite par la vertu heroïque de son ame, il se domte lui-mesme, en préférant la gloire aux charmes de l'amour ; & c'est-là le dénouement de l'Episode : ainsi l'on peut dire que cet incident rend la Fable en quelque façon double, de simple qu'elle estoit ; & au lieu qu'Euripide ne traite que les amours d'Admette & d'Alceste, nostre Auteur traite encore, si cela se peut dire, les amours d'Hercule & de la Gloire sa veritable Maistresse ; D'où il arrive que la joye & les plaisirs sont tous pour Admette qui represente un homme ordinaire & du commun, & que la Gloire est le partage d'Hercule, qui represente les Heros & les hommes extraordinaires. De plus, cet événement accomplit admirablement le caractere d'Hercule. C'estoit un de-

my-Dieu qui avoit de la foiblesse mêlée avec ses grandes & divines qualitez ; c'est pourquoy l'ayant veu dans le commencement de la Piece combattu de sa passion , & dans la suite mesme se laisser aller jusques à vouloir bien prendre la femme de son amy , ce qui estoit un effet de sa foiblesse ; on voit sur la fin qu'il revient à lui , & que se souvenant que le Ciel l'a donnée à la Terre pour faire de grandes actions , pour domter les Monstres & les Tyrans , la Mort & les Enfers , il doit aussi se surmonter luy-mesme , & ajouter cette victoire à toutes les autres. Aussi la Tragedie finit-elle par ces beaux Vers qui marquent le sujet & la substance de toute la Piece.

Triomphez genereux Alcide .

Vivez en paix heureux Epoux.

ARISTIPPE. Cette remarque me semble un peu trop subtile , & je doute que personne l'ait encore faite.

CLEON. Je n'en sçay rien ; mais je suis persuadé que si ces sortes d'ouvrages ne contiennent quelque moralité , ce sont de vains amusemens indignes d'occuper l'attention d'un esprit raisonnable.

ARISTIPPE. Cela pourroit bien estre ; mais je crains que vous ne prouviez rien pour

prouver trop. Car si l'on vous en croit, nostre Auteur a mieux fait qu'Euripide, & il se trouvera que non seulement on égale aujourd'huy les Anciens, mais que l'on les surpasse, ce qui à mon sens est le plus étrange paradoxe qui se puisse jamais faire.

CLÉON. Vous avez pû remarquer que quand j'ay loüé nostre Auteur de n'avoir pas imité Euripide en plusieurs endroits, ce n'a pas esté parce que je trouve ces endroits-là absolument mauvais, mais parce qu'ils ne sont pas conformes aux mœurs de nostre siècle. Ainsi, quelques bons & quelques divins que soient les sentimens d'Euripide, par rapport aux mœurs de son temps, les Critiques ont eu peu de raison de blâmer nostre Auteur de ne les avoir pas employez dans sa Piece, parce qu'il ne suffit pas que les choses soient bonnes en elles-mêmes; il faut qu'elles conviennent aux lieux, aux temps, & aux personnes; ainsi, vous ne me devez point reprocher d'avoir mal-traité Euripide. Ce n'est pas, à vous dire le vray; que je sois extrêmement persuadé de la divinité des Anciens, ni que j'encense aveuglément toutes les choses qu'ils ont dites. C'estoient assurément de grands genies, qui ont tres-bien fait en leur temps, où ils auroient encore esté admirez quand ils auroient moins bien fait: mais de vouloir, parce qu'ils ont esté les premiers

Hommes de leur siècle, qu'ils le soient éternellement de tous les siècles qui suivront, c'est dequoy je ne demeure pas d'accord. Je veux bien avouer, si vous le voulez, que les Auteurs anciens ont eu plus de génie que ceux de ce temps-cy pour la description des choses de la Nature pour bien développer les sentimens du cœur de l'homme, & pour tout ce qui regarde l'expression. Mais comme dans les ouvrages de l'esprit il y a d'autres choses encore à observer, comme la bienséance, l'ordre, l'économie, la distribution, & l'arrangement de toutes les parties; ce qui demande une infinité de préceptes, qui ne peuvent estre trouvez que par une longue suite d'expériences, de reflexions, & de remarques; il se pourroit faire que les derniers siècles ont de l'avantage en ces sortes de choses, parce qu'ils ont profité du travail & de l'estude de ceux qui les ont précédéz. Cette matiere est peut-estre une des plus importantes qui se puisse traiter parmy les gens de lettres, & qui meriteroit davantage d'estre examinée; Parce que si d'un costé le mépris des Anciens est une disposition tres-mauvaise pour ceux qui estudient; d'un autre costé le mépris qu'on fait des Modernes, est aussi d'une fâcheuse consequence, à cause de la juste indignation qu'en peuvent concevoir les habiles gens de ce siècle, qui se sentant un ge-

nie vigoureux & un jugement solide , ne daigneroient travailler connoissant l'injustice qu'on ne manquera pas de leur rendre , & qu'Horace se plaint qu'on lui a renduë , en préférant les moindres ouvrages des Anciens, aux plus belles choses qu'ils pourront jamais faire.

ARISTIPPE. Nous ne resoudrons pas aujourd'huy cette question-là ; mais faites-moy justice de ces Divinitez qui viennent à tous momens se presenter sur le Theatre , sans qu'il en soit aucun besoin. Lycomedes enleve Alceste , & aussi-tost Thetis paroist avec les Aquilons pour exciter la Tempeste. A peine la Tempeste est-elle émuë , qu'Eole paroist avec les Zephirs pour l'appaiser. Quand Alcide veut aller aux Enfers , Diane vient seulement pour lui dire que Mercure va lui ouvrir un passage pour y descendre. N'est-ce pas aller directement contre le précepte d'Horace qui condamne ces Dieux de Machine , & qui ne les souffre que pour un dénoüment qui ne se puisse faire par les voyes ordinaires & naturelles. Aussi Euripide s'est-il bien donné de garde de s'en servir.

CLEON. Un des grands défauts des demy-connoisseurs est , de n'entendre qu'à demy , ou d'appliquer mal les préceptes d'Aristote & d'Horace. Celui que vous venez d'alleguer est tres-bon , & doit estre indispensablement

observé dans les Comedies & dans les Tragedies ; mais non pas dans les Opera ou Pieces de Machines qui n'estant point en usage du temps d'Horace , ne peuvent estre sujettes aux loix qui ont esté faites de ce temps-là. Aristote & les autres qui ont traité des Pieces de Theâtre , ont dit qu'il y avoit deux choses particulièrement à y observer , qui sont le vray-semblable & le merveilleux , avec cette difference , que dans la Comedie il ne doit y avoir rien que de vray-semblable , au lieu que la Tragedie admet le merveilleux , mais avec moderation , en sorte que si l'on est obligé d'y mêler quelques incidens surnaturels , & d'introduire quelques Divinitez , il y paroisse de la necessité : Et voilà en quel sens l'on doit entendre le précepte dont nous parlons. Pour rendre la division du Poëme dramatique parfaite , il falloit que comme une des especes , qui est la Comedie , n'admet que le vray-semblable , c'est-à-dire, que des événemens naturels & ordinaires, il y eust une espece opposée qui n'admit que des événemens extraordinaires & surnaturels, & c'est ce que font les Opera & Pieces de Machines , pendant que la Tragedie tient le milieu , estant mêlée de merveilleux & de vray - semblable. De-là vient que les plus grands défauts d'une Comedie sont les plus grandes beautez d'une Piece de Machi-

nes. En effet, rien n'est plus vicieux dans une Piece ordinaire , que le changement de Scene ; & rien n'est si beau dans les Machines , que ce mesme changement , non seulement d'un lieu de la Terre à un autre ; mais de la Terre au Ciel , & du Ciel aux Enfers. Rien n'est moins supportable dans une Comedie , que de dénouer l'Intrigue par un miracle , ou par l'arrivée d'un Dieu dans une Machine ; Et rien n'est plus beau dans les Opera , que ces sortes de miracles & d'apparitions de Divinitez , quand il y a quelque fondement de les introduire.

ARISTIPPE. Tout ce que vous dites-là me semble tres-bon ; mais d'où vient que s'il y a tant de belles choses dans l'Alceste de vostre Auteur , personne ne les y voit que vous.

CLEON. Il n'y a gueres de personnes qui ne les vist aussi bien & mieux que moy , s'il vouloit les regarder sans prévention ou sans une trop grande crainte de se méprendre. Au lieu de se demander à soy-mesme si une Piece est bonne , si elle divertit , si elle touche , si elle émeut , ce qu'il seroit bien aisé de sçavoir , on s'empresse de demander ce qu'en pensent les Connoisseurs ; Et l'on ne considere pas que bien souvent ces prétendus Connoisseurs ne s'y connoissent gueres , ou qu'ils ont des raisons pardevers eux d'en parler contre leur connoissance,

ARISTIPPE. J'ay pourtant ouï dire qu'il faut croire chacun dans son Art, & qu'il y a du peril à juger des choses qu'on ne connoist pas.

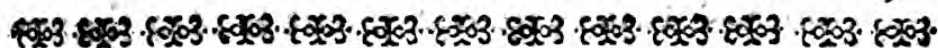
CLEON. Ce que vous dites est tres-veritable, aussi conseillerois-je en ce qui regarde la Poësie, de s'en rapporter à ceux qui en ont fait une estude particuliere, s'il estoit bien seur qu'ils parlaissent sincerement: mais ces Maistres de l'Art sont tres-rares, & à la reserve de quelques-uns qui sont fort habiles, & en qui j'aurois toute créance, je m'en fierois bien plus à un galand homme de bon sens, qu'à un Sçavant prétendu qui auroit beaucoup, mais mal étudié cette matiere. Car en fait de Poësie, & de ce qui regarde la science du Theâtre, il n'est rien de si aisé que de s'y tromper quand on veut y entendre trop de finesse; & de mal expliquer les préceptes d'Aristote & d'Horace, qui ne causent pas moins de desordre & de confusion dans une cervelle mal tournée, qu'ils apportent de lumiere dans un esprit bien fait & né pour ces sortes de connoissances. Il faut considerer que les Comedies ne sont pas faites pour plaire seulement aux gens habiles, mais à tous les honnestes gens que Terence appelle le Peuple, & que, suivant son témoignage, elle est parvenue à sa fin, si elle a sceu leur plaire. Quand un galand homme, qui n'aura ja-
mais

mais leu Aristote ny Horace , me dira qu'une Piece lui a plû , qu'elle a attiré agréablement toute son attention , qu'il en a tres-bien compris le nœud ; qu'il en a eu de l'inquiétude ; qu'ensuite il a veu le dénouëment avec joye , & qu'il est fort de la Comedie avec un grand desir de rencontrer quelqu'un de ses amis pour la luy raconter ; je croiray que la Piece que ce galand homme a veüe , est bonne , & ce témoignage sera plus fort à mon égard , que toutes les raisons des demy-Sçavans. Car la difference qu'il y a entre un homme sçavant , & un homme qui ne l'est pas , quand le bon sens est égal de part & d'autre , ne va point à leur faire ressentir diversement l'effet de la Comedie ; ils se divertiront ou s'ennuyeronr également à une Piece , avec cette difference seulement , que le Sçavant pourra dire pourquoy il s'est ennuyé , & pourquoy il s'est diverty ; & que le galand homme qui n'a pas fait d'estude & de reflexions sur l'Art Poëtique , ne le pourra dire.

Nous avons donc grand tort de renoncer à un jugement presqu'infailible , que chacun de nous a dans soy-mesme , quand on est un peu raisonnable , pour nous laisser conduire aveuglément à des gens interessez ou prévenus , qui se moquent de nous , & qui s'applaudissent en mesme temps du credit qu'ils ont de faire pancher , où il leur plaît , les suffrages de tout le monde.

ARISTIPPE. Ce que vous me dites-là me semble d'assez bon sens, & je pourrois bien estre moy-mesme une de ces duppes dont vous parlez : Car à parler franchement, & je vous l'ay déjà avoué, j'avois trouvé l'Opera beau, & m'y estois bien diverty. Quoy qu'il en soit, je veux essayer de la methode que vous proposez, & voir comment je m'en trouveray.

CLEON. Vous vous en trouverez bien, croyez-moy; & si tout le monde en use comme vous, deux ou trois Poëtes seulement pourront en souffrir un peu, parce qu'on pourra trouver belles d'autres pieces que les leurs : Mais tout le monde en aura plus de divertissement & plus de satisfaction.



L E T T R E

*A MONSIEUR CHARPENTIER
de l'Académie Françoise, sur la Pre-
face de l'Iphigenie de Monsieur Ra-
cine.*

MONSIEUR,

J'avois resolu de negliger l'atteinte que me donne Mr. Racine dans la Preface de son Iphigenie, & de regarder les objections qu'il fait contre ma Critique de l'Opera comme de pures chicanes qui meritent peu d'estre examinées. Mais puisque vous jugez que je dois y respondre & que ces objections, toutes mal fondées qu'elles sont, ne laissent pas de faire impression sur l'esprit de bien des gens: voicy ce que jay à dire pour ma deffense.

Pour bien entendre l'estat de la question, il faut sçavoir que quand Mr. Quinault eut fait la Tragedie d'Alceste, quelques Amateurs trop zelez de l'Antiquité blâmerent entiere-ment sa Piece, parce, disoient-ils, qu'il n'y avoit pas mis les plus beaux endroits d'Euripide, & particulièrement cette Scene admirable où Admette & Alceste se disent les derniers

adieux. Ce reproche me parut si deraisonnable, que je ne pûs m'empescher de mettre la main à la plume pour montrer que M^r. Quinault avoit fait sagement d'éviter ces beaux endroits d'Euripide qui n'auroient pas fait assurément un bel effet sur nostre Theatre, & sur tout d'avoir fait prendre à Alceste, la resolution de mourir, sans la participation de son époux.

Pour appuyer ma proposition je fis l'abregé de l'Alceste d'Euripide, où l'on voit entre autres choses qu'Alceste, apres avoir recommandé ses enfans aux Dieux, & à Admette pour la derniere fois, sans répandre la moindre larme, se fond toute en pleurs à la veüe de son lit nuptial au souvenir de sa virginité qu'elle y a perdue, qu'Admette consent que sa femme meure pour luy, & l'exhorte à prendre courage, parce, dit-il, qu'il voit Caron qui le va prendre si elle tarde plus long-temps, luy promettant pour la consoler, qu'il n'ira plus aux festins avec ses amis, qu'il ne jouera plus du Luth ny de la Fluste, & qu'il fera faire une figure de sa grandeur, la plus ressemblan-

*Extremum & ad tua genua procidens petam liberos in orbitate ut
hucaris meos. &c.*

*Sine fletu, sine gemitu, deinde lecto illapsa & thoro ibi demum
lacrimavit, & dixit hæc.*

*O lecte ubi virgineum solvi ego puellaris ætatis statum cum hoc
viro pro quo morior, vale: non enim odi te.*

*Omnes autem explorans & circumiens amicos non invenit præter
uxorem quæ voluit mori pro illo.*

te qu'il se pourra pour la coucher auprès de luy & l'embrasser toutes les nuits. Qu'Admette parlant à Pherés , luy dit , qu'il n'est pas son pere ; qu'il meure quand il voudra , qu'il ne l'ensevelira point ; qu'il est bien lasche de n'avoir pas voulu mourir pour luy , & bien impudent de se presenter après une telle lascheté.

Qu'un valet parlant d'Hercule , dit qu'il n'a jamais vû un homme si deraisonnable ny si brutal , qu'il s'est enyvré tout seul dans sa chambre , où il chante cent chansons impudentes à gorge deployée.

Après la deduction de ces incidens & de quelques autres encore qui composent cette Piece , je fais voir le mieux qu'il m'est possible , que Mr. Quinault a eu raison de ne pas employer tous ces beaux endroits d'Euripide ; sans qu'il m'arrive neanmoins de les blâmer en eux-mêmes , car voicy comment j'ay parlé dans ma Critique. Vous avez pû remarquer que quand j'ay loué nostre auteur de n'avoir pas imité Euripide en plusieurs endroits ce n'est pas que ces endroits là soient absolument mauvais , mais c'est qu'ils ne sont pas conformes aux mœurs de nostre temps , les Critiques ont eu peu de raison de blâmer nostre auteur de ne les avoir pas employez dans sa piece, parcequ'il ne suffit pas que les choses soient bonnes en elles-mêmes , il faut qu'elles conviennent

aux temps , aux lieux , & aux personnes , &c.

Quelque precaution que j'aye prise pour ne pas m'attirer le reproche d'avoir manqué de respect envers les anciens , Mr. Racine s'est imaginé neantmoins que j'avois mal parlé d'Euripide , quoyque je n'aye fait autre chose que de rapporter la substance de son *Alceste* , & pour *venger la memoire* de ce grand Poëte il entreprend de renverser en trois paroles toutes les remarques de ma critique. Mais ce qui est bien estrange, c'est qu'au lieu d'entrer dans la question dont il s'agit , il se retranche à prouver qu'en rapportant la scene des adieux d'Admette & d'Alceste j'ay fait dire au mary quatre vers qu'il prétend estre du rôle de la femme , & que j'ay esté trompé par une édition fautive que j'ay suivie , ces vers sont

Je voy desja la rame & la barque fatale

J'entends le vieux nocher sur la rive infernale

Impatient il crie , on t'attend icy bas

Tout est prest, descends, viens , ne me retarde pas.

Je respons à cette objection que j'ay pour moy deux editions authentiques l'une de 1597 de la revision d'Æmilius Portus & de l'impression d'Hierôme Commelin, l'autre de 1602. avec la version de Canterus, & de l'impression de Paul Estienne, Dans le grec de ces deux éditions, & non point dans la version latine comme Mr. Racine le veut , c'est Admette qui dit les vers en question. Il y a , je l'avouë , d'autres

Editions contraires à celles-là. Mais de sçavoir presentement quelles sont les meilleures, c'est ce qui n'est pas sans difficulté, car si quelques-uns ont eu raison de faire dire à Admette les paroles dont il s'agit pour exhorter sa femme à suivre courageusement la resolution qu'elle avoit prise de mourir, & cela d'autant plus qu'il luy a dit dans les vers précédens, *prenez courage ne m'abandonnez pas*, d'autres peuvent se croire bien fondez de mettre les mesmes paroles dans la bouche d'Alceste, pour luy faire dire poëti-

Erige teipsam, ne prodas me video biremem, video navem, Charon me jam vocat.

Omittam porro convivia, combibentiumque consortia, non enim nec barbiton attingam unquam post hac, nec animum inducam Libica sonare fistula. Docta autem manu fabrorum, corpus tuum effictum in lecto collocabitur cui illabar & circumplicans manus nomen vocitans tuum, charam in ulcis videbor uxorem, et si non habens, habere, frigidam opinor delectationem.

Non es vere hujus corporis pater, non enim te ego hac mea sepe-
liam manu nimirum omnes excellis timiditate, non voluisti neque ausus es mori pro filio, heu heu, senectus quam impudentiæ plene.

Multos equidem & ex omnibus locis hospites venientes vidi, verum hoc nondum hospite deterio-
rem vidi, qui primum quidem horum lugentem videns, tamen ingressus est bibit, nigræ matris merum vinum, donec inflammavit ipsum ascendens flamma vini, coronatque caput myrteis frondibus in condita latrans. &c.

Non invenit præter uxorem quæ voluit mori pro illo.

Astute vero adinvenisti ut non moreris unquam quum presentem persuaseris pro te mori. Sepelias vero ipse cum sis ipse occisor.

Pœnas autem dabis tuis affinis adhuc vel certe Acastus non amplius erit inter viros, si non sororis pro sanguine de te pœnas repetet. Duc multas ut pro te moriantur plures. Foris autem me nuptialia convivia agitant Thessalorum & cœtus frequentes: non enim sustinebo videns conjugis meæ cœtaneas. Dicet autem mihi quisque fuerit, vide istum turpiter viventem qui non sustinuit mori: sed quam duxit pro se dans præ ignavia effugit. Plutonem & deinde tamen sibi vir esse videtur, & odit parentes.

quement qu'elle s'en va mourir. Il est vray que le sentiment d'Admette est fort odieux. Mais M^r. Racine a tort de s'étonner qu'on ait pû l'attribuer à Euripide. Car dans la premiere scene de la Tragedie , Apollon dit qu'Admette a esté demander à tous ses amis , si quelqu'un d'eux ne vouloit point mourir pour luy , qu'il a fait la mesme priere à son pere & à sa mere , puis à sa femme qui a esté la seule qu'il ait trouvée le vouloir bien. Dans le troisieme Acte Pherés son pere luy reproche d'avoir eu l'adresse de persuader à sa femme de mourir ; il luy dit mesme nettement , qu'il en est le meurtrier , & qu'Acaste frere d'Alceste est un homme sans cœur , s'il ne venge sur luy la mort de sa sœur. Il luy conseille mesme en se moquant d'épouser plusieurs femmes , afin d'en avoir toujours quelqu'une qui le tire d'affaire en mourant pour luy. Dans le quatrieme Acte , Admette se dit à luy-mesme qu'il sera la Fable de toutes les compagnies , & qu'on le regardera comme un lâche qui a livré sa femme à la mort, pour n'avoir pas eu le courage de mourir luy-mesme. Après ces endroits-là Admette peut bien dire , pour exhorter sa femme à achever courageusement son ouvrage. *Je voy la barque , &c.* Et quand M^r. Racine dit peu s'en faut à entendre ces Messieurs qu'Admette ne la fasse mourir luy-mesme , l'absur-

dité qu'il m'objecte n'est pas, comme on voit, si grande qu'il se l'imagine, puisque Admette luy-mesme demeure d'accord qu'on luy en fera le reproche. Quoy qu'il en soit, pour peu que cela fasse plaisir à Mr. Racine je luy abandonne Canterus Æmilius Portus, avec les deux Imprimeurs dont ils se sont servis, quoyque ces hommes-là soient d'un tres-grand nom, & je demeureray d'accord, s'il le veut, qu'ils se sont trompez & moy après eux. Mais que luy en reviendra-t'il, ne fera-t'il pas toujourns vray qu'Admette a consenti à la mort de sa femme & que cette Scene où ils se disent adieu l'un à l'autre est une continuation de ce mesme consentement & un aveu public de sa malhonnesteré. Il a beau luy dire que toutes les morts ensemble luy seroient moins cruelles que de la voir en l'estat où il la voit, qu'il ne peut plas vivre si elle meurt, & cent autres tendresses hors de propos, cela ne sert qu'à le faire haïr encore davantage, puisqu'il n'avoit qu'à mourir luy-mesme sans tant de façons. Je ne sçay pas quel effet cela faisoit chez les Grecs, mais je sçay bien qu'aujourd'huy une semblable façon d'agir luy auroit fait jetter des pierres par les spectateurs. Si Mr. Racine vouloit faire quelque chose pour la memoire d'Euripide, il falloit monstrier que ce procedé d'Admette est fort honneste, & s'il vouloit faire quelque chose

contre ma Critique , il falloit prouver non seulement qu'il est honneste , mais qu'il est conforme à nos mœurs & capable de faire un bel effet sur nostre Theatre , où l'on est accoustumé de voir des amans qui veulent mourir pour leurs maistresses , mais non pas qui veulent que leurs maistresses meurent pour eux. Cela est de trop bon sens pour des amans. Si chicaner n'est autre chose que de disputer sur une circonstance inutile , quand on ne peut attaquer le fond d'une question , il est bien malaisé de ne pas appeller chicane l'objection de Mr. Racine.

Il me reproche ensuite d'avoir dit qu'Alceste estoitagée , je l'ay dit , il est vray & j'ay cru en avoir sujet. Elle a un fils qui fait un des personnages de la Tragedie , & qui dit les choses du monde les plus morales & les mieux sensées , il represente à son pere qu'il s'est marié inutilement ayant perdu sa femme avant que d'estre parvenu à l'extrême vieillesse. Il dit aussi que sa sœur & luy ont fait une grande perte , parce que la mort d'une aussi bonne mere que la leur , est la ruine entiere d'une maison. Ces raisonnemens ne m'ont point paru estre d'un enfant , mais d'un jeune homme , aussi en prend-il la qualité par ces termes , *Juvenis ego vëos iγω* qui

Calamitosam ego passusrem tuque mihi germana puella simul sustines. O pater inutiliter duxisti uxorem neque ad senectæ venisti

sont des noms qu'on ne prenoit gueres avant quinze ou seize ans, cela supposé la mere de cet amant devoit avoir quelque âge.

Il ne sert de rien d'alleguer que le Chœur dit qu'Alceste est morte jeune pour son jeune mary, on sçait qu'une femme qui meurt à quarante ou quarante cinq ans est réputée mourir jeune, & l'on sçait aussi qu'elle ne l'est pas assez pour faire une de ces amantes de Theatre telles qu'on a coustume de les voir aujourd'huy. Mais que sert tout cela ? Quand il seroit vray qu'Alceste n'auroit que quinze ans, Admette seroit-il plus excusable de la laisser mourir.

Mr. Racine m'ayant ainsi battu sur deux grandes bevenës qu'il dit que j'ay faites, il ajousté que les autres remarques de ma Critique sont de la mesme force, & il le dit d'un air qu'il semble ne les estimer pas dignes de reponse. Cependant il eust esté tres-curieux de luy voir prouver qu'Alceste a bonne grace de se fondre en pleurs à la veüe de son lit nuptial, & au souvenir de sa virginité qu'elle y a perduë, après avoir recommandé ses enfans aux Dieux sans repandre la moindre larme. Qu'Admette en use tres-honnêtement d'aller prier tous ses amis, l'un après

fine, cum istam perit enim prius : moriente autem te mater perit domus.

Tu autem in pubertate juvenili, juvene moriens pro viro excedis.

l'autre, ensuite son pere & sa mere, & enfin sa femme de mourir pour luy, qu'il est fort respectueux envers son pere, quand il le traite de lasche & d'impudent; & qu'Hercule est representé avec le veritable caractere d'un fils de Jupiter quand on le depeint comme un brutal & comme un yvrogne. Ces paradoxes meritoient bien la peine d'estre prouvez, & pour rendre la chose plus complete, il falloit encore faire voir que cette maniere de traiter une Tragedie est conforme à nos mœurs, & auroit bien reussi sur nostre Theatre ce qui estoit le veritable nœud de la question.

Bien que Mr. Racine n'ait rien fait de ce qui estoit à faire, il croit neantmoins m'avoir tellement accablé & tellement mortifié par les deux grandes objections que je viens d'examiner qu'il luy prend un mouvement de tendresse & de pitié pour moy. Il me conseille avec la plus grande bonté du monde, de ne plus decider si legerement sur les ouvrages des Anciens, & de me souvenir de ces sages paroles de Quintilien; Il faut estre extremement circonspect & tres retenu à prononcer sur les ouvrages des grands hommes de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs de condamner ce que nous n'en-

Modeste tamen ab circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit denorat quamlibet intelligunt, at, si necesse est ni alterum errare partem, omnia eorum legentibus placere quam displicere maluerint.

tendons pas. S'il faut tomber dans quelque «
excez , encore vaut-il mieux pecher en ad- «
mirant tout dans leurs écrits , qu'en y con- «
damnant beaucoup de choses. Pour répondre «
à ce passage , je ne veux qu'en rapporter «
un de Cicéron , où il parle en ces termes , «
Mon sentiment a toujours esté que nous som- «
mes plus sages dans les choses que nous in- «
ventons de nous-mêmes que n'ont esté les «
Grecs ; & qu'à l'égard de celles que nous «
avons prises d'eux , nous les avons renduës «
meilleures qu'elles n'estoient lorsque nous «
les avons jugées dignes d'estre le sujet de «
nostre travail Le sentiment de Cicéron est «
un peu contraire à celui de Quintilien , &
l'Orateur ne paroît pas avoir cette aveugle
& profonde veneration que le Rheteur veut
qu'on ait pour les Anciens , mais il est aisé de
voir que cette difference d'avis dans ces deux
grands hommes vient de la diversité de leurs
conditions & de leurs emplois. Le dernier
estoit un Consul qui n'ayant aucun interest
à louer les auteurs anciens , en parloit en
galant homme & comme il le pensoit. L'autre
estoit un Rheteur qui estoit obligé par sa
profession d'imprimer dans l'esprit de ses éco-
liers un profond respect pour les auteurs

Meum semper judicium vit omnia nostros aut invenisse per se
sapientius quam græcos , aut accepta ab illis fecisse meliora , quæ
quidem digna existimassent in quibus elaborarent.

qu'il leur propoſoit pour modelles de leurs eſtudes. Ayant donc pour moy le ſentiment de Ciceron qui eſtimoit que les Autheurs Grecs eſtoient inferieurs aux écrivains de ſon ſiecle. Je ne croi pas eſtre obligé, n'en deplaîſe à Quintilien, d'admirer tout ce que je n'entends pas dans leurs ouvrages, moins encore tout ce que j'y entends, puisſque parmi un grand nombre de choſes excellentes qui ſ'y rencontrent, il ſ'y en trouve quelques-unes qui ne valent gueres, & dont aſſeurément on ne voudroit pas ſe ſervir aujourd'huy.

Il eſt bien vrai que ceux qui enſeignent la jeuneſſe, ne ſont pas les ſeuls qui ſont profeſſion d'adorer les écrits des Anciens, je diſ adorer, puisſque renonçant à toutes les lumieres de leur eſprit, ils traittent de divin tout ce qu'ils y liſent, lors meſme qu'ils ne l'entendent pas; mais il eſt bon d'en ſçavoir les raiſons. Les uns ſuivent en cela l'impreſſion qu'ils ont receüe de leurs Regens, & demeurent touſjours écoliers ſans ſ'en apercevoir. Les autres conſervent un amour pour les Autheurs qu'ils ont lûs eſtant jeunes, comme pour les lieux où ils ont paſſé les premieres années de leur vie, parce que ces lieux, & ces auteurs leur remettent dans l'eſprit les idées agreables de leur jeuneſſe; d'autres taſchent par-là de mettre à plus haut

prix l'avantage qu'ils prétendent avoir d'entendre parfaitement ces excellents auteurs, où ils s'imaginent puisser les bonnes choses dans leur *vraye* source & les voir dans le centre de la lumière pendant que le reste des hommes est dans la bourbe & dans l'obscurité. D'autres enfin plus politiques encore, ayant considéré qu'il est nécessaire de louer quelque chose en ce monde, pour n'estre pas accusez de n'estimer qu'eux-mesmes, & leurs ouvrages donnent toutes sortes de loüanges aux Anciens pour estre dispensés d'en donner aux modernes.

Vous pouvez peut-estre penser, Monsieur, que je suis un libertin qui manque de respect pour ces grands hommes qui sont nos maîtres, je les honore & les estime autant que personne, mais je ne suis pas persuadé que tous leurs ouvrages soient divins, ni exempts de toute imperfection, de mesme que je ne croi pas que tout ce qui se fait en nos jours soit dénué de ces mesmes beautés qui brillent dans leurs ouvrages. Nous avons aujourd'hui des auteurs que j'estime autant que les anciens, tel est Mr. Racine & cinq ou six autres encore avec luy s'il luy plaist.

Pour conclusion il me semble, Monsieur, que Mr. Racine n'a pas bien servi Euripide, & qu'il eust mieux fait pour la memoire de cet Auteur de laisser les choses en l'estat

qu'elles estoient. On eust pû croire qu'il estoit aisé de répondre à toutes les remarques de ma Critique , mais comme il ne l'a pas fait , on jugera avec raison que cela n'est pas possible , & il sera réputé passer condamnation de tout ce qu'il n'a pas deffendu ; outre qu'il ne prouve pas mesme l'endroit où il dit que je me suis trompé ; en faisant dire à Admette ce qu'Alceste doit dire , puisque j'ay pour moy des Editions authentiques , & puisque , quand mesme je me serois trompé , cela ne fait rien ny pour Euripide , ny contre moy , estant toujours vray qu'Admette fait un tres-vilain personnage d'estre present à la mort de sa femme , dont il est la cause volontaire , & estant vray aussi que Mr. Quinault a tres-bien fait de faire prendre à Alceste la resolution de mourir sans la participation de son époux. Vous avez pû remarquer , Monsieur , en lisant le latin qui est en la marge de cette lettre , que j'ay esté bien moderé , & que je pouvois me rejouir encore davantage que je n'ay fait , sur tous les sens bizarres que ce texte-là peut souffrir.

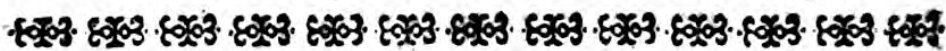
Il se peut faire , Monsieur , que je m'abuse dans mes prétentions , vous en jugerez s'il vous plaist , vous , Monsieur , qui avez toutes les qualitez necessaires pour juger souverainement de ces matieres , je veux dire une connoissance parfaite des auteurs anciens &

à *Monsieur Charpentier.* 305

modernes, jointe à un goût exquis & exempt de toute prévention. Si j'ay vostre suffrage, j'auray tout ce que je souhaite, puisque je suis seur d'avoir ensuite celui de toutes les personnes de bon sens. Je suis,

Monsieur,

Vostre, &c.



L E T T R E

A M O N S I E U R D***.

TOUCHANT LA PREFACE
de son Ode sur la prise de Namur.

M O N S I E U R ,

Puisque c'est à l'occasion de mes Dialogues sur la comparaison des Anciens & des Modernes , que l'Ode que vous venez de donner au Public a esté composée , & que sans la colere où ils vous ont mis , le Roy n'auroit point eu de loüanges ; je ne puis , quelque mal que vous en disiez , me repentir de les avoir faits. Je ne m'estonne pas que ces Dialogues qui blessent les impressions que vous avez prises au College , & que vous garderez toute vostre vie , vous ayent semblé *estranges* ; mais je m'estonne que vous soyez si peu exact à rapporter ce qu'ils contiennent. Sans l'extrême indignation avec laquelle vous en parlez , je croirois que vous ne les avez jamais lûs , & je ferois le pouvoir croire pour n'estre pas obligé de vous reprocher une espece de mauvaise foy bien plus estrange que tous mes

Dialogues ; puisqu'il est vray , comme je vais vous en convaincre , que l'on n'y trouvera aucune des propositions que vous m'attribuez dans la Preface de vostre Ode.

Tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité , dites - vous , y sont traittez d'Esprits médiocres , de gens à estre mis en Parallele avec les Chapelains & avec les Cotins. Il n'y a pas un seul mot de tout cela dans mes Dialogues. Homercay est traité du plus grand Genie que la Poësie ait jamais eue. Virgile y est loué comme le Poëte le plus accompli , & son Eneide y est regardé comme le plus excellent Poëme que nous ayons ; avec cette restriction , à la vérité , qu'ils ont escrit quelquefois des choses peu dignes de leur reputation , non point pour avoir esté des esprits médiocres , ce que je n'ay jamais dit ny pensé , mais faute d'avoir eu dans leur temps , les lumieres & les secours dont l'usage & l'experience ont enrichi les derniers siècles , car voila toute la substance de mon systeme. Je n'ay comparé Chapelain à aucun Poëte de l'antiquité , & bien loin de le comparer à Virgile , j'ay déclaré distinctement que je ne prétendois point le mettre en parallele avec ce grand Poëte , & j'en ay en quelque façon demandé acte. Pour M^r. Cottin je ne l'ay opposé à qui que ce soit , je me suis plaint seulement qu'on l'eust traité de ridicule , & que même

on en eust fait un modèle de ridicules. J'ay ajouté que j'avois esté fort pressé à un de ses Sermons, & cela est vray. D'autres assurent que la même chose leur est arrivée aux Sermons de M. l'Abbé de Cassagne, mais qu'importe? le nom de Cottin rime à Festin, & celui de Cassagne remplit bien le vers, point de miséricorde. On est bien malheureux lorsque pour faire un bon vers, on ne hésite pas à ternir la réputation de deux hommes de mérite. On dit que des Casuistes vous ont assuré qu'il n'y avoit pas de quoy former un péché veniel dans vos Satyres, & moy je vous dis avec tout ce qu'il y a des gens de bien en France que ces Casuistes sont des ignorans ou des trompeurs.

Voulant faire honneur à nostre siècle, on l'a, dites-vous, en quelque sorte diffamé en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Jules Scaliger, ce cy soit dit sans me comparer à ce grand Personnage ny à ceux que je nommeray ensuite, a parlé de plusieurs Anciens & particulièrement d'Homere d'une manière mille fois plus offensante que je n'ay fait dans mes Dialogues, cependant on n'a jamais dit qu'il ait diffamé son siècle. Erasme, à qui on a élevé des statues de bronze, n'a point diffamé le même siècle, quoy qu'il ait parlé beaucoup plus désavantageusement que moy des Ouvrages de Cicéron, & le Chancelier

Bacon fait encore honneur à l'Angleterre , quoy qu'il ait esté dans les mesmes sentimens qu'on me reproche. Pour faire voir que je diffame nostre siecle il faut monstrier que je suis dans l'erreur & m'en convaincre par de bonnes raisons , mais cela est un peu plus malaisé que de dire une injure ou de mettre mon nom à la fin d'un vers. Les amateurs outre des Anciens ne s'avalissent pas jusqu'à raisonner. *Pindare* , dites-vous , *y est des plus maltraitez*. J'avouë que je me suis un peu réjoui sur le commencement de la premiere Ode de ce grand Poëte , mais il s'agit de sçavoir si j'ay eu tort , & c'est ce qu'il est bon que nous examinions. Voicy mot à mot l'endroit tout entier de mon Dialogue où le commencement de cet Ode est rapporté , c'est le Chevalier qui parle

Le President Morinet , discourant il y a quelques jours de Pindare avec un de ses amis , & ne pouvant s'épuiser sur les loüanges de ce Poete inimitable , se mit à prononcer les cinq ou six premiers vers de la premiere de ses Odes avec tant de force & tant d'emphase , que sa femme qui estoit presente , & qui est femme d'esprit , ne put s'empescher de luy demander l'explication de ce qu'il témoignoit prendre tant de plaisir à prononcer. Madame , luy dit-il , cela perd toute sa



grace en passant du Grec dans le François.
„ Il n'importe , dit-elle , j'en verray du moins
„ le sens qui doit estre admirable. C'est le
„ commencement , luy dit-il , de la premiere
„ Ode du plus sublime de tous les Poetes.
„ Voicy comme il parle : *L'eau est tres-bonne*
„ *à la verité , & l'or qui brille comme le feu*
„ *durant la nuit éclatte merveilleusement parmi*
„ *les richesses qui rendent l'homme superbe. Mais*
„ *mon esprit si tu desires chanter des combats , ne*
„ *contemples point d'autre astre plus lumineux*
„ *que le Soleil pendant le jour dans le vague de*
„ *l'air , car nous ne sçaurions chanter de combats*
„ *plus illustres que les combats Olympiques. Vous*
„ vous mocquez de moy , lui dit la Presidente ,
„ voila un galimatias que vous venez de faire
„ pour vous divertir , je ne donne pas si aisé-
„ ment dans le panneau. Je ne me mocque
„ point , lui dit le President , & c'est vostre
„ faute si vous n'estes pas charmée de tant de
„ belles choses. Il est vrai , reprit la Presidente ,
„ que de l'eau bien claire , de l'or bien luisant
„ & le Soleil en plein midi , sont de fort belles
„ choses ; mais parce que l'eau est tres bonne &
„ que l'or brille comme le feu pendant la nuit ,
„ est-ce une raison de contempler ou de ne con-
„ templer pas un autre astre que le Soleil pen-
„ dant le jour ? de chanter ou de ne chanter pas
„ les jeux Olympiques ? Je vous avouë que je n'y
„ comprens rien. Je ne m'en estonne pas, Mada-

me , lui repondit le President , une infinité de
tres-sçavans hommes n'y ont rien compris non
plus que vous , comme l'a fort bien remar-
qué un * de ses plus sçavans Interpretes. Cet
endroit est divin , & l'on est bien esloigné de
rien faire aujourd'huy de semblable. Assesu-
rement , dit la Presidente , & l'on s'en donne
bien de garde. Mais je voy bien que vous
ne voulez pas m'expliquer cet endroit de Pin-
dare ; cependant s'il n'y a rien qui ne se puisse
dire devant des femmes je ne voy pas où est
la plaisanterie de m'en faire mystere. Il n'y
a point de plaisanterie ny de mystere , lui dit
le President. Pardonnez-moy , lui dit-elle ,
si je vous dis que je n'en croy rien , les Anciens
estoit gens sages , qui ne disoient pas des
choses où il n'y a ni sens ni raison. Quoyque
pust dire le President , elle persista dans sa
pensée , & elle a tousjours cru qu'il avoit pris
plaisir à se mocquer d'elle.

Pour faire voir que j'ay tort , & que ma
plaisanterie est froide , il faut monstrier ou
que le commencement de cette Ode est mal
traduit , ou que tel qu'il est , il contient un
sens intelligible & raisonnable. C'est ce qu'on
n'a point fait depuis trois ans que le Dialogue
où on lit cette aventure , est imprimé , & ce
que je vous deffie , Monsieur , de pouvoir
faire. Vous dites *Que je ne sçay pas le Grec* ,

* Jean Benoist Epist. à Jean Her,

il faut que les beveuës qui sont dans mes Traductions vous en ayent fait appercevoir, de mesme que celles qu'on a trouvées dans vostre Traduction de Longin, nous ont fait voir que vous n'estes pas si grand grec que vous tachez de le paroistre. Vous me ferez plaisir, Monsieur, de me monstrez mes beveuës, & je n'employerai point mes amis à vous fermer la bouche. Vous dites que *Pindare sort quelquefois de la Raison, afin (s'il faut ainsi parler) de mieux entrer dans la raison mesme*. Cela est difficile à comprendre. Ce n'est point un moyen de mieux entrer dans la raison que d'en sortir, d'ailleurs la Poësie la plus Dithyrambique ne fait point sortir le Poete de la raison, en l'obligeant de s'écarter un peu de son sujet, puisque la raison veut qu'il ait de l'empyement & de l'enthousiasme. Vous voulez, Monsieur, que je n'aye jamais conceu le sublime des *Pseaumes de David*. J'avoue qu'il s'en faut beaucoup que j'aye assez de lumiere & naturelle & surnaturelle pour voir toutes les beautez de ces divins Cantiques, mais j'ose dire que personne ne les admire plus que moy : Voicy comment j'en ay parlé dans le troisieme volume de mes Dialogues* „ que vous avez lû. La Poësie des Pseaumes „ de David est sans contredit une des plus belles „ qui ait jamais esté. Lors qu'Israël sortit de

* Pag. 13. 3. vol.

*L'Egypte, & la maison de Jacob du milieu d'un ce
 Peuple Barbare, dit ce Poëte admirable, ce
 Dieu consacra la nation à son service & ce
 establit sa puissance dans Israël. La Mer le vit ce
 & elle s'enfuit; le Jourdain remonta vers sa ce
 source: les Montagnes sauterent comme des Bé- ce
 liers & les Collines comme des Agneaux. Cela ce
 est poétique assurément. Ensuite il interroge ce
 la Mer, le Jourdain, les Montagnes & les ce
 Collines, & leur dit: O Mer, pourquoi fuyez- ce
 vous, & vous Jourdain, pourquoi retourniez- ce
 vous vers votre source, Montagnes, pourquoi ce
 sautiez-vous comme des Béliers & vous Colli- ce
 nes comme des Agneaux? Cela est encore plus ce
 poétique. Mais la réponse qu'il fait faire à ce
 la Mer, au Jourdain, aux Montagnes & aux ce
 Collines, a quelque chose de si grand & de ce
 si élevé, que je defie les Amateurs des An- ce
 ciens, de trouver rien dans les Poëtes profa- ce
 nes qui en approche, sans même avoir égard ce
 à la sainteté de l'ouvrage. C'est, dit-il, ce
 que la Terre s'est émue devant la face du Sei- ce
 gneur, devant la face du Dieu de Jacob. Il n'y ce
 a point d'homme ayant du goût pour la ce
 Poésie qui ne fremisse à la vûe de ces gran- ce
 des beautés. Comment peut-on dire après ce
 cela que je n'ay jamais conçu le sublime de
 David.*

Vous dites que je ne suis pas fort convain-
 cu du précepte qu'on a avancé dans l'Art

Poétique, à propos de l'Ode, & ensuite vous citez ces deux vers de votre façon.

*Son stile impetueux souvent marche au hazard
Chez elle un beau desordre est un effet de l'art.*

Ne vous appercevez-vous point, Monsieur, des airs que vous vous donnez en supposant que tout le monde doit avoir devant les yeux votre art Poétique, que vous appelez absolument & comme par excellence l'Art Poétique, & ne voyez-vous point qu'il n'est pas de l'exacte modestie de se citer soy-mesme. Vous avancez comme une chose constante que je suis *un homme sans aucun goust*, c'est de quoy il s'agit, & on ne vous en croira pas sur votre parole. Est-il possible qu'un homme dont les Ouvrages ont reçu de l'applaudissement plus d'une fois dans l'Académie Françoisé n'ait point de goust ? J'ay honte de parler de moy si avantageusement, mais vous m'y contraignez. Le jour qu'on y lut le Poëme du siecle de LOUIS LE GRAND (cet ouvrage vous blessa trop pour l'avoir oublié) vous le blamastes hautement & mesme d'une maniere un peu scandaleuse, pendant que l'Assemblée composée des Académiciens & de ce grand nombre de gens d'esprit qui ont accoustumé de s'y rendre dans les jours de ceremonie, remontoit en estre satisfaite, voulez-vous qu'on croye qu'il n'y avoit là que vous seul qui eust du goust, &

que toute la Compagnie n'en avoit point non plus que l'Auteur de l'Ouvrage ? Par où avez-vous jugé, Monsieur, que *je croy que la Clelie & l'Opera sont les modèles du genre sublime* ? La Clelie est en son genre un des plus beaux Ouvrages que nous ayons, & l'illustre Personne qui l'a composé est d'un si grand mérite que vous serez éternellement blâmé d'avoir tâché à luy nuire par vos plaisanteries. J'estime fort les Opera de M. Quinault, pour l'art & le beau naturel qui s'y rencontrent ; mais je n'ay point dit que ny les Opera ny la Clelie fussent des modèles du genre sublime auquel ils n'ont jamais visé, si ce n'est en de certains endroits où le sujet le demandoit & où ils l'ont attrapé tres-heureusement. Souffrez, Monsieur, que je vous avertisse en passant que vous écrivez *les Operas*, & qu'il faut écrire les Opera ; c'est peut estre une faute de l'Imprimeur, mais si c'est vous qui l'avez faite, vous auriez besoin de venir plus souvent à l'Académie. Vous m'accusez d'avoir dit *Que Terence est fade, que Virgile est froid, & Homere de mauvais sens*. On ne trouvera pas un seul mot de tout cela dans mes Paralleles. Il est vray que j'ay rapporté plusieurs endroits d'Homere qui ont pû ne luy pas faire honneur ; mais ce n'est pas ma faute, puisque je n'ay rien cité de ce grand Poëte qui ne fust

traduit fidèlement. Vous dites que cela vient d'une *bizarerie d'esprit qui m'est commune avec toute ma famille*. Cet endroit, Monsieur, est trop fort & excède toutes les libertez & toutes les licences que les gens de Lettres prennent dans leurs disputes. Ma famille est irréprochable, & elle l'est à un point que je luy ferois tort si je me donnois la peine de la justifier de vostre calomnie. On n'y trouvera que des gens de bien, des gens de bon sens, officieux, bien-faisants & aimez de tout le monde. De quatre freres que j'ay eus & dont je suis le moindre & le dernier en toutes choses, vous n'avez connu que celui qui estoit Medecin & de l'Académie des Sciences. Par où avez-vous peu reconnoître de la Bizarerie dans son esprit ? Est-ce par ses Ouvrages ? Est-ce par la Traduction qu'il a faite de Vitruve & par les Notes dont il l'a accompagnée ? Ouvrage aussi beau en son genre qu'il s'en soit fait de nostre siecle. Est-ce par ses Essais de Physique qui ont esté si bien receus de toutes les personnes intelligentes dans les choses de la Nature ? Est-ce enfin par les Memoires qu'il a dressez pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, dont il y en a un volume d'imprimé & un volume manuscrit qu'il a laissé à l'Académie des Sciences. Non assurément, puisque ce sont des matieres dont vous n'avez presque aucune connoissance, & où il

ne s'agit ny d'Horace ny de Pindare. Concluez-vous que l'Auth eur de tous ces Ouvrages n'avoit pas le sens droit , parce que Monsieur Colbert qui avoit un si grand sens le choisit pour estre de l'Académie des Sciences ? Parce que ç'a esté sur ses desseins que la face principale du Louvre a esté bastie preferablement à ceux du Cavalier Bernin & de tous les Architectes de France & d'Italie , & que c'est encore sur ses desseins qu'on a eslevé le modelle de l'Arc de Triomphe & le bastiment de l'Observatoire ? Est-ce enfin parce qu'il avoit un goust & un genie universel pour tous les Arts & pour toutes les Sciences ? Il faut vous faire souvenir de luy par d'autres endroits. Il vous a tiré de deux dangereuses maladies avec des soins & une application inconcevables , & on sçait de quelle sorte vous avez reconnu ses soins en le maltraitant dans vos Satyres. Où est en tout cela la bizarerie de mon frere.

J'estois intime ami de Monsieur vostre frere qui estoit de l'Académie François e. Dans le temps qu'il faisoit agir ses amis pour obtenir la Charge de Contr olleur de l'Argenterie , il me pria d'en parler à Monsieur Colbert , parce que le Roy qui n'estoit pas content des Contr olleurs précédens , l'avoit chargé de luy trouver quelqu'un dont il luy répondist. J'en parlay à Monsieur Colbert qui me

demanda d'abord si je voulois luy répondre de l'homme que je luy proposois. La connoissance que j'avois du bon cœur, de la probité & du desintéressement de Mr. vostre frere (voilà, Monsieur, comme je parle de vostre famille) fit que j'en respondis comme de moy-mesme. La Charge luy fut accordée, & rien n'est égal à la reconnoissance qu'il m'en témoigna pendant toute sa vie. Il vint me voir au commencement de l'année suivante & me dit que je luy avois obtenu la chose du monde qu'il souhaittoit le plus, & où il y alloit de tout son honneur de n'estre pas refusé. Qu'il vouloit que je regardasse cette visite comme une visite d'obligation qui ne devoit point estre confondue avec les visites d'amitié, que nous nous rendions très-frequeemment. Après sa mort la Charge a passé entre les mains de Mr. de P**, vostre frere & mon ancien ami; l'exercice de cette Charge pendant une longue suite d'années leur fut utile & n'a point diminué leur succession que vous avez recueillie. Voilà de quoy je n'ay jamais parlé à personne, m'estant tousjours contenté de faire plaisir quand j'ay esté en pouvoir de le faire, sans autre vue que d'en estre bien-aisé dans le fonds de mon cœur. Je ne vous en aurois jamais rien dit si je n'estois obligé de faire voir que nous avons tousjours esté bien

éloignez mon frere & moy d'avoir meritè les mauvais traitemens que vous nous avez faits. Vous ajoutez, Monsieur, que la Bizarerie qui m'est commune avec toute ma famille *me rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes*. A la reserve de certaines beautez de Pindare & de quelques endroits des Anciens qui ne me plaisent pas, à quelles belles choses trouvez-vous que je sois insensible? Il ne vous sied pas bien, Monsieur, de me faire ce reproche, vous qui n'avez de sensibilité, à ce qu'on dit, que pour la Poësie, sensibilité que je vous disputeray tousjours, vous qui connoissez si peu l'Architecture, la Sculpture, & la Peinture, qui n'avez presque point de commerce avec la Philosophie & les Mathematiques, ny avec mille autres choses semblables qui font le plaisir des honnestes gens, comment pouvez vous m'accuser d'insensibilité sur *ce qui touche ordinairement les hommes*, moy qui à la verité ne suis pas fort habile dans toutes les Sciences & tous les Arts que je viens de nommer, mais qui suis connu pour les aimer avec passion, & pour n'avoir point donné sujet de me reprendre toutes les fois que j'ay eu occasion d'en escrire. Quelques personnes ont cru que quand vous parlez de *la Bizarerie de ma famille*, vous n'avez voulu dire autre chose sinon que mes freres estoient dans

le même sentiment que moy touchant les Anciens & les Modernes. On a eu sujet de le croire ainsi, car vous n'avez aucune raison de l'entendre autrement; Mais quand on parle de famille dans un escrit public, il faut y apporter plus de précaution que vous n'avez fait, parce que ces sortes de choses s'expliquent toujours au plus criminel, c'est par cette raison que j'ay crû devoir répondre à tout ce qu'on pourroit entendre par cet article.

Vous dites que quelque jour vous pourrez me monstrier mes erreurs. Je le souhaite de tout mon cœur, pourquoy voudrois-je estre trompé? Et au fond que m'importe que les Modernes valent mieux que les Anciens ou les Anciens que les Modernes? Mais je declare par avance qu'il faut des raisons pour me desabuser (voilà la difficulté) & que des injures, des Epigrammes & des Satyres ne feront rien. Vous dites qu'il est difficile de sentir les beautez de Pindare sans s'estre familiarisé le grec; j'en demeure d'accord pour certaines beautez qui dépendent du langage, mais pour les beautez qui sont dans le sens, comme les sentimens, les pensées, la conduite & l'entente de l'ouvrage, qui sont de nature à estre exprimées par toutes les langues; pourquoy ces sortes de beautez ne peuvent-elles passer de son Grec dans no-

estre François : cela paroist incomprehensible , il faut ou que le Grec de Pindare ait la vertu de rendre raisonnable une impertinence , ou que le François ait la malediction de rendre impertinente une chose raisonnable.

Pour convaincre le Public des beautez de Pindare , vous prenez le parti de composer une Ode à la maniere de ce grand Poëte ; mais vous n'avancez rien par-là. Si vostre Ode est excellente qui empeschera de dire qu'elle n'est point à la maniere de Pindare , comme en effet elle n'y est point du tout, ainsi que je l'ay desja fait voir , & si elle n'est pas bonne, comme plusieurs gens l'asseurent, vous aurez fait tort à Pindare en disant que vostre Ode ressemble aux siennes, & qu'elle est faite sur le mesme modelle. Le plus court & le plus seur chemin auroit esté de donner au Public une Ode de Pindare traduite par vous-mesme , & de faire voir en mesme temps que j'ay mal traduit le commencement de la premiere de ses Odes , car tant que la traduction que j'ay donnée ne sera point convaincuë d'estre mauvaise & que vous n'en donnerez point de meilleure , vous ne ferez rien pour Pindare. Quoy qu'il en soit voyons l'Ode. Voyons *cette magnificence de mots que vous y avez jettée à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques , & ces figures audacieuses tirées des sources que l'Auteur du saint Paulin n'a ja-*

mais connues. Mais non. Cet examen nous meneroit trop loin ; d'ailleurs vous ne sçavez que trop le succès qu'elle a eu dans le monde , & vous avez la satisfaction d'avoir prévu sagement dans vostre Preface que le public ne s'accommodoit pas *de vos saillies ny de vos excez Pindariques.* Mais laissons cela & voyons quel sujet vous avez peu avoir de me traiter comme vous faites.

Ne vous imaginez pas , Monsieur , que la chaleur avec laquelle vous prenez les interests de Pindare vous fasse dans le monde tout l'honneur que vous vous imaginez. Beaucoup de gens regardent vostre colere là-dessus à peu près du même œil qu'on regardoit autrefois l'emportement avec lequel certains Moines de S. François se faisoient la guerre sur la forme de leurs Capuchons , encore trouvent-ils que ces bons Peres avoient plus de raison de s'eschauffer pour leur coëffures que vous n'en avez de vous gendarmer comme vous faites , pour un Poëte mort il y a plus de deux mille ans. Quelques uns vouloient vous faire des complimens de condoléance sur cet outrage , dans le même esprit que Tibere en fit à des Ambassadeurs venus des environs de Troye , sur la mort du grand Hector leur Citoyen. Mais d'autres plus clair-voyans ont déclaré qu'ils ne donnoient pas dans le panneau , que ny Pindare ,

ny Homere , ny Virgile , ny quelque autre Ancien que ce soit , n'estoient pas la veritable cause de vostre courroux , & qu'on estoit coupable envers vous d'un autre crime que de celuy de leze-Antiquité ; puisque vous n'avez rien dit sur les deux premiers tomes de mes Paralleles. Parlons , Monsieur , à visage découvert , mon vray crime est d'avoir dit dans le troisieme tome de mes Dialogues que les Satyriques modernes eussent mieux fait d'imiter Martial qui n'a point nommé de personnes effectives dans ses Epigrammes medisantes , que d'avoir suivi l'exemple d'Horace qui nomme par leur nom les personnes qu'il maltraite dans ses Satyres. Je ne comprends pas pourquoy cette remarque vous a tant irrité contre moy , de mesme que l'Apologie que j'ay faite de six de nos Confreres que vous avez défigurez dans vos Satyres , puisque c'est une chose loüable en soy & qui estoit essentielle à mon dessein , car ayant entrepris de faire valoir nostre siecle en ce qui regarde la Poësie , je ne pouvois pas me dispenser de relever le merite des Poëtes qui luy ont fait honneur par leurs ouvrages , & on ne peut pas dire que je vous aye attaqué de gayeté de cœur. J'ay assaisonné ma Remarque & mon Apologie de tout ce qui pouvoit vous les faire agréer , j'ay dit que ce qui estoit de vous dans vos

Ouvrages estoit meilleur * que les morceaux d'Horace que vous y avez inferez , & que vostre versification estoit plus agreable que celle des Satyres de ce grand Poëte. Tout cela n'a pû vous empescher de faire tomber sur moy une gresle d'Epigrammes. J'avoüe que ce procedé me surprit extrêmement après ce qui s'estoit passé entre nous , car lorsque je vous eus envoyé le troisieme tome de mes Paralleles avec une Lettre pleine d'honnesteté ; vous me dites à l'Académie , en me remerciant de mon Livre , que je vous y avois un peu maltraité , mais que ma Lettre vous avoit desarmé & que vous seriez content pourveu que je la fisse imprimer & inserer dans mon Livre. Ce sont vos propres paroles , & Messieurs de l'Académie des Inscriptions à qui vous les redites mot à mot en leur racontant nostre entrevûe peuvent en rendre témoignage. La Lettre fut aussitôt imprimée & inserée dans le troisieme tome de mes Paralleles , où tout le monde la peut voir. Je crus que nous nous estions separez bons amis & j'en eus de la joye. J'esperay mesme que vous regarderiez mon Livre comme une voye aisée que je vous ouvris à la satisfaction que vous devez faire à tant de personnes que vous avez offensées. Je crus que vous prendriez le parti de passer

* Parallele tome 3. pag. 229. 230. & 231.

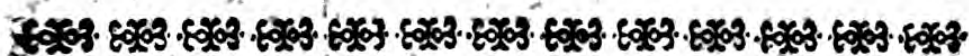
à Monsieur D***.

315

condamnation sur tout ce que j'ay remarqué, & que vous y ajousteriez ce que vous croiriez nécessaire pour une pleine & entiere reparation. Si vous aviez pris cette route vous auriez achevé de vous combler de gloire ; vous vous estes rendu celebre autant qu'il se peut dans le genre de Poësie qui vous est propre ; il ne vous restoit plus qu'à faire cette action de justice plus précieuse mille fois que toutes vos Poësies, quelque excellentes qu'elles soient. Je suis persuadé, Monsieur, que vous auriez fait toutes ces choses sans le conseil de quelques faux Amis, spectateurs cruels, qui sont ravis de vous voir donner des Scenes au Public. Ils ont rallumé vostre colere, ils vous ont mis dans l'esprit que vous ne deviez pas estre content & qu'il falloit vous venger. Ils vous ont fait faire des Epigrammes peu dignes de vous, & enfin la Preface de vostre Ode où vous allez jusqu'à vouloir deshonorer ma famille ; je ne sçay si vous voyez bien quelle est cette demarche. Cependant, Monsieur, il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons Amis, comme nous sommes Confreres, pourveu que vous ne croyez pas que je vous craigne. Les traits de vostre Satyre ne sont pas aussi mortels que vous le pensez, on en voit un exemple dans M. Quinault que toute la France regarde presentement, malgré tout ce que vous avez

dit contre luy , comme le plus excellent Poëte Lyrique & Dramatique tout ensemble, que la France ait jamais eu. Vous pouvez vous faire du tort tant qu'il vous plaira par vos Satyres; mais vous ne m'en ferez point du tout , nous sommes trop connus l'un & l'autre. Que si vous voulez absolument estre en guerre avec moy , je voudray ce qu'il vous plaira , pourvû que vous ne vouliez pas que je me fasche. J'ay resolu absolument de n'en rien faire , & de ne troubler pour quoy que ce soit , le repos & la tranquillité dont je jouïs dans ma solitude. Je me suis fait un amusement du Parallele des Anciens & des Modernes, mais à condition de laisser tout là , comme je l'ay desja déclaré , si la matiere qui jusqu'à ce jour ne m'a donné que du plaisir, venoit à m'eschauffer le moins du monde.

Je suis , &c.



L E T T R E

A M O N S I E U R P***.

O U L'ODE DE MONSIEUR D***.

*est comparée avec l'Ode que M. Chapelain fit
autrefois pour le Cardinal de Richelieu.*

M O N S I E U R ,

Je viens de trouver, en remuant de vieux papiers, l'Ode que Monsieur Chapelain fit autrefois pour le Cardinal de Richelieu. La mauvaise opinion que les Satyres de M. D***. m'avoient donné de cet Auteur, a fait d'abord que je n'ay pas daigné la regarder ; mais comme je me suis souvenu que dans son temps elle avoit esté fort applaudie, j'ay voulu voir par où elle avoit pû plaire ; dans le dessein de déplorer l'aveuglement des bonnes gens de ce temps-là. On ne peut pas estre plus surpris que je l'ay esté en lisant cet Ouvrage. Je croyois y trouver tant de dureté & tant de secheresse, que je ne pourrois pas en lire une strophe ; cependant je l'ay lûe toute entiere avec un extrême plaisir, & j'ay esté d'autant plus touché de

sa douceur & de son harmonie, que j'avois la gorge encore toute écorchée d'avoir lû l'Ode Pindarique. O Ciel ! me suis-je écrié, est-il possible que l'Ode au Cardinal de Richelieu soit de M^r. Chapelain, & que l'Ode Pindarique soit de M^r. D***.

L'Authéur du Parallele des Anciens & des Modernes avoit dit que M^r. Chapelain méritoit que la satyre l'espargnast, quand il n'auroit jamais composé que son Ode au Cardinal de Richelieu, & l'on faisoit difficulté de l'en croire, mais Dieu est juste & il a permis que Monsieur D***. ait fait une Ode. Jusques-là on pouvoit le croire capable de composer autre chose que des Satyres; mais il vient de nous montrer que son talent ne s'étend pas plus loin. Jusques-là on ne pouvoit le comparer avec Monsieur Chapelain : car quel rapport d'une Satyre avec une Ode, mais Dieu merci nous avons de quoy les mettre aux mains l'un contre l'autre, & je vais Monsieur vous en donner le plaisir. Comme l'Ode de Monsieur Chapelain a trente strophes, & que celle de Monsieur D***. n'en a que dix-sept, il ne seroit pas juste de faire combattre toutes ces strophes, & j'ay cru qu'il n'en falloit prendre que quelques-unes de chaque costé. J'oppose la premiere strophe de l'Ode de Monsieur Chapelain à la premiere strophe de l'Ode

329

à Monsieur P***.

de Monsieur D***, La dixième à la dixième.
La quinzième à la quinzième, & la
dernière à la dernière.

PREMIERE STROPHE,
de l'Ode de Monsieur Chapelain.

*Grand Richelieu de qui la gloire
Par tant de rayons éclatans ,
De la nuit de ces derniers temps
Eclaircit l'ombre la plus noire ;
Puissant esprit dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux ,
Accompli nos souhaits , passé nos esperances :
Tes celestes vertus , tes faits prodigieux ,
Font revoir en nos jours pour le bien de la France
La force des Heros , & la bonté des Dieux.*

PREMIERE STROPHE,
de l'Ode de Monsieur D***.

*Quelle docte & sainte yvresse
Aujourd'huy me fait la Loy ?
Chastes Nymphes du Permesse
N'est-ce pas vous que je voy ?*

Accourez Troupe sçavante

Des sons que ma Lyre enfante

Ces arbres sont réjoüis.

Marquez-en bien la cadence ;

Et vous , vents , faites silence ,

Je vais parler de LOUIS,

Cette premiere strophe de l'Ode de Monsieur D***. est assurément celle de toutes qui a le plus d'harmonie , Cependant combien celle de Monsieur Chapelain est-elle plus douce & plus nombreuse , & combien ce dernier Vers :

La force des Heros & la bonté des Dieux :

A-t'il plus de vigueur que celui-cy ?

Je vais parler de LOUIS.

Vous sçavez , Monsieur que le dernier Vers d'une stance en fait presque toute la beauté ou toute la laideur.

D I X I E S M E S T A N C E
de l'Ode de Monsieur Chapelain.

Il parle des Poëtes qui celebrent les loüanges
du Cardinal de Richelieu.

*Ils chantent nos courses Guerrieres ,
Qui plus rapides que le vent
Nous ont acquis en te suivant
La Meuse & le Rhein pour Frontieres ;
Ils disent qu'au bruit de tes faits
Le Danube crut désormais
N'estre pas en son antre , assuré de nos Armes ,
Qu'il redouta le joug , fremit dans ses roseaux
Pleura de nos succez , & grossi de ses larmes
Plus viste vers l'Euxin precipita ses eaux.*

D I X I E S M E S T A N C E
de l'Ode de Monsieur D***.

*Mes presages s'accomplissent :
Il commence à chanceler
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'ecrouler.*

*Mars en feu qui les domine
 Souffle à grand bruit leur ruine ,
 Et les bombes dans les airs
 Allant chercher le tonnerre
 Semblent , tombant sur la terre
 Vouloir s'ouvrir les enfers.*

*Je ne croy pas , Monsieur , que vous trou-
 vriez le Mars en feu qui souffle en ruine si beau
 que le Danube ,*

Qui grossi de ses larmes ,

Plus viste vers l'Euxin precipite ses eaux.

QUINZIESME STROPHE
 de l'Ode de Monsieur Chapelain.

Toutefois en toy l'on remarque

Un feu qui luit separement

De celuy dont si vivement

Resplendit nostre Grand Monarque ,

Comme le Pilote égaré

Voit en l'Ourse un feu séparé

Qui brille sur la route & gouverne ses voiles ;

Cependant que la Lune accomplissant son tour

à Monsieur P***.

335

*Dessus un Char d'argent environné d'Etoilles
Dans le sombre Univers représente le Jour.*

QUINZIESME STROPHE
de l'Ode de Monsieur D***.

*Cependant l'effroy redouble
Sur les Remparts de Namur,
Son Gouverneur qui se trouble
S'enfuit sous son dernier mur,
Desja jusques à ses portes
Je voy monter nos cohortes
La flame & le fer en main :
Et sur les monceaux de piques
De corps morts, de rocs, de briques ;
S'ouvrir un large chemin.*

Il est vray que dans la strophe de Monsieur Chapelain le mot de *cependant* & celui de *dessus* ne passeroient pas aujourd'huy , & qu'ils sont à la place de *pendant* & de *sur* ; mais du temps de Monsieur Chapelain ces mots là s'employoient indifferemment , & il y auroit de l'injustice à les conter pour des fautes , puisqu'ils ne l'estoient pas encore.

A cela près quelle comparaison de ces trois derniers Vers.

*Cependant que la Lune accomplissant son tour ,
Dessus un Char d'argent environné d'étoilles ,
Dans le sombre Univers représente le jour ,*

Et ces trois Vers cy.

*Et sur les monceaux de piques
De corps morts , de rocs , de briques
S'ouvrir un large chemin.*

D E R N I E R E S T A N C E
de l'Ode de Monsieur Chapelain.

*Ebloüi de clartez si grandes ,
Incomparable Richelieu ,
Ainsi qu'à nostre demi-Dieu
Je te viens faire mes offrandes ,
L'équitable siecle avenir
Adorera ton souvenir
Et du siecle present te nommera l'Alcide ;
Tu serviras un jour d'objet à l'Univers ,*

à Monsieur P***;

335

Aux Ministres d'Exemple, aux Monarques
de Guide,

De matiere à l'histoire & de sujet aux vers,

D E R N I E R E S T A N C E
de l'Ode de Monsieur D***,

*Pour moy que Phebus anime
De ses transports les plus doux ,
Rempli de ce Dieu sublime
Je vais plus hardi que vous ,
Montrer que sur le Parnasse ,
Des Bois fréquentez d'Horace
Ma Muse , dans son declin ,
Sçait encor les avenues ,
Et des sources inconnuës
A l'Auteur du saint Paulin.*

C'est un labour que de remarquer toutes les negligences de cette derniere stance. *Phebus* y est un pur *Phebus*. De ces transports les plus doux, comment cela s'accorde-t'il avec la sainte yvresse qui luy fait la loy, & avec ce qu'il a promis dans l'avis au lecteur, où il dit qu'il va paraistre plutost entraîné

par le *Demon de la Poësie* que guidé par la raison. Dieu sublime ne s'est jamais dit, on dit, une pensée sublime, un discours sublime, mais jamais un homme sublime ny un Dieu sublime.

*Je vais plus hardi que vous ,
Montrer que sur le Parnasse ,
Des Bois fréquentez d'Horace ,
Ma Muse dans son declin
Sçait encor les avenues ,*

Y a-t'il de la hardiesse à montrer qu'on sçait un chemin. Comme il est sur la fin de son Ode il devoit dire qu'il a montré qu'il sçavoit un chemin, & non pas qu'il va montrer qu'il le sçait, Mais supposé qu'il y ait de la hardiesse à sçavoir des routes & des sources inconnues, peut-on adjouster que cette hardiesse est plus grande que celle des dix mille Alcides qui ont deffendu Namur avec tant de vigueur. Pour ce qui est du trait de satire contre l'Autheur du S. Paulin il a esté desapprouvé de tout le monde. On a trouvé qu'il bleçoit le respect dû au Prince, & à la gravité de l'Ode. On sçait qu'en ces sortes d'ouvrages il faut qu'après que la lecture en est finie, on demeure quelque
temps

à Monsieur P***.

337

temps dans une douce & agreable resverie
que cause la grandeur des choses qu'on a lûës,
& ici on est invité à rire mal à propos par une
plaisanterie hors de sa place. Vous avez re-
marqué avec tout le monde qu'il n'y a aucun
repos dans cette derniere stance contre la re-
gle universellement reçue, qui veut qu'il y
en ait au quatriéme & au septiéme Vers. Ap-
partient-il à un Poëte qui peche si lourdement
contre les premiers principes de la Poësie Ly-
rique, d'en vouloir donner des leçons à tous
les autres Poëtes, & d'insulter, comme il a
fait à Monsieur Chapelain si habile en cette
matiere ? Je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

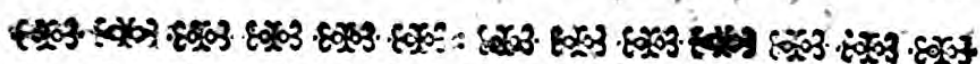
Je ne puis m'empescher de mettre encore
ici la vingtiéme strophe de l'Ode de Mon-
sieur Chapelain, parce que je suis seur qu'el-
le vous fera plaisir. Il parle de la tranquil-

P

lité avec laquelle ce grand Cardinal laissoit
parler le peuple & ses ennemis contre son
ministere.

*De quelque insupportable injure
Que ton Renom soit attaqué ,
Il ne scauroit estre offusqué ,
La lumiere en est toujours pure.
Dans un paisible mouvement
Tu t'élèves au Firmament.*

*Et laisses contre toy murmurer sur la Terre ;
Ainsi le haut Olympe , à son pied sablonneux
Laisse fumer la foudre & gronder le Tonnerre
Et garde son sommet tranquile & lumineux.*



L' A P O L O G I E

D E S F E M M E S.

P R E F A C E.

CETTE Apologie n'est point une réponse en forme à la Satyre contre les Femmes & contre le Mariage, puisqu'elle a esté composée & lûë mesme en plusieurs endroits avant que la Satyre fust imprimée. C'est seulement une piece de Poësie qui défend ce que la Satyre attaque, pour donner au Public la satisfaction de voir sur cette matiere & le pour & le contre. Je sçai que le parti que j'ai pris, quoyque le plus juste & le plus loüable, est le moins avantageux à celuy qui le soutient, parce que les Rieurs seront toujours du costé de la raillerie & de la médifance; mais dès que j'eus appris le sujet de la Satyre, & la maniere à peu près, dont on le devoit traiter, je ne pûs m'empescher de travailler en faveur du sentiment contraire. Comme on sçait que l'Auteur de cet Ouvrage & moy ne sommes pas de mesme avis sur bien des choses, je crus qu'on ne seroit pas fâché de me voir encore opposé à luy sur un sujet de cette na-

ture, où il s'agit de la défense, non seulement de la verité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnesteté publique.

L'Autheur de la Satyre agit toujours sur un principe qui est bien faux & capable de faire faire bien des fautes. Il s'imagine qu'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens; & parce qu'Horace & Juvenal ont declamé contre les femmes d'une maniere scandaleuse & en des termes qui blessent la pudeur, il s'est persuadé estre en droit de faire la mesme chose, ne considerant pas que les mœurs d'aujourd'hui sont bien differentes de celles du temps de ces deux Poëtes, où l'on avoit, comme ils le disent, divers moyens de se passer du mariage, qui n'estoient parmi eux que des galanteries; mais qui sont des crimes parmi les Chrestiens, & des crimes abominables.

Sur le mesme principe il croit toujours qu'il peut maltraiter dans ses Satyres ceux qu'il luy plaira. La raison a beau lui crier sans cesse que l'Equité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait à nous-mesmes, cette voix ne l'émeut point, & il luy suffit qu'Horace en ait usé d'une autre maniere. Il est étrange comment luy qui est si sensible à la reprehension, qui est si alerte pour aller au devant des moindres railleries qu'on luy pre-

pare, & qui a prevenu tant de fois les Tribunaux où l'on vouloit se plaindre de ses Satyres continuë toujours sur le mesme ton, & comment dans le mesme temps qu'il fait défendre à tout le monde de l'attaquer, il se donne la permission d'attaquer tout le monde.

On peut s'étonner encore qu'ayant comparé ses Satyres à nos Sermons, il n'ait pas remarqué que s'il y a quelque ressemblance entre des choses dont les unes sont si saintes & les autres si profanes, c'est qu'il est de la nature de toutes les deux de ne combattre le vice qu'en general sans jamais nommer les personnes; cependant il l'a fait encore dans cette dernière Satyre, & d'une manière qui a déplû aux plus enclins à la médisance. Car de voir toujours revenir sur les rangs Chapelain, Cottin, Pradon, Coras & plusieurs autres; c'est la chose du monde la plus ennuyeuse & la plus dégouttante.

Il a crû aussi que si les Vers de sa Satyre estoient plus durs, plus secs, plus coupez par morceaux, plus pleins de transpositions & de mauvaises césures que tous ceux qu'il a faits jusqu'icy, ils plairoient encore davantage, parce qu'ils en seroient plus semblables aux Vers des Satyres d'Horace, ne songeant pas que toutes les Langues ont leur genie par-

ticulier, & que souvent ce qui est une élégance dans le Latin est une barbarie dans le François.

Voilà une partie des erreurs où l'a conduit l'imitation mal entendue des Anciens; en voicy quelques-unes où il est tombé purement de son chef.

Il s'est mis dans l'esprit que son Ode Pindarique avoit eu un succès admirable, & qu'à la réserve de *certaines mauvais Critiques*, qui en ont censuré quelques mots & quelques syllabes, elle avoit esté applaudie de tout le monde. On sçait assez sans que je m'amuse à le faire voir, combien il se trompe sur cet article.

Il fonde, à ce qu'il dit, la plus grande espérance du succès de son Ouvrage, sur l'approbation que les femmes y donneront; bien loin d'apprehender qu'elles s'en fâchent, erreur plus grande & encore plus inexcusable. Il fait bien voir qu'il ne connoist gueres les femmes dont il croit avoir attrapé tous les caracteres, lorsqu'il s'attend d'avoir leur approbation sur un pareil Ouvrage. Pendant que tant d'honnêtes gens ont bien de la peine à leur plaire en leur disant des douceurs, comment a-t-il pû croire qu'il leur plairoit en leur disant des injures.

Il ajoûte qu'elles le loueront de ce qu'il a trouvé moyen, dans une matiere aussi délicate que

celle qu'il traite, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût blesser le moins du monde la pudeur. Quelle erreur encore ! Est-ce que des Heros à voix luxurieuse, des Morales lubriques, des Rendez-vous chez la Cornu, & les plaisirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis, peuvent se présenter à l'esprit sans y faire des images dont la pudeur est offensée. Il est vrai que les plaisirs de l'Enfer est une expression fort obscure, & qu'on n'a jamais ouï parler des plaisirs de l'Enfer, non plus que des peines du Paradis ; mais on ne peut creuser cette pensée, que l'imagination ne se fassisse effroyablement.

Il a crû que sa Satyre serviroit à inspirer une bonne Morale, (car tout homme qui compose une Satyre, doit avoir ce dessein, & l'on ne peut, sans luy faire tort, presumer qu'il ne l'a pas ;) il débute cependant par faire entendre qu'un homme n'est gueres fin, ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont les enfans, ou quand il s'imaginer que sa femme peut luy dire quelque parole un peu tendre, sans avoir dessein de le tromper. Voilà un beau moyen d'affermir l'amitié conjugale, & de mettre la paix dans les familles ! Il ajoute que s'il ne s'abuse point dans son calcul, il y a trois femmes de bien dans Paris qu'il pourroit citer. Où est l'utilité de faire entendre que suivant ce calcul & le

raisonnement qui en résulte , nous sommes presque tous des enfans illegitimes. Peut-estre a-t-il voulu gagner par là les suffrages des Dames : car comment pourroient-elles ne pas applaudir à un Ouvrage qui fait tant d'honneur à leur sexe , & qui va jusqu'à reconnoître pour femmes de bien trois femmes dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille ?

Il croit que tous les caracteres de femmes qu'il a formez , sont beaux & naturels ; il ne faut qu'examiner celuy de la Devote , qui est son chef-d'œuvre , pour voir combien il se trompe. Après avoir dit *qu'elle va quester dans les maisons pour les Pauvres , qu'elle visite les Prisons , qu'elle hante les Hospitaux* , il ajoute *qu'elle ne peut vaincre sa passion pour le fard*. S'il avoit dit qu'elle ne peut vaincre son orgueil , sa colere ou son penchant à la mediſance , cela seroit le mieux du monde , mais le fard n'est point là en sa place : car s'il s'est jamais trouvé une femme assez folle pour aller dans des Hospitaux & dans des Prisons avec du fard sur le visage , cela est si singulier qu'il ne doit point entrer dans l'idée generale d'une Devote.

On croit que le caractere de la Sçavante ridicule a esté fait pour une Dame qui n'est plus , & dont le merite extraordinaire ne devoit luy attirer que des loüanges. ^b Cette Da

me se plaçoit aux heures de son loisir à entendre parler d'Astronomie & de Physique ; & elle avoit mesme une tres-grande pénétration pour ces Sciences , de mesme que pour plusieurs autres que la beauté & la facilité de son esprit luy avoient rendu tres-familieres. Il est encore vray qu'elle n'en faisoit aucune ostentation , & qu'on n'estimoit gueres moins en elle le soin de cacher ses dons , que l'avantage de les posséder. Elle estoit estimée de tout le monde ; le Roy mesme prenoit plaisir à marquer la considération qu'il avoit pour son mérite par de frequentes gratifications , & elle est morte dans la reputation d'une pieté singuliere. L'Autheur de la Satyre ayant mis dans un de ses ouvrages il y a environ vingt ans les deux Vers qui suivent.

Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher

Si le Soleil est fixe on tourne sur son axe.

Cette Dame eut la bonté de luy dire que quand on se mesloit de faire des Satyres , il falloit connoistre les matieres dont on parloit ; que ceux qui tiennent que le Soleil est fixe & immuable , sont les mesmes qui soutiennent qu'il tourne sur son axe , & que ce ne sont point deux opinions differentes , comme il paroist le dire dans ses Vers. Elle ajouta qu'un Astrolabe n'estoit d'aucune utilité pour décon-

vrir si le Soleil est fixe, ou s'il tourne sur son axe. On prétend que le chagrin qu'il eut d'estre relevé là-dessus, luy a fait faire le portrait d'une Scavante ridicule. Il est vray qu'il n'est pas honneste à un si grand Poëte d'ignorer les Sciences & les Arts dont il se mesle de parler; mais la Dame qui l'instruisoit, n'estoit point coupable de son ignorance, ni de la faute qu'il avoit faite, en parlant de choses qu'il ne connoissoit pas.

Combien a-t-on esté indigné de voir continuer icy son acharnement sur la Clelie? L'estime qu'on a toujours faite de cet Ouvrage, & l'extrême^a veneration qu'on a toujours eüe pour l'illustre Personne qui l'a composé, ont fait soulever tout le monde contre une attaque si souvent & si inutilement repetée. Il paroist bien que le vray merite est bien plustost une raison pour avoir place dans ses Satyres, qu'une raison d'en estre exempt.

Il s'est encore bien trompé; quand il a crû que sa Satyre pourroit réussir à la Cour si sage aujourd'huy, si modeste & si reglée par l'exemple du Maistre. Un si grand exemple peut à la verité avoir meslé quelques Hypocrites avec les gens de bien; mais l'Auteur de la Satyre devoit penser que ces Hypocrites feroient encore plus impitoyables que les autres, & que leur empressement à exagerer l'horreur

qu'ils n'ont pas, fera plus vif que celuy des gens de bien à témoigner celle qu'ils ont.

Il se trompe encore, quand il croit m'avoir beaucoup mortifié, en disant que le Poëme de saint Paulin pourrit chez Coignard. (N'est-il point las de dire qu'un Livre pourrit chez l'Imprimeur, qu'il s'y rouffit par les bords, qu'il va chez l'Epicier, chez le Chapelier, chez la Beurriere, & cent autres choses semblables déjà usées du temps d'Horace & de Juvenal.) Le Poëme de S. Paulin ne pourrit point chez Coignard, il se debite autant qu'un autre Livre de devotion en Vers, & qui estant rempli de sentimens de pieté, n'est pas de nature à estre recherché avec autant d'empressement que des Satyres pleines de médifances. Il a beau se glorifier du grand débit que l'on a fait de ses Satyres, ce débit n'approchera jamais de celuy de Jean de Paris, de Pierre de Provence, de la misere des Clercs, de la Malice des Femmes, ni du moindre des Almanachs imprimez à Troyes au Chapon d'or. Il me fait dire en cet endroit des choses que je n'ai point dites ou que j'ai dites tout autrement qu'elles ne sont exprimées; mais c'est la maniere dont il en use ordinairement à mon égard.

Puisqu'il paroist avoir une si grande soif de reputation, & qu'elle va jusqu'à ne pouvoir souffrir le peu que j'en ay (car l'Autheur du S. Paulin luy tient au cœur, quelque mal qu'il

en dise de tous costez :) que ne compose-t-il un Ouvrage purement de luy , où il n'y ait point de médifance , & qui plaise par la seule beauté de son genie. Pourquoi , au lieu de se renfermer , comme il fait , dans la Peinture de ce qu'il y a de laid dans les hommes , ne s'occupe-t-il à célébrer les vertus que le Ciel leur a données ? Au lieu de voler toujours terre à terre , comme un Corbeau qui va de charogne en charogne , que ne s'élève-t-il comme un Aigle vers les grandes & les hautes matieres. Le Ciel , la Terre , les Enfers , les Anges & les Demons, Celuy même qui a fait toutes choses , peuvent estre le digne objet de ses travaux & de ses veilles : car tant qu'il ne fera que des Satyres comme celles qu'il nous a données , Horace & Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choses qu'il y aura mises. Chapelain , Quinault , Cassagne & les autres qu'il aura nommez , prétendront aussi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve , vient de la célébrité de leur nom , qu'on se plaist à y voir tourné en ridicule. La malignité du cœur humain qui aime tant la médifance & la calomnie , parce qu'elles élèvent secrettement celuy qui lit au dessus de ceux qu'elles abaissent , dira toujours que c'est elle qui fait trouver tant de plaisir dans les Ouvrages de M. D . . . & que s'ils estoient lûs

avec les yeux que donne la charité, il s'en faudroit beaucoup qu'on y trouvât les mêmes charmes, pour ne rien dire de plus. Il est vrai qu'il a si peu réüssi quand il a voulu traiter des sujets d'un autre genre que ceux de la Satyre, qu'il pourroit y avoir de la malice à luy donner ce conseil.

Il me semble que jusqu'icy j'ay repris dans les Ouvrages de l'Auteur de la Satyre autre chose que *des mots & des syllables*, & que j'ay attaqué des endroits essentiels & de consequence; mais où a-t-il vû qu'en fait de versification (car il ne s'agit gueres que de cela dans ses compositions,) où a-t-il vû, dis-je, que dans des Ouvrages en Vers, les mots & les syllables soient de peu d'importance. J'aimerois autant qu'un Musicien nous dit que les mauvais accords, les dissonnances & le manque de mesure ne sont d'aucune consequence dans une composition de Musique. A-t-il oublié de quelle sorte Quintilien parle du jugement des oreilles. Il donne à ce jugement l'épithete de tres-superbe, pour marquer que les oreilles s'offensent aisément & pardonnent difficilement; il faut que les paroles qui veulent plaire à l'esprit, commencent par plaire aux oreilles, ou du moins qu'elles ne les blessent pas en passant chez elles.

Pour achever de faire voir qu'on a eu rai-

fon de ne donner pas à la Satyre les applaudissemens que les *Amis de son Auteur* prétendoient qu'on luy donneroit comme au plus beau de ses *Ouvrages*, il n'y auroit qu'à l'examiner dans le détail. Il n'y eut jamais un plus beau champ pour la Critique, & ceux qui voudront l'entreprendre, ne travailleront pas sur une matiere ingrate; pour moy je me contenteray de marquer legerement quelques endroits qui m'ont frappé plus que les autres.

Il me paroist qu'on ne sçait la plupart du temps lequel des deux Interlocuteurs parle dans la Satyre.

Il prétend qu'un certain nombre de Vers qu'il a fait imprimer en autre caractere que le reste, sont une Traduction du commencement de la sixième Satyre de Juvenal; car il met en marge que *ce sont les paroles du commencement de cette Satyre*: cependant ces Vers ne contiennent ni les paroles ni même le sens de Juvenal. Les voicy.

Que deX le temps de Rhés

La Chasteté déjà la rougeur sur le front

Avoit chez les mortels reçu plus d'un affront

Qu'on vit avec le fer naistre les injustices

Paroles du commencement de la Satyre de Juvenal

*L'impieté, l'orgueil & tous les autres vices,
Mais que la bonne foy de l'amour conjugal,
N'alla point jusqu'au temps du troisième
metal.*

Voicy une Traduction du commencement
de cette fixième Satyre de Juvenal, que je
ne donne pas pour fort élégante, mais qui est
tres-fidelle.

*Je croy que la Pudeur fut toujours reverée
Dans les temps bienheureux de Saturne & de
Rhée,
Lorsqu'un Antre sauvage éclairé d'un faux jour,
Faisoit de nos ayeux le plus riche séjour,
Et cachoit sous le frais de son ombre champestre
Les hommes & leurs Dieux, le bétail & son
maître,
Quand la femme rustique avec de viles peaux
Couvroit un lit de joncs, de mousse & de roseaux
Et vous ressemblant peu, Beauté pleine de char-
mes,
Qui pour un Moineau mort versastes tant de lar-
mes,*

Presentoit la mamelle à son fils déjà grand,
Et comme son époux ne vivoit que de gland,
Car d'un air moins poli qu'en ce siecle où nous
sommes,

Dans leurs sombres forests vivoient les premiers
hommes,

Qui d'un chesne sortis ou d'Argile formez,
Sans aide de Parens se virent animez.

Alors de la pudeur on put voir quelque marque;
Mesme sous Jupiter encor jeune Monarque,
Quand les Grecs moins rusez & moins ingenieux
Ne juroient pas encor par leurs Rois, par leurs
Dieux,

Quand les plus beaux Jardins n'avoient ni murs
ni porte,

Et qu'on alloit par tout sans peur & sans escorte.
Depuis avec ses sœurs, loin des terrestres lieux,
Astrée, & la pudeur s'envolerent aux Cieux.
Posthume, c'est sans doute un long & vieil usage,
D'enfreindre sans respect la foy du mariage,
Le dur siecle de Fer, de cent crimes divers,
Non connus jusqu'alors inonda l'Univers,

*Fit voir des Assassins, des Voleurs, des Faussaires,
Mais de l'âge d'argent l'on vit des Adulteres.*

On voit clairement par cette Traduction, que les paroles qu'on donne pour estre de Juvenal n'en sont point, & mesmes qu'elles portent un sens contraire à celui de ce Poëte ; car ce Poëte dit que la Pudeur demeura sur la Terre pendant le regne de Saturne qui est le mesme que celui de Rhée, & que le siecle d'argent vit les premiers Adulteres ; Et le pretendu Traducteur dit que dez le temps de Rhée,

*La Chasteté déjà la rougeur sur le front,
Avoit chez les mortels reçu plus d'un affront.*

L'Auteur de la Satyre n'auroit-il point fait cette Traduction, pour montrer d'une maniere fine combien les Modernes sont inferieurs aux Anciens ?

Il y a une infinité de Vers qui n'ont point de censure ; en voicy quelques-uns.

a Dans la rue en avoient rendu graces à Dieu

b Son mariage n'est qu'une longue querelle

c Ne sçavent pas s'il est au monde un S. Paulin

d Qui veut vingt ans encore après son mariage.

a Pag. 12.

b Pag. 14.

c Pag. 18.

d Pag. 26.

Pour les transpositions il y en a d'insupportables, & en grande abondance. Mr. Chapelain n'estoit qu'un apprentif pour les faire bien dures & bien sauvages ; je n'en rapporteray que deux ou trois.

a Entendre des discours sur l'amour seul roulans,

b De Phedre dedaignant la pudeur enfantine.

Cette derniere transposition fait une équivoque ; on ne sçait s'il veut dire que Phedre dedaignoit la pudeur enfantine, comme la Grammaire & la construction naturelle veulent qu'on l'entende : ou si c'est la femme yvre d'un Mousquetaire, qui dedaigne la pudeur enfantine de Phedre.

c Et par tout où tu vas, dans ses yeux en flamme

T'offrir non pas d'Isis la tranquille Eumenide.

Il falloit mettre, *t'offrir dans ses yeux en flamme*, & non pas, *dans ses yeux en flamme t'offrir*. Ce qui suit, donne à croire que l'Ombre de Quinault le poursuit par tout : car après luy avoir donné dès l'abord un coup de dent en parlant de la morale de l'Opera, de quoy s'avise-t-il d'aller chercher hors de propos, qu'il y a dans l'Opera d'Isis une Furie qui à son gré ne se tourmente pas assez.

- * *A chasser un Valet dans la maison cheri*
- b *D'un Censeur dans le fond qui folastre & qui rit.*

Je ne m'arresteray point aux chevilles ni aux obscuritez, elles y sont presque sans nombre ; & de plus cela ne consiste souvent qu'en mots & en syllables.

L'Histoire du Magistrat avare, & de sa femme qui l'estoit encore plus que luy, me semble un peu hardie. Dieu veuille que l'Autheur ne s'en apperçoive pas, car il pourroit y avoir des Parens d'assez mauvaise humeur pour n'en pas rire.

* Peu de gens ont entendu ce que vouloit dire un *lit effronté*, où une Dame se fait traiter d'une santé visible & parfaite. S'il s'agissoit d'un lit de débauche où une femme eût commis plusieurs adulteres, on pourroit s'imaginer, pour peu qu'on se laissast aller à la Poësie, que l'effronterie de la femme auroit passé jusqu'à son lit ; mais d'appeller ce lit effronté, parce que la femme qui est couchée dessus, ose dire qu'elle est malade quand elle ne l'est pas : il y a assurément un peu trop de Poësie dans cette fiction.

On a de la peine à deviner ce que veulent dire ces deux Vers.

*a Mais pour quelques vertus si pures, si sinceres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires.*

Par faussaires on ne peut entendre que ceux qui contrefont, ou des Actes ou des signatures. On n'a jamais ouï parler que les femmes se mélassent d'un tel mestier. Elles ont bien de la peine à former une vraye écriture, comment auroient-elles assez d'habileté pour en faire de fausse ? On entrevoit que par faussaires il veut dire des hypocrites, mais cela ne s'entend que parce qu'on veut bien l'entendre.

Cecy est encore un peu obscur :

b Et que dans son logis fait neuf en son absence ;

On ne comprend point comment un homme revenant de la ville chez luy, peut trouver son logis fait neuf : il faut plus de temps pour faire un logis neuf. S'il y avoit qu'il trouve qu'on a fait maison neuve chez luy, cela s'entendrait : car maison signifie aussi-bien ceux qui habitent une maison, que la maison mesme ; mais logis ne signifie que le lieu où l'on habite.

Cecy est plus étrange.

*c N'allons donc point icy reformer l'Univers,
Ni par de vains discours & de frivoles Vers.*

N'est-il pas plaisant que le Poëte fasse parler un de ses Interlocuteurs, comme si la conversation qu'il rapporte s'estoit faite en Vers : c'est comme si Corneille avoit fait dire à Auguste en parlant à Cinna : Preste l'oreille à mes Vers, au lieu de dire, comme il fait : *Preste l'oreille à mon Discours.*

^a On a de la peine à entendre ce que veut dire *une Capanée*. On ne sçait si on voit un homme ou une femme. *Une*, marque que c'est une femme ; & *Capanée*, que c'est un homme : car s'estoit un des sept Capitaines qui assiegeoient la ville de Thebes, fort connu par son impieté. Je ne sçai pas si on peut dire qu'une femme est une Capanée, pour signifier qu'elle est une Impie ; mais je sçai bien qu'on ne dira jamais qu'une femme est une Thesée, pour dire qu'elle est une infidelle ; qu'elle est une Cicéron, pour dire qu'elle est fort éloquente, ni qu'elle est une Socrate, pour dire qu'elle est fort sage. Il y a là, si je ne me trompe, un solecisme, & des plus gros, peut-estre que l'apprentie *Authheur* qui a précédé, autorise *une Capanée*, & qu'une *Capanée* autorise ensuite l'apprentie *Authheur*. Je doute cependant qu'ils se puissent maintenir l'un l'autre, ni mesme s'empescher de tomber tous deux.

Il dit que les Parisiens sont

Gens de douce nature, & maris bons Chrestiens

Si on examine de près ce que *bons Chrestiens* veut dire là, pour peu qu'on aime le nom de Chrestien, il sera difficile de n'estre pas indigné de la signification que l'on luy fait avoir.

Mais c'est assez parler de la Satyre contre les femmes, disons quelque chose de leur Apologie. Je ne doute point que plusieurs gens du bel air ne trouvent étrange que je fasse consister un si grand bonheur dans l'amitié conjugale, eux qui ne regardent ordinairement le mariage que comme une voye à leur établissement dans le monde, & qui croient que s'il faut prendre une femme pour avoir des Enfans, il faut choisir une Maîtresse pour avoir du plaisir. Mais cette conduite vicieuse, quoyqu'assez usitée, ne prevaudra jamais aux premières loix de la Nature & de la Raison, qui demandent une union parfaite entre ceux qui se marient; loix si sages, si commodes & si honnestes.

Je suis encore persuadé que quelques femmes de la haute volée n'aimeront pas ces mères & ces filles, qui travaillant chez elles,

b Ne songent qu'à leur tasche, & qu'à bien recevoir

Leur pere ou leur époux quand il revient le soir.

a Pag. 28. b Apol. pag. 7.

Elles trouveront ces manieres bien bourgeoises , & le sentiment que j'ay là-dessus , bien antique pour un Défenseur des Modernes ; mais quoyqu'elles puissent dire , & quelque autorisées qu'elles soient par l'usage & par la mode , il sera toujours plus honneste pour elles de s'occuper à des ouvrages convenables à leur sexe & à leur qualité , que de passer leur vie dans une oisiveté continuelle.

Il y a quelques portraits dans mon Apologie , mais ils ne marquent personne en particulier ; & si quelqu'un se les applique , c'est qu'il le voudra , & qu'il trouvera que ces portraits luy ressemblent. Il n'en est pas ainsi du portrait de l'Authéur de S. Paulin dans la Satyre. Quelque obscur que soit cet Authéur , & quoyqu'il n'y ait point d'honneste homme qui sçache s'il est *au monde un Saint Paulin* , plusieurs honnestes gens n'ont pas laissé de le reconnoître , sans le secours mesme de la premiere lettre de son nom , & des deux étoiles qui manquent qu'il est de deux syllables.

La Satyre paroist en quelque façon faire main-basse sur toutes sortes de Mariages , & n'en approuver aucun ; je serois bien fasché qu'on crust que je pense la mesme chose du Célibat. Non seulement je le louë & le revere dans ceux qui se consacrent à l'Eglise ,

ou qui se retirent dans des Monasteres ; je le louë encore dans ceux qui le choisissent pour mener une vie plus austere , en demeurant dans le monde , ou pour vacquer plus librement à l'étude. Je le louë mesme en ceux qui n'ayant pas le bien necessaire pour soutenir les charges & les dépenses du mariage selon leur qualité , s'en éloignent par prudence & par moderation. Je n'en veux qu'à ceux qui choisissent cet état par pur libertinage , pour ne pouvoir souffrir aucun lien qui les retienne dans les bornes de la raison & de l'honesteté ; à ces hommes sans joug , à ces enfans de Belial , comme parle l'Ecriture , qui non contents de vivre sans regle & sans ordre veulent que tout le monde vive comme eux , & qui prétendent , tout insensés qu'ils sont , passer pour les plus sages d'entre les hommes.



L' A P O L O G I E D E S F E M M E S.

T *Imandre avoit un Fils, triste, fâcheux ,
colere ,*

*Des Misanthropes noirs le plus atrabilaire ,
Qui mortel Ennemi de tout le genre humain ,
D'une maligne dent déchiroit le Prochain ,
Et sur le Sexe mesme , emporté par sa bile ,
Exerçoit sans pitié l'acreté de son style.*

*Le Pere qui vouloit qu'une suite d'enfans
Peust transmettre son nom dans les Siecles sui
vans ,*

*Cent fois l'avoit pressé , pour en avoir lignée ,
De vouloir se soumettre aux Loix de l'Hymenée
Et cent fois par ce fils de chagrins herissé ,
Se vit avec douleur vivement repoussé.*

*Un jour qu'il le trouva d'une humeur moi
sauvage ,*

Le tirant à l'écart il luy tint ce langage :

*Ce qui plaist , ce qui charme & qu'on aime en
tous lieux ,*

Te serat-il toujours un objet odieux ?

*Ne scaurois-je esperer que ton dedain se passe ,
Et qu'enfin le beau Sexe avec toy rentre en grace ?*

Si tu t'en éloignois par un saint mouvement

Et pour ne regarder que le Ciel seulement ,

Te blasmer sur ce point seroit une injustice ,

Et je t'applaudirois d'un si grand sacrifice ;

Mais ce qui t'a jetté hors du chemin battu ,

Cen'est que le Caprice & non pas la Vertu.

C'est un ordre eternal qu'encore toute pure

Au fond de tous les cœurs imprime la Nature ,

De rendre à ses Enfans le depost precieux

De la clarté du jour qu'on tient de ses Ayeux.

Heureux ! qui reverant cette sainte conduite ,

N'arreste pas en soy , de soy mesme la suite ;

Mais se rend immortel au gré de son desir.

Serois-tu bien , mon fils , insensible au plaisir

*De voir un jour de toy naistre un autre toy-mesme
Qui serve l'Eternel, qui l'adore & qui l'aime ?
Qui lorsque le trépas aura fermé tes yeux,
Après toy rende hommage à son nom glorieux,
Et d'où puisse sortir une seconde race,
Qui jusqu'au dernier jour le benisse en ta place ?
Tu sçais, je te l'ay dit, à quoy tendent mes vœux,
Et ce qui peut nous rendre & l'un & l'autre heu-
reux.*

*Il est, j'en suis d'accord, des femmes infidelles,
Et dignes du mespris que ton cœur a pour elles ;
Mais si de deux ou trois le crime est averé,
Faut-il que tout le sexe en soit deshonoré*

*Dans une grande Ville où tout est innombrable,
Comme il est naturel de chercher son semblable,
D'aimer à le connoistre & d'en estre connu
Selon les divers gousts dont on est prevenu,
Chacun en quelque endroit que le hazard le porte
Ne rencontre & ne voit que des gens de sa sorte.
Ceux qui par le sçavoir se sont rendu fameux,
Ne trouvent sur leurs pas que des sçavans com-
me eux ;*

*Ceux qui cherchant toujours la Pierre bien aimée,
Ont l'art de convertir leur argent en fumée,
Ne trouvent que des gens qui fondant le métal,
Par le même chemin courent à l'Hospital.*

*L'homme de symphonie & de fine musique,
Abordera toujours un homme qui s'en pique;
Et ceux qui de rubis se bourgeonnent le nez,
En rencontrent par tout d'encor plus bourgeonnez.
Ceux qu'à le bien servir le Tout-puissant appelle,
Ne trouvent que des Saints brûlans du même
zele,*

*Que des cœurs où le Ciel ses dons a répandus :
Faut-il donc s'étonner si des hommes perdus,
Jugeant du sexe entier par celles qu'ils ont veues,
Assurent qu'il n'est plus que des femmes perduës?*

*Pour six qui sans cervelle avec un peu d'appas,
Feront de tout costez du bruit & du fracas,
Par leur dance, leur jeu, leurs folles mascarades,
Leurs cadeaux indiscrets, leurs sombres prome-
nades,*

Sans peine on trouvera mille femmes de bien,

Qui vivent en repos & dont on ne dit rien.

*A toute heure , en tous lieux la Coquette se
montre ,*

Il n'est point de Plaisirs où l'on ne la rencontre ,

Allez au Cours, au Bal, allez à l'Opera ,

A la Foire , il est sûr qu'elle s'y trouvera.

Il semble , à regarder l'essor de sa folie ,

Que pour estre par tout elle se multiplie.

*Pour des femmes d'honneur , dans ces lieux ha-
zardeux*

De cent que l'on connoist on n'en verra pas deux.

Rejette donc , mon fils , cette fausse maxime

Qu'on trouve rarement une femme sans crime ,

C'est seulement ainsi que parle un Suborneur ,

*Qui de femmes sans foy , sans honte & sans
honneur*

Fait , près de son Iris , une liste bien ample ,

Pour la faire tomber par le mauvais exemple.

*Au lieu d'estre toûjours dans les lieux de plaisir
A repaistre tes yeux , à charmer ton loisir ,
A regarder sans cesse au Cours, aux Thuilleries ,
Du Fard & du Brocard chargé de Pierreries ,
Va dans les Hospitaux , où l'on voit de longs
rangs ;*

*De Malades plaintifs, de Morts & de Mourans ;
Là tu rencontreras en tout temps , à toute heure,
Malgré l'air infecté de leur triste demeure ,
Mille femmes d'honneur dont souvent la beauté
Que cache & qu'amortit leur humble pieté ,
A de plus doux appas pour des ames bien faites ;
Que tout le vain éclat des plus vives Coquettes.
Descens dans des caveaux , monte dans des gre-
niers*

*Où des Pauvres obscurs fourmillent à milliers ,
Tu n'y verras pas moins de Dames vertueuses
Frequenter sans dégoût ces retraites affreuses ,
Et par leur zele ardent , leurs aumosnes , leurs
soins ,*

*Soulager tous leurs maux , remplir tous leurs
besoins*

*Entre dans les Reduits des honnestes familles ,
Et vois-y travailler les Meres & les Filles ,
Ne songeant qu'à leur tâche & qu'à bien recevoir
Leur pere ou leur époux quand il revient le soir.
Charmé de leur conduite & si simple & si sage ,
Tu te verras contraint de changer de langage.*

*Peux-tu ne sçavoir pas que la Civilité
Chez les femmes nâquit avec l'Honesteté ?
Que chez elles se prend la fine Politesse ,
Le bon air , le bon goust, & la Delicatesse ?
Regarde un peu de près celui qui Loup garou ,
Loin du sexe a vescu renfermé dans son trou ,
Tu le verras crasseux , mal-adroit & sauvage ,
Farouche dans ses mœurs, & rude en son langage.*

*Quand le Sexe s'oublie , & de tant de façons
Sert de folle matiere à de folles chansons ,
N'as-tu pas remarqué que de tout ce scandale ,
Les Maris sont souvent la cause principale :
Soit par le dur excès de leur severité ,
Soit par leur indolence & leur trop de bonté.*

*S'il arrive qu'un jour aux nœuds du mariage
En suivant mes desirs ton heureux sort t'engage
Ne t'avises jamais d'affecter la rigueur ,
De vivre en Pedagogue avec trop de hauteur ,
Temoignes de l'amour , du respect , de l'estime ;
En Mari toutefois qui conduit & qui prime :
On a beau publier & prôner en tous lieux
Que le Sexe est hautain , qu'il est imperieux ;
La Femme en son époux aime à trouver son maître ,*

*Lorsque par ses vertus il merite de l'estimer ;
Si l'on la voit souvent résoudre & décider ,
C'est que le foible Epoux ne sçait pas commander.*

*Il en est , il est vrai , qui dans leurs mariages
N'ont pas toujours trouvé des Eponses bien sages ;
Mais auroient-ils le front d'en oser murmurer ?
Ont-ils en épousant tâché d'en rencontrer ?
Eux & leurs vieux Parens n'ont avec leurs
besicles*

*Pendant des mois entiers lû , relû des articles
Qu'afin de parvenir par leur soin diligent ,
A bien apparier deux tas d'or & d'argent ,
Sans regarder plus loin , sans voir si les Parties
D'esprit, d'âge & d'humeur seroient bien assorties .
Ils ne comprennent point que pour vivre content ,
Le choix de la personne est le plus important ;
C'est une verité qui leur semble bizarre ,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Avare.*

*Quand le premier Mortel fut mis dans l'Un-
vers.*

*Pour commander lui seul à tant d'Estres divers ,
Son œil, n'en doutons point, vit avec complaisance ;
Ses richesses sans nombre, & sa vaste puissance ;
Mais lorsque dégagé de son premier sommeil ,
Le Seigneur lui montra la femme à son reveil ,
La femme sa moitié , sa compagne fidelle ;
Quittant tout , il tourna tous ses regards sur elle ,
Et charmé de la voir , trouva moins de douceur
A regir l'Univers qu'à regner dans son cœur.*

*La Gloire nous ravit par sa beauté suprême ;
L'Or nous rend tout puissans & nous charme de
même ;*

*Mais malgré tout l'éclat dont ils frappent nos
yeux ,*

*Des biens le plus solide & le plus précieux ,
Est de voir pour jamais unir sa destinée
Avec une Moitié sage , douce & bien née ,
Qui couronne sa Dot d'une chaste pudeur ,
D'une vertu sincère & d'une tendre ardeur .
A ces dons précieux , si le Ciel favorable
Se plaisant à former un chef-d'œuvre admirable ;
D'une beauté parfaite a joint tous les attraits ,
Le vif éclat du teint , la finesse des traits ;
Si ses beaux yeux , ornez d'une brune paupière ,
Jettent , sans y penser ; de longs traits de lumière .
Si sa bouche enfantine & d'un corail sans prix ,
A tous les agremens que forme un doux souris ;
Si sa main le dispute à celles de l'Aurore ,
Et si le bout des doigts est plus vermeil encore ;
Faudra-t-il déplorer le sort de son Eponx ,*

Et pourrois-tu le voir sans en être jaloux ?

Il n'est rien icy-bas de plus digne d'envie ,

Ni qui meste tant d'or au tissu d'une vie.

*Les malheurs les plus grands n'ont rien d'apre ,
d'affreux ,*

*Quand deux cœurs bien unis les partagent en-
tre eux ,*

Et le moindre bonheur que le Ciel leur envoie ,

Les inonde à l'envi d'un Ocean de joye.

Si dans la bonne chere un Epoux emporté ,

En dissipant son bien altere sa santé ,

Par de sages repas , & sans dépense vaine ,

Chez elle adroitement l'Epouse le rameine ,

Et retranchant toujours la superfluité ,

Le remet pas à pas dans la frugalité.

Si son œil apperçoit quelque intrigue galante ,

Alors elle se rend encor plus complaisante ,

Souffre tout , ne dit mot , tant qu'enfin sa douceur

L'attendrit , le désarme & regagne son cœur.

Par elle tous les jours la Jeunesse volage,
Se retire du vice & du libertinage;
Par sa bonne conduite une famille en paix,
A des enfans bien nez, & de sages valets,
Par elle une maison tombée en decadence,
Voit revivre en son sein l'éclat & l'abondance.

Ce n'est point seulement dans les premiers
beaux jours,
Ni dans la jeune ardeur des naissantes amours,
Que d'un heureux hymen se goûtent les delices,
Son cours n'est pas moins doux que ses tendres
premices.

C'est un bonheur égal, un bien de tous les temps

Ah ! combien d'un Epoux les yeux sont-ils
contens,

Quand il voit près de luy pendant sa maladie,
Une épouse attentive, & qui ne s'étudie
Qu'à prévoir ses besoins & qu'à le soulager,
Et qui pleure en secret dès le moindre danger;

*Tout plaist d'elle , il n'est plus de medecine amere
Dés qu'elle passe à luy par une main si chere ;
Et si le Ciel enfin ordonne son trépas ,
Sans peine & sans murmure il meurt entre ses bras.*

*Ainsi s'acheve en paix l'heureuse destinée
De celui qu'en ses nœuds engage l'hymenée ,
Pendant que le Prôneur du libre Celibat ,
Luttant contre la Mort sur son triste grabat ,
Confus , embarrassé d'un si penible rôle ,
Voit l'œil à demy clos , son valet qui le vole ,
Et sent quoy qu'abattu de douleur & d'ennuy ,
Qu'on tire impudemment son drap de dessous luy.*

*Si son destin permet qu'un serviteur fidele
Luy donne en ces momens des marques de son Zele ,
Ses Amis sont ailleurs , & pour comble de maux
Son lit est entouré d'aspres Collateraux ,
Qui craignant que des logs ne gâstent leur affaire ,
Veillent à détourner Confesseur & Notaire ,
Apprehendant toujours qu'un bol de Quinquina*

374 *Apologie des Femmes.*

En faisant son effet ne le tire de là.

*N'est-il pas vray, mon fils, que cettte seule image
Des aimables douceurs d'un heureux mariage,
Et sur tout de l'horreur qui suit le Celibat,
Te trouble, te saisit, te confond & t'abat.
Que ton esprit ému de ce qu'il vient d'entendre,
Des deux routes qu'il voit ne sçait laquelle pren-
dre?*

*Je sçay qu'à mon avis tu viendras te ranger,
Mais je te donne encor du temps pour y songer.*

LA CHASSE
A MONSIEUR
DE ROSIERES.
EPIQUE.

LA Chasse où vous vous délassiez ,
Pendant les jours que vous passez
Dans vôtre charmante Province ,
Est sans doute un plaisir de Prince ,
Un plaisir qui n'a point de prix ,
Sur tout pour ceux qui dans Paris
Suivant leur triste destinée ,
Ont travaillé toute l'année ,
Et qui pendant les jours entiers
Ont eu le nez sur des papiers.
Quel plaisir quand l'Aube vermeille
Sur son lit de pourpre s'éveille
Et chasse les feux de la Nuit ,
De sortir sans faire de bruit

*Avec la *Fidelle & * Moustache*

Qu'on vient de tirer de l'attache ;

Pendant qu'à la faveur du frais

Et s'en dormant sur nouveaux frais

L'Esponse suit son premier somme

Et croit tousjours tenir son homme.

On sort , on marche , on tourne à droit ;

Enfin dès le premier endroit

Où la bonne étoille vous meine

On voit s'élever de la plaine ,

Douze gros Perdreaux maillez ,

Que la Fidelle a reveillez ,

En jouë , aussi-tost on les couche ,

Et par une assez rude touche ,

Car le coup est des plus heureux ,

Dans le chaume il en tombe deux ;

Le reste va , passant la haye ,

Se remettre en une ozeraye.

Là les pauvres effarouchez

Pensent s'estre bien retranchez ,

Mais la Fidelle en diligence

*** Noms de deux chiens de chasse.*

Vous les poursuit , vous les relance ;
 Et les force à se mettre en l'air ;
 Le fusil plus prompt qu'un éclair
 De sole encor la bande grise ;
 Ainsi de remise en remise
 On les suit léger & dispos ,
 Sans leur donner aucun repos
 Que l'on n'ait dans la Gibeciere
 Fait entrer la douzaine entiere.

En suite , en prenant sur le haut ;
 On voit un frippon de Levraut
 Qui se relève la moustache
 Dans un creux sillon qui le cache ,
 On se glisse par les guerets
 Et lors qu'on en est assez près ,
 D'un petit bruit on le reveille ,
 Il tressaut , il dresse l'oreille ,
 Et dans ce moment à souhait
 Le fusil luy donne son fait.

Cependant Moustache & Fidelle
 Faisant tousjours la sentinelle

Un autre Lievre ont découvert ;

Et le talonnent de concert.

La Bête de près poursuivie ,

N'obmet rien pour sauver sa vie ,

Elle leur donne cent détours ,

Ils la suivent ; l'on croit toujours

La voir dans leur gueule qui jappe ,

Cependant toujours elle échappe ,

Et sort de leurs crocs courroucez

Pour quelques poils qu'elle a laissez.

Elle a beau courir , & bien viste ,

Il faut venir mourir au giste ;

Et bien-tost l'un des Pretendans

Vous la rapporte entre ses dents.

Delà l'on passe à la Garenne

Où l'on abbat presque sans peine ,

Et tant que l'on en ait assez ,

Lapins de genêt engraissez

Qu'un valet met en gibeciere ,

Ou s'en fait une bandoilliere.

Ensuite pour avoir du frais

*Se jette aussi-tôt à la nâge ;
 Et faisant cinq fois le voyage
 Rapporte tout sans rien manger
 Ny sans rien mesme endommager ;
 Tant l'art de celuy qui le dresse
 A sçû luy donner de sagesse ;*

*Cependant le declin du jour
 Oblige à songer au retour ,
 Plus encor la flâme intestine
 D'une faim qui devient canine ;
 On revient plus content qu'un Roy
 Du Gibier qu'on porte avec soy.
 On ne conçoit point cette joye ;
 Et je suis seur qu'Hector de Troye
 Chargé des Dards & des Ecus
 Des Gregeois qu'il avoit vaincus ,
 Dans sa démarche triomphante
 N'avoit pas l'ame plus contente.*

*Mais à quel point n'est pas charmé
 Le goût d'un Chasseur affamé
 Dans le moindre mets qu'on luy donne ;*

*Toute sauce luy semble bonne ;
 Sur tout quand il met sous sa dent
 Le Gibier du jour précédent ;
 Car pour celui qu'il vient de prendre
 Il se fait un plaisir d'attendre
 Qu'il soit assez mortifié
 Pour le monde qu'il a prié.*

*Ce monde est tout son voisinage ;
 Gentilshommes de haut parage ,
 Qui n'ont point de jours ouvriers ,
 Et nourrissent des Levriers ;
 Tous ont ce qu'il faut pour la chasse
 Fusils , Bassets , Furets , Tirasse
 Et mesme les plus apparens
 Ont la Meutte de Chiens courans ;*

*Sont-ils arrivez dans la salle
 Ou se doit faire le regale
 On sert sur table & le Gibier
 D'un air & d'un goust singulier ;
 A tout moment reçoit loüange
 De chaque bouche qui le mange.*

*A l'exalter rien ne s'obmet ,
 Et rien n'egale son fumet ,
 Cependant quoy qu'il leur en semble
 Tous ont moins de plaisir en semble
 Que le seul Chasseur sur ce point
 Quand mesme il n'en mangeroit point.*

*Par tout alors est en campagne
 Le petillant vin de Champagne ,
 Le Maistre ne l'épargne pas ;
 Enfin dans le fort du repas
 On propose une grande chasse
 Qui toutes les autres efface
 Où , pour faire nombre de Chiens ,
 Chacun fasse amener les siens ,
 Où , pour estre bien assortie ,
 Les Dames soient de la partie.*

*On commence à s'inquieter
 Comment il faudra s'ajuster ,
 Où prendre just'aucorps & juppe
 Et de quoy se faire une huppe.
 On passe alors les jours entiers*

A broder sur de grands metiers ;

Tel travail n'est pas fort utile

A prendre fauve ou volatile

Mais quand d'habits neufs & brillans

Bien entendus , & bien galans ,

Femme se pare en telles festes

C'est pour chasser à d'autres bestes.

Le jour de la chasse arrivé

Chacun de bon matin levé

Se trouve avec son équipage

A rendez-vous dans le Bocage ;

Où se fait par ordre donné

Un magnifique déjeuné.

Dans le vin tout chagrin se noye

Et l'on se dispose à la joye.

Desja dans vingt lieux écartez

Les Relais ont esté postez ,

Desja revenus de leur queste

Les Limiers ont fleuré la Beste ;

Et desja les galants Chasseurs ,

Non sans debiter des douceurs ,

Ont fait placer sous des feuillées
 Les Dames de neuf habillées,
 Furant qu'en ses derniers abbois,
 Le Cerf viendra sortant du bois
 A leurs pieds terminer sa peine,
 Chose pourtant fort incertaine.

Enfin se donne le signal
 Pour faire partir l'Animal ;
 Il se leve un bruit effroyable,
 Et qui pourtant est agreable,
 De Chiens, de Chasseurs & de Cors
 Qui penetrant dans tous les forts,
 Fait tressaillir les Oreades
 Et le cœur des vertes Dryades.

D'abord dans l'épais du taillis
 On entend un grand chamaillis,
 Mais si tost que sous la fustaye
 Le Cerf plus au large s'égaye,
 On a le plaisir de le voir
 S'élancer de tout son pouvoir,
 Et quand il trouve des branchages

Plier son bois sous leurs feuillages.

Après luy mille Chiens courans

Gris , noirs , Isabelles & blancs

De leur jambe vifte & legere

Touchent à peine la fougere.

Ce spectacle vif & charmant

Ne dure presque qu'un moment.

Ils rentrent tous dans le bois sombre

Et se dérobent sous son ombre ;

Il n'en reste qu'un peu de bruit ,

Qui bien-tost après eux s'enfuit.

Tantost le Cerf va sur des Roches

Pour mieux éviter les approches

Des Chiens qu'il a sur ses talons

Tantost il va dans des valons ,

Ensuite il enfile la plaine ,

Et dans d'autres bois il les meine.

Là par ruse & détours adroits

En defaut il les met trois fois .

Et trois fois avec mesme adresse

La sage Mente se redresse ;

*Le cœur luy manque , il bat des flancs
 Et pousse les derniers esclans :
 En vain à courir il s'excite ,
 Il sent que la force le quitte
 Et qu'une impitoyable mort
 Va bien-tost terminer son sort.*

*Enfin pour ressource dernière
 Il se jette dans la rivière ;
 Il fend l'onde & ses deux costez
 Tracent deux sillons argentez
 Qui derriere luy s'élargissent
 Jusqu'à ce qu'au bord ils finissent.
 Toute la Mente est en deffaut
 Sans mesme en excepter Brifaut
 Mais par les Chiens de l'autre rive
 Il est reçu quand il arrive ,
 Et les flots qu'il a traversez
 Roidissant ses jarets lassez
 Non loin du rivage & sans peine
 La Mente l'estend sur l'arene.
 Les Dames qui dans ce moment*

*S'y rencontrent heureusement ;
 Quoy que bien-aises , sont fachées ,
 Et voudroient , de pitié touchées ,
 Arrêter le moment fatal
 D'un si noble & bel animal.
 Il est vray que d'une voix basse
 Il semble leur demander grace
 Et dans ses mortelles douleurs
 Les vouloir toucher par ses pleurs ;
 Mais des Chiens la troupe inhumaine
 S'abandonne au feu de sa haine
 Et les Chasseurs , cruelles gens ,
 Loin d'estre au beau Sexe indulgens ,
 De leurs Chiens excitent la rage
 Et les animent au carnage.
 Dans le mesme temps tous les Cors
 Par certains lugubres accors
 Du Cerf dont on voit les entrailles ,
 Sonnent les tristes funeraillles
 Et font sçavoir à tous les bois ,
 Que leur grand Cerf est aux abbois.*

Ace bruit se mettent à nage
 Tous les Chiens de l'autre rivage
 Et viennent de colere ardents
 Donner aussi leurs coups de dents
 Les Veneurs qui de près les suivent
 Sur le bord aussi-tost arrivent,
 Et passent l'onde sans songer
 S'il y peut avoir du danger;
 Ils sont vingt dans une nacelle
 D'autres en ont jusqu'à la selle
 Et d'autres sans tant de façons
 Passent l'eau comme des Poissons;
 Tant les Veneurs ont tous en teste
 D'estre à la prise de la Beste.

Dès que les Chasseurs ont réglé
 Que le Cerf est bien étranglé
 Les Valets à grands coups de gaules
 Sur les fesses, sur les épaules
 Font quitter prise à tous les Chiens
 Et chacun d'eux reprend les siens
 Une Voiture toute preste

*Se charge aussi-tost de la Beste ;
Et superbe d'un tel honneur
La porte au Chasteau du Seigneur.*

*Le soir sous une belle ornoye
Le Cerfaux Chiens se donne en proye ;
Après pourtant qu'on en a pris
Tous les morceaux les plus exquis.
Là les Dames en capelines
Et tenant en main des houssines
En donnent des coups sur le nez
Des Chiens trop vifs , trop acharnez
Lors qu'en mangeant , mal ils s'accordent ,
On qu'en grondant ils s'entremordent.*

*Enfin tous ces divers ébats
Se ferment par un grand repas
Ou dans l'ardeur de l'allegresse
Chacun fait valoir son adresse.
Sans moy , dit l'un , je suis certain
Qu'on eust chassé jusqu'à demain.
Par deux fois dans la patte d'oye
J'ay remis les Chiens sur la voye.*

*Bon , dit l'autre , & si dans le bois ,
 Où le chemin se fourche en trois ,
 Je n'eusse fait tourner à droite
 Dans la route la plus estroite
 Où le Cerf s'estoit arresté ,
 Où diable en aurions nous esté.
 L'on dispute , l'on fait frerie ,
 On boit , plus l'on boit plus l'on crie.
 Et sur le declin du repas
 L'on parle & l'on ne s'entend pas.
 Le jour venant on se retire
 Plus contents qu'on ne sçauroit dire.
 Chacun a bien fait son devoir ,
 Et l'on brule de se revoir ;
 Cette Chasse n'a point d'égale
 Et depuis Narcisse & Cephale
 Heros Chasseurs du temps passé
 On n'a jamais si bien chassé.
 Voila de vos belles journées ,
 Et de vos Chasses fortunées ,
 Les peintures que je me fais ,*

Quand mon esprit est bien en paix ,
 Et que son œil en toutes choses
 Ne voit que des lis & des roses.
 Mais comme un homme un peu rimeur
 N'est pas toujours en belle humeur
 Je vous confesse que ma bile
 Le prenant sur un autre style
 Me fait dans de certains momens
 Des mesmes divertissemens
 Une image bien differente.

Est-ce une chose fort plaisante
 Dis-je par fois en y pensant ,
 Et dans mon esprit repassant
 Les maux , les fatigues , la peine
 Que l'amour de la Chasse amene
 A qui s'en est laissé saisir ;
 Est-ce dis-je un fort grand plaisir ,
 Lors que l'on dort du meilleur somme
 Que peut jamais dormir un homme ,
 D'estre tout à coup reveillé
 Et cruellement tirailé

*Par un pauvre ami que harasse
 L'inquiet demon de la Chasse ,
 On ne s'est couché qu'à minuit ,
 On est las , l'Aube à peine luit ,
 Mais cet ami peu s'en informe
 Et veut , parce qu'un Lievre en forme
 Attend , dit-il , dans un hallier
 Que son fusil l'aille éveiller.*

*D'une main foible , languissante
 Et que le sommeil rend pesante
 On chauffe ses bas à l'envers ,
 On se boutonne de travers ,
 On baille , on se gratte l'oreille
 Et puis enfin l'on se reveille.*

*Ainsi vestu diligemment
 Il faut sans perdre un seul moment
 Prendre & mettre sur son épaule ,
 Nons pas une legere gaule ,
 Mais un Fusil long & pesant
 Qui mis de travers ; & posant
 Sur l'os qui joint la clavicule ,*

*A moins qu'on ne soit un Hercule ;
 Se fait cruellement sentir ,
 Et cause un secret repentir.*

*Mais est-il Chasseur qui refuse
 De se charger d'une arquebuse ?*

*On sort , & sans faire d'écarts ,
 (Car c'est un Levant de trois quarts
 A qui l'on va casser la teste)*

*On s'achemine vers la beste.
 Prés du gîte on se va coulant
 On n'en approche qu'en tremblant
 Dans les broussailles l'on se plonge ,
 On se racourcit , on s'allonge ,
 Mais au lieu du Lievre peureux
 On ne trouve qu'un buisson creux ,
 Pour le trouver en sa demeure
 Il faut venir de meilleure heure.*

*En s'éloignant de cet endroit
 On va par un sentier estroit ,
 Dans des vignes bien allignées
 Se brider le nez d'araignées ,*

Et mesme par trop se pressant
 En gober quelqu'une en passant.
 On ne rencontre ame qui vive,
 Hors quelque Merle, ou quelque Grive.
 Il faut aller en d'autres lieux
 Chercher quelque chose de mieux.
 Maintenant que toutes les plaines
 De mille grains tombez sont pleines
 Chaque sillon, chaque sentier,
 Il doit regorger de Gibier,
 On descend, & l'on fait la ronde
 D'une grande Campagne blonde.
 Sans estre payé de ses soins;
 Mais, lors qu'on y pense le moins
 Trois Perdrix en battant des ailes
 Partent de dessous des javelles;
 Et toutes trois donnent beau jeu
 Mais l'amorce ne prend pas feu.
 Que faire? aller à la remise
 Seroit une vaine entreprise
 Du premier vol routes les trois

Ont gagné la rive du bois.

Après avoir repris haleine

On arpenté encore la plaine.

On rostit : un Soleil ardent

Ses longs traits à plomb va dardant

Mais d'une force si cruelle

Qu'on se sent boüillir la cervelle,

Du moins on croit qu'elle se fond

Et se distille par le front.

De poudre on a la bouche pleine

On ralle, on crache de la laine,

Encore à peine la peut-on

Pousser plus loin que son menton.

Une Mare alors découverte

Vous présente sa bourbe verte,

Mais c'est un nectar ravissant

Dans l'aspre soif que l'on ressent.

Un sauvage Oyseau de riviere

Construit de bizarre maniere,

Parmi les joncs & les glayeux

Frappe inopinément les yeux.

Il faut l'avoir. Sur un vieux saule
 On se glisse, on passe une épaule.
 Le coup est prest d'estre donné
 Mais l'arbre que l'âge a miné
 Sous l'homme, du bord se separe
 Et tombe avec luy dans la Mare :
 L'Oyseau s'envole & le Chasseur
 Plein de bourbe & transi de peur
 Se tire, en gagnant le rivage
 De son sale & boueux naufrage.

Ce jour estoit malencontreux.
 On sera demain plus heureux :
 Point du tout. Avec grande instance
 Un Gentilhomme d'importance
 Lui-mesme est venu vous prier
 D'aller manger de son Gibier
 Qui desormais un peu trop tendre
 Se gaste & ne peut plus attendre.
 (Pour bien dire la verité
 Il estoit desja tout gaste.)
 On va dans la Gentilhommiere

Qui tient un peu de la chaumière.
Sur la porte on voit d'un Loup gris
La teste & deux Chauvesouris
Dans la cour , où , dès que l'on entre
On a du fumier jusqu'au ventre
Trois Canes avec un Oïson
Font les honneurs de la maison ,
Par leur chant nazard & champestre.
On rencontre bien tost le Maistre ,
Qui joyeux & plein de bonté ,
N'a que trop de civilité.

A peine à-t'on servi sur table
Que du rost l'odeur detestable
Vient par mille endroits détournez
Faire la guerre à tous les nez.
Quatre grands Lapins qui s'estalent
A puer de loin se signalent
Mais plus que tous un vieux coquin
Dont l'estomac de bleu turquin
Exhale une infernale haleine ,
L'Hoste qui de fine garenne

*Le croit & le vent garentir ;
 A ses Voisins le fait sentir ,
 Et du cul de la beste immonde
 Frotte le nez à tout le monde.*

*Le lendemain dans la forest
 Avec un magnifique apprest
 Se doit faire une grande Chasse ,
 Il n'est rien que chacun ne fasse ,
 Pour donner à ce doux plaisir
 Tout ce qu'invente son desir.*

*Dès le soir une grosse pluie
 De vents , & de gresle suivie ,
 Tombe dans tous les lieux voisins ,
 Fait des lacs de tous les chemins ,
 Desole tout , & par tout change
 La terre grise en noire fange.*

*La pluie a beau tousjours cingler
 Il ne faut pas laisser d'aller.
 Les Chevaux jusqu'au ventre enfoncent ,
 Les plus vigoureux y renoncent ,
 Ou trebuchent à tout moment ;*

*Les Chiens n'ont plus de sentiment ,
On ne connoist plus les brisées ,
Et les Dames sont défrisées.*

*Icy l'un tombe ayant glissé ,
Sur son fusil dans un fosse ,
Et donnant du front sur la crosse
Se fait une effroyable bosse ,
Avec un trou , mais sans chagrin ,
Quatre gouttes d'esprit de vin
Gueriront la bosse & la playe ,
Un autre en forçant une haye ,
Et des branches peu se gardant ,
Souffre un plus fâcheux accident ,
Une épine qui se relève
Luy donne dans l'œil & le creve ,
Mais qu'importe ? à quoy bon deux yeux !
Qui n'en a qu'un en vise mieux .
Icy sur un Lievre qui passe
L'un prend un rat de bonne grace ,
L'autre qui ne tire pas bien
Manque le Lievre , & tuë un Chien .*

De tous costez on est en queste
 Pour trouver le fort de la beste ,
 Mais en vain l'on cherche par tout
 On n'en sçauroit venir à bout.
 Les Veneurs à perte d'haleine
 Traversent le bois & la plaine
 Et sont dans un cruel souci ,
 Les Dames galoppent aussi ,
 Deux ou trois font la culebutte
 Et sont heureuses dans leur chute ,
 Selon qu'elles ont de blancheur
 Ou d'embonpoint & de fraischeur.

La Nuit survient on se retire
 De honte on n'ose se rien dire ,
 On peste , & le plus vieux Routier
 Maudit luy-mesme le mestier.

Par une Chasse si bizare
 Que pour m'égayer je vous narre
 N'allez pas vous imaginer
 Que je veuille vous destourner
 De cette agreable manie

Où se porte vostre genie ,
 Car tous ces petits embarras
 Ont leurs attraitz & leurs appas.

Dans le monde tout est de mesme ;
 Rien ne déplaist dans ce qu'on aime.
 Un Plaideur est en Paradis
 Quand il fournit des contredits ,
 Ou nouveaux moyens il expose ,
 Soit qu'il gagne ou perde sa cause.

Combien de Bourgeois , de Marchands ,
 Coëffez de leur Maison des champs ,
 Quoy qu'un Seigneur les contrarie
 Sur leur eau , leur bois , leur prairie
 Et leur fasse cent mauvais tours ,
 Y vont & s'y plaisent tousjours.

Un Amant qui dans son martyre
 Sans cesse gemit & soupire ,
 De celle qui retient son cœur ,
 Cherit tout jusqu'à sa rigueur.

Ceux qui cheminent vers la Gloire
 Par les sentiers de la Victoire

Vont gayement & sans rechigner
 Tous les jours se faire échigner,
 Par gens contre qui de leur vie
 De se battre ils n'eurent envie.
 Et qui peut-estre dès demain
 Viendront leur toucher dans la main.

Un bon faiseur de Commentaires,
 Qui dans quelques vieux exemplaires,
 Après s'estre long-temps tué
 Trouve un mot mal accentué :
 Enchanté de sa découverte
 De son temps ne plaint point la perte.

Moy, qui n'aimant Chasse ni Chiens,
 M'acharne sur les Anciens,
 Est-il au monde une folie
 Plus bizarre & plus accomplie ?
 Que sert, & qu'importe en effet
 Que Catulle ait bien ou mal fait ?
 Qu'Horace ait sçû dans sa Satyre
 Adroittement ou non medire ?
 Mille gens & fort à propos

Sur tout cela sont en repos.

Pourtant , quand au gré de ma ratte

Je puis donner un coup de patte ,

Ou serrer un peu le bouton ,

Au mielleux & divin Platon

*Ou quand mon * Abbé temeraire*

Fait voir le bec jaune d'Homere.

Je ressens des plaisirs biens doux ,

Et peut-estre non moins que vous ,

Quand mesme d'une seule balle

Vous troussiez un Chevreuil en malle .

Ou lors que dans un traquenard

Vous prenez quelque vieux Renard.

Poursuivez-donc & de la Chasse ,

Qui de chagrins vous débarasse ,

Goustez bien toutes les douceurs

Vous le plus sage des Chasseurs.

Bon soir , puisse cette folie

Par endroits vous sembler jolie.

* Un des Personnaegs des Dialogues du Parallèle des Anciens & des Modernes.

871134



Павлов
20.11.87
[VOLT.]

